40e Année. N° 5.

MAR 28 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er MARS 1933

		Pages.
Jean Giraudoux. . . .	*Intermezzo* (Actes I et II)	5
Wladimir d'Ormesson.	*Hitler, Chancelier*	63
Princesse Bibesco . .	*Lettres de Fontainebleau et de Windsor*. II.	76
Mary Duclaux	*Souvenirs sur George Moore*.	110
Pierre Frédérix . . .	*La grande Pitié des Océans*.	131
Philippe Hériat. . . .	*La Main tendue*. — IV.	153
Ed. Giscard d'Estaing.	*Anarchie financière*.	187
Pierre Champion. . .	*Le Souvenir de Rabelais*.	199
Henry Bidou	*Parmi les Livres*	206
François Porché . . .	*Le Théâtre*	217
Albert Flament. . . .	*Tableaux de Paris*.	229

Copyright 1933 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

L'Art et le Métier

par VALERY LARBAUD

Absence

par MARC CHADOURNE

En Argentine

par LUC DURTAIN

L'Homme qui ne savait pas dire non

par PIERRE MILLE

La Grande Misère de la Petite Culture

par ADOLPHE JAVAL

La Situation en Irlande

par Y.-M. GOBLET

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUARANTIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1933

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1933

General Gavlon

INTERMEZZO

ACTE PREMIER

La campagne. Une belle prairie. Des bosquets. Vers le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Maire, puis le Droguiste.

LE MAIRE, *entrant seul et criant.* — Oh! Oh!... Évidemment, l'endroit est étrange. Personne ne répond, pas même l'écho... Oh! Oh!

LE DROGUISTE, *entrant derrière lui.* — Oh! Oh!

LE MAIRE. — Vous m'avez fait peur, mon cher Droguiste.

LE DROGUISTE. — Pardon, monsieur le Maire, vous avez cru que c'était lui?

LE MAIRE. — Ne plaisantez pas! Je sais bien qu'il n'existe peut-être pas, que tous ceux qui prétendent l'avoir rencontré dans ces parages sont peut-être victimes d'une hallucination. Mais convenez que ce lieu est singulier!

LE DROGUISTE. — Pourquoi l'avez-vous choisi pour notre rendez-vous?

LE MAIRE. — Pour la raison qui, sans doute, le lui fait choisir. Pour être hors de vue des curieux. Vous ne vous y sentez pas mal à l'aise?

LE DROGUISTE. — Pas le moins du monde. Tout y est vert et calme. On se croirait sur un terrain de golf.

1er Mars 1933.

LE MAIRE. — On n'en rencontre jamais, sur les terrains de golf?

LE DROGUISTE. — Peut-être en rencontrera-t-on plus tard, quand se sera accumulé, sous les allées et venues des joueurs de golf mâles et femelles, cet humus de mots banals et de vrais aveux, de bouts de cigares et de houppettes, de rivalités et de sympathies nécessaire pour humaniser un sol encore primitif. Pour le moment, ces beaux terrains bien dessinés, exhaussés, surveillés, sont certainement les moins maléfiques!... D'autant plus qu'on les plante en gazon anglais, c'est-à-dire avec la graminée la moins chargée en mystère... Ni jusquiame, ni centaurée, ni vertadine... Il est vrai qu'ici vous avez ces plantes, à ce que je vois, et même la mandragore.

LE MAIRE — C'est vrai ce qu'on raconte de la mandragore?

LE DROGUISTE. — Au sujet de la constipation?

LE MAIRE. — Non, au sujet de l'immortalité... Que les enfants conçus au-dessus d'une mandragore par un pendu deviennent des êtres démoniaques, et vivent sans terme!

LE DROGUISTE. — Tous les symboles ont leur raison. Il suffit de les interpréter.

LE MAIRE. — Peut-être avons-nous à faire avec un symbole de cet ordre.

LE DROGUISTE. — Comment apparaît-il en général : malingre, difforme?

LE MAIRE. — Non. Grand, avec un beau visage.

LE DROGUISTE. — Il y a eu des pendus, autrefois, dans le canton?

LE MAIRE. — Depuis que je suis maire, j'ai eu en tout deux suicides. Mon vigneron, qui s'est fait sauter dans son canon pare-à-grêle, et la vieille épicière, qui s'est pendue, mais par les pieds.

LE DROGUISTE. — Il faut un pendu homme de vingt à quarante ans... Mais je commence à croire que ces messieurs se sont égarés. L'heure de la réunion passe.

LE MAIRE. — Rien à craindre. J'ai prié le Contrôleur des Poids et Mesures de guider l'Inspecteur. Ainsi nous serons quatre pour former la commission chargée d'enquêter sur l'affaire.

LE DROGUISTE. — Une Commission de trois membres aurait largement suffi.

LE MAIRE. — Notre jeune Contrôleur est pourtant bien sympathique.

LE DROGUISTE. — Très sympathique.

LE MAIRE. — Et courageux! A notre dîner du mercredi, où les propos avant lui frisaient l'indécence, il ne laisse passer aucune occasion de défendre la vertu des femmes. En deux phrases, hier, il nous a réhabilité définitivement Catherine II, malgré l'agent voyer, fortement prévenu contre elle.

LE DROGUISTE. — Je parlais de l'Inspecteur. Pourquoi l'avoir convoqué de Limoges? Il passe pour brutal, les esprits n'aiment pas les butors.

LE MAIRE. — C'est qu'il est venu de lui-même. C'est qu'il entend se déranger lui-même pour combattre tout ce qui surgit d'anormal ou de mystérieux dans le département. Dès qu'un phénomène inexplicable se manifeste dans la faune, la flore, la géographie même de la région, l'inspecteur survient et ramène l'ordre. Vous connaissez ses derniers exploits?

LE DROGUISTE. — En Berry, avec les prétendues ondines?

LE MAIRE. — Dans le Limousin même. A Rochechouart d'abord, où il a fait murer par le génie militaire la source qui appelait. Et au haras de Pompadour, où les étalons s'étaient mis à user de leurs yeux comme des humains, à se regarder de biais entre eux, à se faire signe de leurs prunelles ou de leurs paupières, il leur a imposé des œillères, même dans les stalles. Vous pensez si l'état de notre ville a dû l'allécher... Je m'étonne seulement qu'il tarde ainsi.

LE DROGUISTE. — Appelons-le.

LE MAIRE. — Non! Non! Ne criez point! Ne trouvez-vous pas que l'acoustique de ce pré a je ne sais quoi de trouble, d'inquiétant?

LE DROGUISTE. — Le Contrôleur a la plus belle voix de basse de la région. Nous l'entendrons d'un kilomètre... Oh! Oh!...

SCÈNE DEUXIÈME

Les mêmes. Isabelle. Les Élèves.

On entend des voix aiguës de fillettes répondre : Oh! Oh! et aussitôt, Isabelle et ses élèves entrent sur la scène.

LE MAIRE. — Ah! c'est mademoiselle Isabelle! Bonjour, mademoiselle Isabelle!

ISABELLE. — Bonjour, monsieur le Maire.

LE DROGUISTE. — Vous herborisez, mes enfants?

LE MAIRE. — Depuis trois mois que notre institutrice est malade, mademoiselle Isabelle veut bien la remplacer. Elle tient seulement à tenir sa classe en plein air, par ce beau temps.

ISABELLE. — D'ailleurs, nous herborisons aussi, monsieur le Droguiste. Il faut que ces petites connaissent la nature par tous ses noms et prénoms. J'ai là un sac plein déjà de plantes curieuses... Excusez-nous, mais nous cherchons la plus indispensable à mon cours de tout à l'heure... Je sais où la trouver...

LE DROGUISTE. — Laquelle?

LES FILLETTES. — La mandragore! La mandragore!

Elles sortent.

SCÈNE TROISIÈME

Le Maire. Le Droguiste.

LE DROGUISTE. — La charmante personne! Comme il est touchant de voir l'innocence tourner ainsi sans soupçon et sans péril autour des symboles du mal!

LE MAIRE. — Je voudrais bien que les demoiselles Mangebois eussent sur elle la même opinion.

LE DROGUISTE. — Qu'ont à voir ces deux taupes avec Isabelle?

LE MAIRE. — C'est ce que nous allons savoir tout à l'heure. Elles ont demandé à être entendues de l'inspecteur; elles m'ont laissé supposer qu'il s'agissait d'Isabelle, et d'une dénonciation.

LE DROGUISTE. — Que peuvent-elles bien dénoncer? Isabelle

est si simple, si nette, si différente en somme de ses compagnes. Car vous les connaissez, monsieur le Maire, toutes les autres. Elles passent leur après-midi à se perdre dans les bois aux bras de leurs cousins, à se baigner avec l'employé nègre de la sous-préfecture, à lire, étendues dans les prairies, le marquis de Sade illustré... Des jeunes filles, quoi... Isabelle, au contraire, n'a pas de vague à l'âme, pas de curiosité anticipée... Regardez la franchise de cette silhouette. Près de chaque être, de chaque objet, elle semble la clef destinée à le rendre compréhensible. Voyez-la à cheval sur ce baliveau, faisant valser cet ânon, en agitant un chardon, pendant que ses élèves dansent une ronde autour d'eux : la nécessité des ânons dans ce bas monde devient fulgurante. Celle des petites filles aussi, d'ailleurs... Regardez-les, monsieur le Maire, les charmantes petites figures, les charmants petits dos...

LE MAIRE. — Eh bien, eh bien, mon cher Droguiste.

LE DROGUISTE. — Ah! Voici monsieur l'Inspecteur.

SCÈNE QUATRIÈME

Les mêmes. L'Inspecteur. Le Contrôleur.

L'INSPECTEUR. — La preuve, mon cher Contrôleur? La preuve que les esprits n'existent pas, que le monde invisible n'existe pas? Voulez-vous que je vous l'administre à la minute, sur-le-champ?

LE CONTRÔLEUR. — Venant d'un haut fonctionnaire, elle me sera précieuse.

L'INSPECTEUR. — Vous admettez que si les esprits existent, ils m'entendent?

LE CONTRÔLEUR. — A part les esprit sourds, sans aucun doute.

L'INSPECTEUR. — Qu'ils entendent donc ceci : Esprits, formes de vide et de blanc d'œuf (vous voyez, je ne mâche pas mes mots, s'ils ont un peu de dignité, ils savent ce qui leur reste à faire), l'humanité en ma personne vous défie d'apparaître! Vous avez là une occasion unique, étant donné la qualité de l'assistance, de reprendre un peu de crédit dans l'arrondissement. Je ne ne vous demande pas d'extirper de ma poche une perruche vivante, opération classique,

paraît-il, chez les esprits. Je vous défie d'obtenir qu'un vulgaire passereau s'envole de cet arbre, de ce bosquet, de cette forêt, quand j'aurai compté trois... Je compte, monsieur le Contrôleur : Une... Deux... Trois... Voyez, c'est lamentable. (*Son chapeau s'envole.*) Dieu, quel vent!

LE DROGUISTE. — Nous ne sentons pas le moindre souffle, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Il suffit. C'est piteux.

LE CONTRÔLEUR. — Peut-être que les esprits ne croient pas aux hommes.

LE MAIRE. — Ou que l'invocation avait un caractère un peu général.

L'INSPECTEUR — Vous voulez que je les appelle chacun par leur nom? Vous voulez que j'appelle Asphlaroth?

LE DROGUISTE. — Asphlaroth, le plus susceptible et le plus cruel des esprits, qu'on dit se loger dans l'organisme humain et se plaire à le torturer? Prenez garde, monsieur l'Inspecteur. On ne sait jamais où mènent ces jeux.

L'INSPECTEUR. — Tu m'entends, Asphlaroth, mes organes les plus vils et les plus ridicules te défient aujourd'hui. Non, pas mes poumons, mon cœur, mais ma vésicule biliaire, ma glotte, ma membrane sternutatoire... Frappe l'un d'eux de la moindre douleur, de la moindre contraction, et je crois en toi... Une... Deux... Trois... J'attends!... (*Il glisse.*) Que c'est humide, ici!

LE MAIRE. — Il n'a pas plu depuis trois semaines.

LE DROGUISTE. — Les esprits ont une autre notion du temps que nous. Peut-être Asphlaroth a-t-il répondu à vos insultes longtemps à l'avance... Puis-je vous demander d'où proviennent ces cicatrices à votre nez?

L'INSPECTEUR. — Une tuile m'est tombée sur la tête, quand je marchais à peine.

LE DROGUISTE. — Voilà l'explication de son silence. Il vous a répondu voilà quarante ans.

L'INSPECTEUR. — Je n'attendais pas moins de lui. Il n'existe pas, et il est lâche, et il s'attaque à des enfants... Messieurs, la preuve est faite, irréfutablement... Je me permettrai donc de sourire quand vous me dites que votre bourg est hanté.

LE MAIRE. — Il est hanté, monsieur l'Inspecteur...

L'INSPECTEUR. — Je sais ce qu'est en réalité un bourg hanté. Les batteries de cuisine qui résonnent la nuit dans les appartements dont on veut écarter le locataire, des apparitions dans les propriétés indivises pour dégoûter l'une des parties. De là les commères au travail. De là la suspicion et l'agitation poussées à la calomnie et jusqu'au crime. Vous aviez à élire un conseiller général. Il en est résulté des rixes autour des urnes, évidemment, des rixes sanglantes. Ma foi, tant pis : l'urne, même électorale, appelle le cadavre.

LE MAIRE. — Pas du tout, monsieur l'Inspecteur, au contraire!

L'INSPECTEUR. — On a voté sans répandre le sang? C'est à peine démocratique, et pas du tout démoniaque.

LE MAIRE. — On n'a pas voté. Personne n'a voté, ni songé à voter. Les électeurs s'étaient pourtant levés à l'aube, conscients de leur devoir, et précipités vers les affiches. Mais le soleil étincelait; tous prétendent avoir lu sur les panneaux : « Au soleil, pas d'abstentions! » et ils sont allés se promener jusqu'au soir.

L'INSPECTEUR. — Ils ont été soudoyés par la réaction.

LE DROGUISTE. — D'accord avec le soleil.

LE CONTRÔLEUR. — Certainement pas, monsieur l'Inspecteur. Monsieur le Maire ne vous dit pas que, depuis plusieurs semaines, c'est à une série d'opérations aussi étranges que la ville se consacre. Une influence inconnue, et dont, pour ma part, je trouve les effets assez sympathiques, y sape peu à peu tous les principes, faux d'ailleurs, sur lesquels se base la société civilisée.

L'INSPECTEUR. — Je vous dispense de vos commentaires personnels. Expliquez-vous.

LE CONTRÔLEUR. — Je m'explique. Les enfants que leurs parents battent, par exemple, quittent leurs parents. Les chiens que leurs maîtres rudoient mordent la main de leurs maîtres... Les femmes qui ont un vieux mari ivrogne, laid et poilu, l'abandonnent simplement pour quelque jeune amant sobre et à peau lisse. Les hercules que des gringalets insultaient impunément n'hésitent plus à leur fracasser la

mâchoire. Bref, la faiblesse n'est plus ici une force, ni l'affection une habitude.

L'INSPECTEUR. — Et vous me prévenez si tard d'un pareil état de choses?

LE MAIRE. — J'ajoute que plusieurs coïncidences étranges témoignent de l'intrusion, dans notre vie municipale, de puissances occultes. Nous avons tiré l'autre dimanche notre loterie mensuelle : c'est le plus pauvre qui a gagné le gros lot en argent, et non le gagnant habituel, M. Dumas, le millionnaire, qui d'ailleurs a fort bien tenu le coup; c'est notre jeune champion qui a gagné la motocyclette et non la supérieure des bonnes sœurs à laquelle elle échéait régulièrement. Cette semaine, nous avons eu deux décès; les deux habitants les plus âgés, qui, par-dessus le compte, étaient le plus avare et la plus acariâtre. Pour la première fois, le sort nous débarrasse, le hasard frappe à coup sûr.

L'INSPECTEUR. — C'est la négation de la liberté humaine!

LE DROGUISTE. — Vous pourriez peut-être parler du recensement, monsieur le Maire.

L'INSPECTEUR. — Quel recensement?

LE MAIRE. — Le recensement quinquennal officiel. Je n'ai pas osé transmettre encore les feuilles à la Préfecture.

L'INSPECTEUR. — Vos administrés ont écrit des déclarations mensongères?

LE MAIRE. — Au contraire, tous ont répondu avec une vérité si outrée et si cynique qu'elle est un défi à l'administration. Au chapitre de la famille, pour vous en donner un exemple, la plupart n'ont pas indiqué comme leurs enfants leurs vrais fils ou filles, quand ceux-là étaient ingrats ou laids, mais leurs chiens, leurs apprentis, leurs oiseaux, bref, ceux qu'ils aimaient vraiment comme leurs rejetons.

LE CONTRÔLEUR. — Plusieurs ont noté pour épouse non pas leur épouse réelle, mais la femme inconnue dont ils ont rêvé, ou la voisine avec laquelle ils sont en rapports secrets, ou même l'animal femelle qui représente, pour eux, la compagne parfaite, la chatte ou l'écureuil.

LE MAIRE. — Au chapitre des appartements, les riches neurasthéniques ont prétendu habiter des masures, les pauvres heureux des palais.

L'INSPECTEUR. — Et depuis quand, tous ces scandales?

LE MAIRE. — A peu près depuis que l'on rencontre ce fantôme.

L'INSPECTEUR. — N'employez pas ce mot stupide. Il n'y a pas de fantôme.

LE MAIRE. — De ce spectre, si vous voulez.

L'INSPECTEUR. — Il n'y a pas de spectre!

LE DROGUISTE. — Ce n'est pas ce que nous apprend la science. Il y a des spectres de tout, du métal, de l'eau. Il peut s'en trouver un des hommes.

On entend, à la cantonade, les voix des demoiselles Mangebois.

SCÈNE CINQUIÈME

Les mêmes. Les demoiselles Mangebois.

L'aînée des demoiselles Mangebois est sourde. Elle porte en sautoir un récepteur par lequel sa sœur la tient au courant de la conversation.

ARMANDE MANGEBOIS, *criant encore invisible.* — Nous pouvons approcher, monsieur le Maire?

LE MAIRE. — Approchez, mesdemoiselles, approchez. Monsieur l'Inspecteur, voici justement ces demoiselles Mangebois, qui nous ont promis des révélations.

ARMANDE, *apparaissant avec sa sœur.* — J'espère, monsieur le Maire, que nous ne vous décevrons pas.

LE MAIRE. — Mesdemoiselles Mangebois sont les filles de notre défunt juge de paix, célèbre pour avoir fait trancher la membrane de deux sœurs siamoises que deux forains de Limoges se disputaient.

Les demoiselles Mangebois s'asseyent sur des pliants, après l'échange des saluts.

L'INSPECTEUR. — Mes félicitations, mesdemoiselles. Le vrai jugement de Salomon. Je vous écoute.

ARMANDE. — Je tiens à vous demander d'abord, monsieur l'Inspecteur, d'excuser ma sœur Léonide. Elle est un peu dure d'oreille.

LÉONIDE. — Que dis-tu?

ARMANDE. — Je dis à monsieur l'Inspecteur que tu es un peu dure d'oreille.

LÉONIDE. — Pourquoi me le dis-tu à moi? Je le sais.

ARMANDE. — Voyons, Léonide, tu exiges que je te répète tout ce que je dis?

LÉONIDE. — Excepté que tu dis que je suis sourde.

L'INSPECTEUR. — Mesdemoiselles, si nous vous avons priées de venir jusqu'en ces lieux, choisis à cause de leur discrétion...

LÉONIDE. — Tu ronfles, toi. Est-ce que je le dis?

ARMANDE — Je ne ronfle pas.

LÉONIDE. — Si tu ne ronfles pas, c'est que tu as subitement cessé de ronfler à la minute où je devenais sourde...

L'INSPECTEUR. — Priez votre sœur de se taire, mademoiselle, ou nous n'en sortirons jamais.

ARMANDE. — Cela m'est difficile, monsieur l'Inspecteur; elle est mon aînée.

LÉONIDE. — Que dis-tu?

ARMANDE. — Rien qui t'intéresse.

LÉONIDE. — Si cela ne m'intéresse pas, c'est que tu es en train de dire que tu es la cadette.

ARMANDE. — Monsieur l'Inspecteur te faire dire qu'il souhaite le silence.

LÉONIDE. — S'il savait ce que c'est, le silence, il ne le souhaiterait pas. Je me tais.

L'INSPECTEUR. — Mesdemoiselles, on m'assure que vous êtes au courant de tout ce qui se dit et se passe dans l'arrondissement?

ARMANDE. — Nous sommes en effet secrétaires de l'œuvre des trousseaux.

L'INSPECTEUR. — Et de quoi est-il question, en ce moment, à l'œuvre des trousseaux?

ARMANDE. — De quoi parlerait-on, monsieur l'Inspecteur? Du spectre!

L'INSPECTEUR. — Vous y croyez, à ce spectre? Vous l'avez vu?

ARMANDE. — J'ai vu des gens qui l'ont vu.

L'INSPECTEUR. — Des témoins dignes de foi?

ARMANDE. — L'un d'eux est Commandeur du Grand Dragon de l'Annam.

L'INSPECTEUR. — S'il croit au Grand Dragon de l'Annam, il est déjà suspect. Nommez-les.

ARMANDE. — Notre laitier, la belle Fatma — ces messieurs appellent ainsi l'épicière — et le commandant Lescalard. C'est le commandant qui est commandeur.

L'INSPECTEUR. — Je l'aurais parié... Et comment ont-ils vu le spectre? Recouvert d'un suaire, évidemment, la tête faite d'une citrouille vidée et ajourée où l'on installe une lampe électrique?

ARMANDE. — Pas du tout, monsieur l'Inspecteur. Tous les témoignages concordent. C'est un grand jeune homme vêtu de noir. Il apparaît à la tombée de la nuit, et toujours aux environs de l'étang dont vous voyez là-bas les roseaux.

L'INSPECTEUR. — Et comment expliquez-vous ces apparitions? Y a-t-il eu déjà des revenants dans la région?

ARMANDE. — Jamais. Jamais avant le crime.

L'INSPECTEUR. — Quel crime?

LE CONTRÔLEUR. — Un crime superbe, monsieur l'Inspecteur, je dirai même mondain. Un jeune étranger et sa femme avaient loué le château à Pâques. Un ami est venu les rejoindre. Au matin, on a retrouvé la femme et l'ami tués, sauvagement tués et, sur le bord de l'étang, le chapeau du mari. Ce salut à la mort a grande allure. On suppose qu'il s'est noyé.

ARMANDE. — A l'Œuvre, nous sommes toutes d'avis que c'est ce noyé qui revient. D'ailleurs, il est nu-tête.

L'INSPECTEUR. — Il peut revenir sans s'être noyé. Le criminel revient toujours au lieu de son crime, comme le boomerang aux pieds de son maître.

LÉONIDE. — Que dit l'Inspecteur?

ARMANDE. — Que le boomerang revient aux pieds de son maître.

LÉONIDE. — Très intéressant. Quand vous en serez au fusil à canon coudé, tu voudras bien me prévenir.

L'INSPECTEUR. — Et vous croyez que les événements insolites dont votre ville est le théâtre se rapportent à ce spectre?

ARMANDE. — Oh! non! Cela, c'est une autre histoire. Mais, à notre avis, les deux histoires ne vont pas tarder à se rejoindre. C'est ce danger qui nous décide à parler.

LE MAIRE. — Soyez claire, mademoiselle Mangebois.

ARMANDE. — Monsieur l'Inspecteur, je ne sais si ces messieurs vous ont dépeint dans son horreur tout le scandale.

L'INSPECTEUR. — Oui, oui, mademoiselle, abrégez. Je sais que, dans votre ville, toute morale bourgeoise est en ce moment cul par-dessus tête.

LÉONIDE. — Que dit l'Inspecteur?

ARMANDE. — Rien de particulier.

LÉONIDE. — J'exige que tu me répètes les trois derniers mots, comme d'habitude.

ARMANDE. — A tes ordres... Tu m'ennuies... Cul par-dessus tête.

LÉONIDE. — Ah! vous parlez de madame Lambert!

ARMANDE. — Nous ne parlons pas de madame Lambert...

LÉONIDE. — Ce ne peut être que de madame Lambert ou de la receveuse.

L'INSPECTEUR. — Quelle est cette madame Lambert?

ARMANDE. — La femme de l'horloger.

LÉONIDE. — La femme de l'horloger... et de quelques autres...

LE CONTRÔLEUR. — Comment?

ARMANDE. — Et de quelques autres!

LE CONTRÔLEUR, *soudain passionné*. — Pardon! Je ne souffrirai pas que l'on suspecte la conduite de madame Lambert!

L'INSPECTEUR. — Monsieur le Contrôleur, notre enquête est suffisamment ardue. Il n'est pas ici question de madame Lambert.

LE CONTRÔLEUR. — Eh bien, tant pis, il en sera question. Vous ne vous étonnez pas, à Paris, aux terrasses des cafés ou dans les salons littéraires, de voir soudain un poète se lever et faire, sans raison, l'éloge du printemps. Madame Lambert est le printemps de notre ville.

ARMANDE. — Ce jeune homme est fou.

LE MAIRE. — Monsieur le Contrôleur.

LE CONTRÔLEUR. — Que nous frôlions madame Lambert debout au pas de son magasin en feignant de prendre l'heure à cent cadrans qui se contredisent, ou que nous l'apercevions à travers la vitrine, occupée, ses jolies dents dans l'effort mordillant sa langue, à boucler un bracelet-montre au poignet d'une communiante ou à faire sauter de son ongle rosé le boîtier d'un militaire, il nous faut bien convenir que la spécialité la plus émouvante de la France, ce ne sont ni ses cathé-

drales, ni ses hôtelleries, mais cette jeune femme dont le corsage tendrement moulé de satin ou d'organdi aimante dans chaque petite ville aux diverses heures du jour l'itinéraire du sous-préfet, des lycéens, et de toute la garnison.

LÉONIDE. — Que dit le Contrôleur?

ARMANDE. — Absolument rien.

LE CONTRÔLEUR. — Bref, cette beauté de province à laquelle rien ne m'empêchera en cette minute de rendre hommage en la personne de madame Lambert, et sous tous les noms et formes qu'a revêtus madame Lambert au cours de ma carrière pourtant encore si courte, quand elle s'appelait madame Merle et était libraire à Rodez, madame Lespinard, la bandagiste de Moulins, ou madame Tribourty, la gantière de Castres... Ces gants d'agneau viennent de chez elle... Pas une déchirure... Je me porte garant de madame Lambert.

L'INSPECTEUR. — Messieurs, je lève la séance. Nous n'arriverons à rien avec une telle gabegie. Vous avez un blâme, Contrôleur.

ARMANDE. — Et mademoiselle Isabelle, monsieur le Contrôeur, vous vous portez garant aussi, de mademoiselle Isabelle?

LE DROGUISTE. — Vous n'allez pas mêler mademoiselle Isabelle à ces scandales?

LE CONTRÔLEUR. — Elle est la pureté et l'honneur mêmes.

LE MAIRE. — Et je me félicite de lui avoir confié, en l'absence de la titulaire, la classe des fillettes.

ARMANDE. — Que les hommes sont aveugles! Mademoiselle Isabelle est là dans ce champ. Vous avez une nièce dans sa classe, monsieur le Maire. Appelez-la... Vous verrez ce qu'on lui apprend à la petite Daisy.

LE MAIRE. — Que lui apprend-on?

ARMANDE. — Profitez de la présence de monsieur l'Inspecteur pour lui faire passer un examen, et vous le verrez.

L'INSPECTEUR. — Mais encore?

ARMANDE. — Nous soupçonnions depuis longtemps Isabelle d'être pour quelque chose dans les machinations qui corrompent la ville. Depuis ce matin, nous en avons la certitude.

LE CONTRÔLEUR. — Calomnie.

ARMANDE. — Léonide, dis à ces messieurs pourquoi nous sommes sûrs qu'Isabelle est la coupable.

LÉONIDE. — Parce que l'agenda où elle écrit chaque soir le récit de sa journée nous en a fait l'aveu.

L'INSPECTEUR. — Comment est-il venu en votre possession?

ARMANDE. — Comment est-il venu en ta possession?

LÉONIDE. — Je l'ai trouvé, sur le trottoir.

LE DROGUISTE. — Vous avez eu l'impudence de le lire?

ARMANDE. — Tu as eu l'impudence de le lire?

LÉONIDE. — Est-ce que je te demande ton avis? Je l'ai feuilleté pour découvrir le nom de son propriétaire.

LE CONTRÔLEUR. — Ce carnet appartient à mademoiselle Isabelle. Vous deviez le lui rendre.

ARMANDE. — Ce carnet appartient à mademoiselle Isabelle. Tu devais le lui rendre.

LÉONIDE. — Mêle-toi de ce qui te regarde. Le voici, monsieur le Maire! Ouvrez-le au hasard. Vous y verrez votre favorite à l'œuvre; s'ingéniant à séparer les époux mal assortis, excitant par des drogues les chevaux contre les charretiers qu'elle prétend brutaux, multipliant les lettres anonymes pour signaler aux maris ou aux femmes les vertus de leurs conjoints. Ouvrez-le au 21 mars, par exemple, si vous voulez savoir combien vous fûtes avisé d'en faire votre maîtresse d'école! Quoi! Qu'est-ce qu'on dit?

ARMANDE. — Mais c'est toi qui parles...

L'INSPECTEUR. — Lisez, monsieur le Maire.

LE MAIRE, *lisant*. — 21 mars! « 21 mars... Organisé petite fête du printemps. Profité de la circonstance pour faire à mes élèves l'éloge du corps, leur expliquer sa beauté. Souligné les bienfaits, la franchise de la coquetterie. Pour les exercer, élisons le plus bel homme de la ville. Leur choix se porte sur le sous-préfet. Ce n'est déjà pas si mal. »

ARMANDE. — Monsieur le Contrôleur n'était pas encore parmi nous.

L'INSPECTEUR. — Mais, en effet, c'est une infamie! Et à laquelle, il faut porter promptement remède. Contrôleur, prévenez cette demoiselle d'avoir à venir immédiatement ici, avec ses élèves. Je vais passer illico leur examen. J'étais sûr qu'il y avait des femmes à la base de ces turpitudes. Dès qu'on laisse un peu de liberté à ces fourmis dans l'édifice social, toutes les poutres en sont rongées en un clin d'œil.

LE CONTRÔLEUR, *sur le point de sortir se retourne.* — Permettez, monsieur l'Inspecteur...

L'INSPECTEUR. — Vous refusez d'aller chercher mademoiselle Isabelle?

LE CONTRÔLEUR. — Certes, non, monsieur l'Inspecteur. Je voulais respectueusement contester l'exactitude de votre métaphore et vous faire remarquer qu'il y a pourtant une certaine différence entre les femmes et les fourmis.

L'INSPECTEUR. — Si vous voyez la moindre, vous êtes plus malin que moi. Hâtez-vous, je vous prie.

LE CONTRÔLEUR. — Notez que je ne méprise pas les fourmis. Je reconnais leurs qualités exceptionnelles. Je sais qu'elles traient des puces et qu'elles ont des militaires. Mais de là à les comparer aux femmes, à toutes les femmes, non!

ARMANDE. — Pour une fois, bravo, monsieur le Contrôleur...

LE CONTRÔLEUR. — Vous avez dit cela en l'air, au hasard. Quelle est la caractéristique du physique de la fourmi?

L'INSPECTEUR. — Je vous ai donné un ordre, Contrôleur.

LÉONIDE. — Que disent-ils?

ARMANDE. — L'Inspecteur prétend qu'il ne peut distinguer une femme d'une fourmi.

LÉONIDE. — Il est marié?

L'INSPECTEUR, *éclatant.* — Non, je ne distingue pas, mademoiselle. Même affairement, même bavardage dès que deux d'entre elles se rencontrent. Même cruauté vis-à-vis de qui pénètre dans leur cercle. Et leur taille. Et tous ces paquets qu'elles portent. Absolument des fourmis.

LE CONTRÔLEUR. — Monsieur l'Inspecteur, si, renversant une fourmi, vous la touchez du bout de l'index...

L'INSPECTEUR. — Je vous enjoins, pour la dernière fois, d'aller chercher mademoiselle Isabelle.

Le contrôleur s'incline et sort.

LE MAIRE. — Mais enfin, monsieur l'Inspecteur, nous nous étions réunis pour parler du spectre et non d'Isabelle!

ARMANDE. — C'est la même chose!

LE DROGUISTE. — Vous allez sans doute prétendre aussi que mademoiselle Isabelle est une sorcière!

ARMANDE. — Ouvrez le carnet au 14 juin, et lisez.

L'INSPECTEUR. — Le 14 juin, c'était hier. Nous sommes bien le 15?

ARMANDE. — Nous nous demandions pourquoi depuis quelque temps, mademoiselle Isabelle choisissait les bords de l'étang pour ses sorties nocturnes. La dernière page de son carnet vous fixera.

L'INSPECTEUR. — Lisez, monsieur le Maire.

LE MAIRE, *lisant.* — « 14 juin. Je suis certaine que ce spectre a compris que je crois en lui, que je peux l'aider. Comment peut-on ne pas croire aux spectres? Il me cherche, car on signale son passage partout où j'ai mené mes fillettes en promenade. Près de quelque bois, à la chute du jour, il va sûrement m'apparaître, et quels conseils ne va-t-il pas me donner pour rendre la ville enfin parfaite. Je suis sûre que c'est pour demain. »

L'INSPECTEUR. — Et demain, c'est aujourd'hui.

LÉONIDE. — Que dit l'Inspecteur?

ARMANDE. — Que demain, c'est aujourd'hui.

LÉONIDE. — C'est une opinion...

LE CONTRÔLEUR, *réapparaissant.* — Mademoiselle Isabelle me suit, monsieur l'Inspecteur.

ARMANDE. — Partons, Léonide, Isabelle arrive.

L'INSPECTEUR. — Mes remerciements, mesdemoiselles. J'espère que grâce à vos indications, nous allons voir enfin la vérité toute nue.

ARMANDE. — C'est tout ce que nous avons à offrir à ces messieurs, nous ne disposons point de madame Lambert...

L'INSPECTEUR. — Vous savez manier la flèche du Parthe, mademoiselle.

LÉONIDE. — Comment?

ARMANDE. — L'Inspecteur parle de la flèche du Parthe.

LÉONIDE. — Quelle panoplie!

Les demoiselles Mangebois sortent.

LE CONTRÔLEUR, *regardant Isabelle qui approche.* — Si les fourmis qui marchent dans les prairies ressemblent à la Victoire de Samothrace avec sa tête, à la Vénus de Milo avec ses bras, si le sang de la grenade colore leurs pommettes, celui de la framboise leur sourire, alors, oui, monsieur l'Inspecteur, et seulement dans ce cas, Isabelle ressemble à une fourmi. Regardez-la!

SCÈNE SIXIÈME

L'Inspecteur. Le Contrôleur, Le Droguiste. Le Maire, Isabelle puis *les Petites Filles.*

ISABELLE. — Vous m'avez demandée, monsieur l'Inspecteur?

L'INSPECTEUR. — Mademoiselle, les bruits les plus fâcheux courent sur votre enseignement. Je vais voir immédiatement s'ils sont fondés et envisager la sanction.

ISABELLE. — Je ne vous comprends pas, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Il suffit! Que l'examen commence... Entrez, les élèves... (*Elles rient.*) Pourquoi rient-elles ainsi?

ISABELLE. — C'est que vous dites : entrez, et qu'il n'y a pas de porte, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Cette pédagogie de grand air est stupide... Le vocabulaire des Inspecteurs y perd moitié de sa force... (*Chuchotements.*) Silence, là-bas... La première qui bavarde balayera la classe, le champ, veux-je dire, la campagne... (*Rires.*)... Mademoiselle, vos élèves sont insupportables!

LE MAIRE. — Elles sont très gentilles, monsieur l'Inspecteur, regardez-les.

L'INSPECTEUR. — Elles n'ont pas à être gentilles. Avec leur gentillesse, il n'en est pas une qui ne prétende avoir sa manière spéciale de sourire ou de cligner. J'entends que l'ensemble des élèves montre au maître le même visage sévère et uniforme qu'un jeu de dominos.

LE DROGUISTE. — Vous n'y arriverez pas, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Et pourquoi?

LE DROGUISTE. — Parce qu'elles sont gaies.

L'INSPECTEUR. — Elles n'ont pas à être gaies. Vous avez au programme le certificat d'études et non le fou rire. Elles sont gaies parce que leur maîtresse ne les punit pas assez.

ISABELLE. — Comment les punirais-je? Avec ces écoles de plein ciel, il ne subsiste presque aucun motif de punir. Tout ce qui est faute dans une classe devient une initiative et une

intelligence au milieu de la nature. Punir une élève qui regarde au plafond? Regardez-le, ce plafond?

LE CONTRÔLEUR. — En effet. Regardons-le.

L'INSPECTEUR. — Le plafond, dans l'enseignement, doit être compris de façon à faire ressortir la taille de l'adulte vis-à-vis de la taille de l'enfant. Un maître qui adopte le plein air avoue qu'il est plus petit que l'arbre, moins corpulent que le bœuf, moins mobile que l'abeille, et sacrifie la meilleure preuve de sa dignité. (*Rires.*)... Qu'y a-t-il encore?

LE MAIRE. — C'est une chenille qui monte sur vous, monsieur l'Inspecteur?

L'INSPECTEUR. — Elle arrive bien... Tant pis pour elle.

ISABELLE. — Oh! monsieur l'Inspecteur... Ne la tuez pas. C'est la *collata azurea.* Elle remplit sa mission de chenille.

L'INSPECTEUR. — Mensonge. La mission de la *collata azurea* n'a jamais été de grimper sur les Inspecteurs. (*Sanglots.*) Qu'ont-elles maintenant? Elles pleurent?

LUCE. — Parce que vous avez tué la *collata azurea.*

L'INSPECTEUR. — Si c'était un merle qui emportât la *collata azurea,* elles trouveraient son exploit superbe, évidemment, elles s'extasieraient.

LUCE. — C'est que la chenille est la nourriture du merle!...

LE CONTRÔLEUR. — Très juste. La chenille en tant qu'aliment perd toute sympathie.

L'INSPECTEUR. — Ainsi, voilà où votre enseignement mène vos élèves, mademoiselle, à ce qu'elles désirent voir un Inspecteur manger les chenilles qu'il tue. Eh bien, non, elles seront déçues. Je tuerai mes chenilles sans les manger, et je préviens tous vos camarades de classe habituels, mes petites, insectes, reptiles et rongeurs, qu'ils ne s'avisent pas d'effleurer mon cou ou d'entrer dans mes chaussettes, sinon je les tuerai!... Toi, la brune, veille à tes taupes, car j'écraserai les taupes, et toi, la rousse, si un de tes écureuils passe à ma portée, je lui romps sa nuque d'écureuil, de ces mains, aussi vrai que, quand je serai mort, je serai mort... (*Elles s'esclafflent.*)...

LES PETITES FILLES. — Pff...

L'INSPECTEUR. — Qu'ont-elles à s'esclaffer?

ISABELLE. — C'est l'idée que quand vous serez mort, vous serez mort, monsieur l'Inspecteur...

LE MAIRE. — Si nous commencions l'examen?

L'INSPECTEUR. — Appelez la première. (*Mouvements.*) Pourquoi ces mouvements?

ISABELLE. — C'est qu'il n'y a pas de première, monsieur l'Inspecteur, ni de seconde, ni de troisième. Vous ne pensez pas que j'irais leur infliger des froissements d'amour-propre. Il y a la plus grande, la plus bavarde, mais elles sont toutes premières.

L'INSPECTEUR. — Ou toutes dernières, plus vraisemblablement. Toi, là-bas, commence! En quoi es-tu la plus forte?

GILBERTE. — En botanique, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — En botanique? Explique-moi la différence entre les monocotylédons et les dicotylédons?

GILBERTE. — J'ai dit en botanique, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Écoutez-la! Sait-elle seulement ce qu'est un arbre?

LE MAIRE. — C'est justement ce qu'elle sait le mieux, monsieur l'Inspecteur.

ISABELLE. — Si tu le sais, dis-le, Gilberte. Ces messieurs t'écoutent.

GILBERTE. — L'arbre est le frère non mobile des hommes. Dans son langage, les assassins s'appellent les bûcherons; les croque-morts les charbonniers; les puces les picverts.

IRÈNE. — Par ses branches, les saisons nous font des signes toujours exacts. Par ses racines, les morts soufflent jusqu'à son faîte leurs désirs, leurs rêves.

VIOLA. — Et ce sont les fleurs dont toutes plantes se couvrent au printemps.

L'INSPECTEUR. — Oui, surtout les épinards... De sorte, ma petite, si je te comprends bien, que les racines sont le vrai feuillage, et le feuillage, les racines.

GILBERTE. — Exactement.

L'INSPECTEUR. — Zéro!... (*Elle rit.*) Pourquoi cette joie, petite effrontée?

ISABELLE. — C'est que, dans ma notation, j'ai adopté le zéro comme meilleure note, à cause de sa ressemblance avec l'infini.

LE CONTRÔLEUR. — Intéressant.

L'INSPECTEUR. — Monsieur le maire, vraiment, je suffoque... Continuez, mademoiselle, interrogez vous-même.

ISABELLE. — Parle de la fleur, Daisy.

DAISY. — La fleur est la plus belle conquête de l'homme.

L'INSPECTEUR. — Très bien. Cela promet.

DAISY. — Dans la fleur, mon attention se porte sur le pistil et les étamines. C'est eux qui reçoivent le pollen des autres fleurs, par l'entremise du vent. C'est ainsi que naît la plante, d'une façon tellement différente de celle adoptée par l'oiseau.

GILBERTE. — L'Ornythorinque.

VIOLA. — Surtout le carnivore!...

L'INSPECTEUR. — Un scandale, monsieur le maire, un scandale! Mon opinion sur les événements du bourg est faite!

LE MAIRE. — Passons à la géographie, monsieur l'Inspecteur... Toi, ma petite Viola, qui cause les éruptions des volcans?

VIOLA. — C'est l'ensemblier, monsieur le Maire.

L'INSPECTEUR. — C'est l'ensemblier!

LES FILLETTES. — C'est l'ensemblier!

L'INSPECTEUR. — L'ensemblier? Elles sont folles?

ISABELLE. — Monsieur l'Inspecteur, je veille à ce que ces enfants ne croient pas à l'injustice de la nature. Je leur en présente toutes les grandes catastrophes comme des détails regrettables, il est vrai, mais nécessaires pour obtenir un univers satisfaisant dans son ensemble, et la puissance, l'esprit qui les provoque, nous l'appelons, pour cette raison, l'ensemblier!

LE CONTRÔLEUR. — Très juste! Très sensé!

L'INSPECTEUR. — Et je suppose, mademoiselle, si je comprends bien votre méthode, que vous avez imaginé aussi, pour expliquer les petits ennuis et les petites surprises de la vie, un second personnage malin et invisible, celui qui claque les volets la nuit ou amène un vieux monsieur à s'asseoir dans la tarte aux prunes posée par négligence sur une chaise?

VIOLA. — Oh! oui, monsieur l'Inspecteur! C'est Arthur!

L'INSPECTEUR. — C'est Arthur ou l'Ensemblier, qui fait monter la chenille sur les Inspecteurs en visite?

LES PETITES FILLES. — C'est Arthur! C'est Arthur!

L'INSPECTEUR. — Et c'est Arthur qui fait tuer la chenille par les Inspecteurs?

LES PETITES FILLES. — Non, non, l'Ensemblier! L'Ensemblier!

LES AUTRES ASSISTANTS. — L'Ensemblier!

L'INSPECTEUR. — C'est à désespérer, monsieur le Maire! Je n'ai jamais vu cela!

LE MAIRE. — Peut-être qu'en histoire elles seront plus fortes...

L'INSPECTEUR. — En histoire? Mais vous ne voyez donc pas à quoi tend cette éducation? A rien moins qu'à soustraire ces jeunes esprits au filet de vérité que notre magnifique XIXe siècle a tendu sur notre pays. En histoire! Mais ce sera comme en calcul ou en géographie? Et vous allez le voir! Toi, qu'est-ce qui règne entre la France et l'Allemagne?

IRÈNE. — L'amitié éternelle. La paix.

L'INSPECTEUR. — C'est trop peu dire. Toi, qu'est-ce qu'un angle droit?

LUCE. — Il n'y a pas d'angle droit. L'angle droit n'existe pas dans la nature. Le seul angle à peu près droit s'obtient en prolongeant par une ligne imaginaire le nez grec jusqu'au sol grec.

L'INSPECTEUR. — Naturellement! Toi, combien font deux et deux?

DAISY. — Quatre, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Vous voyez, monsieur le Maire... Ah! pardon! Ces petites imbéciles me font perdre la tête. D'ailleurs, au fait, d'où vient que, pour elles aussi, deux et deux font quatre? Par quelle aberration nouvelle, quel raffinement de sadisme, cette femme a-t-elle imaginé cette fausse table de multiplication absolument conforme à la vraie!.. Je suis sûr que son quatre est un faux quatre, un cinq dévergondé et dissimulé. Deux et deux font cinq, n'est-ce pas, ma petite?

DAISY. — Non, monsieur l'Inspecteur, quatre.

L'INSPECTEUR. — Et entêtées, avec cela! Toi, chante-moi la *Marseillaise!*

LE MAIRE. — Est-ce bien au programme, monsieur l'Inspecteur?

L'INSPECTEUR. — Qu'elle chante la *Marseillaise.*

ISABELLE. — Mais elle la sait, monsieur l'Inspecteur. La *Marseillaise* des petites filles, naturellement.

DENISE. — Je la sais, monsieur le Maire. Je la sais!

Elle chante.

LA MARSEILLAISE DES PETITES FILLES

Le Pays des petites filles,
C'est d'avoir plus tard un mari
Qu'il ait nom Paul, John ou Dimitri,
Pourvu qu'il sache aimer et que bien il s'habille.

ISABELLE. — Au refrain, mes enfants.

LES PETITES FILLES.

Refrain :

A Marseille, à Marseille,
La patrie, c'est le soleil!
Le vrai quatorze juillet
C'est Marseille ensoleillé!

L'INSPECTEUR. — Quelle honte! Et peignées, chacune à sa guise! Et ce signe qu'elles ont au cou, au crayon rouge, c'est un vaccin?

LUCE. — Non, monsieur l'Inspecteur, c'est pour les spectres!

L'INSPECTEUR. — Nous y voilà. Ces demoiselles Mangebois avaient raison. Les spectres?

LUCE. — Les spectres, les fantômes. C'est la marque à laquelle ils reconnaissent des amis. Mademoiselle l'écrit elle-même sur nous tous les matins!

L'INSPECTEUR. — Effacez-la!

LUCE ET LES PETITES FILLES. — Jamais! Jamais!

VIOLA. — Nous avons trop peur.

LES PETITES FILLES. — Nous avons trop peur; le spectre est dans les environs.

L'INSPECTEUR. — Effacez-la, ou je vous gifle.

LES PETITES FILLES. — Nous avons trop peur! Le spectre est dans les environs!

L'INSPECTEUR. — Taisez-vous. Apprenez qu'après la la mort il n'y a pas de spectres, petites effrontées, mais des carcasses; pas de revenants, mais des os et des vers. Et

répétez toutes ce que je viens de vous dire. A toi, qu'est-ce qu'il y a après la mort?

LE DROGUISTE. — Ne leur gâtez pas l'idée qu'elles ont de la vie, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Elles en auront toujours une idée trop favorable, monsieur le Droguiste. Je vais leur apprendre ce qu'est la vie, à ces nigaudes : une aventure lamentable, avec, pour les hommes, des traitements de début misérables, des avancements de tortue, des retraites inexistantes, des boutons de faux-col en révolte, et, pour des niaises comme elles, bavardage et cocuage, casserole et vitriol. Ces petites imbéciles me font parler en vers pour la première fois de ma vie. Ah! vous apprenez le bonheur à vos élèves, mademoiselle!

ISABELLE. — Je leur apprends ce que Dieu a prévu pour elles!

L'INSPECTEUR. — Mensonge. Dieu n'a pas prévu le bonheur pour ses créatures : il n'a prévu que des compensations, la pêche à la ligne, l'amour et le gâtisme. Monsieur le Maire, ma décision est prise. Le Contrôleur, dont les fonctions ne sont pas autrement absorbantes, assurera provisoirement la direction de la classe. Où allez-vous, mesdemoiselles? C'est l'ensemblier qui vous fait sortir sans prendre congé?

ISABELLE. — Faites vos révérences, mes enfants.

L'INSPECTEUR. — Par deux, et fermez vos bouches; les cas d'aérophagie pullulent dans l'arrondissement. Qu'est-ce que tu emportes là?

GILBERTE. — Le tableau bleu, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Que le tableau bleu reste ici! Qu'il reste avec la craie dorée, l'encre rose, et le crayon caca d'oie. Vous aurez un tableau noir, désormais! Et de l'encre noire! Et des vêtements noirs! Le noir a toujours été, dans notre beau pays, la couleur de la jeunesse... Et regardez-moi! A la bonne heure, elles commencent à se ressembler maintenant. Un mois de discipline et l'on ne pourra plus les distinguer l'une de l'autre... Quant à vous, mademoiselle, j'écris dans l'heure à vos parents que vous déshonorez leur famille et notre Université.

ISABELLE. — Je suis orpheline, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Tant mieux pour eux. Au moins, ils ne vous voient pas.

ISABELLE. — Ils me voient, monsieur l'Inspecteur, et m'approuvent.

L'INSPECTEUR. — Félicitations. Cela nous donne une haute idée de l'enseignement primaire aux Enfers.

ISABELLE. — Sortez, monsieur l'Inspecteur!

L'INSPECTEUR! — Je sors, mademoiselle. Il n'y a pas de porte, mais je sors. Nous nous retrouverons. Je demeure ici jusqu'à ce que j'aie liquidé ce scandale... Venez, messieurs! Où est mon chapeau? Qui a mis un hérisson à la place de mon chapeau?

VIOLA. — C'est Arthur, monsieur l'Inspecteur...

LES PETITES FILLES. — C'est Arthur! monsieur l'Inspecteur! C'est Arthur!

Tous sortent, moins Isabelle et le Droguiste.

SCÈNE SEPTIÈME

Isabelle. Le Droguiste.

ISABELLE. — Vous avez à dire quelque chose, monsieur le Droguiste?

LE DROGUISTE. — Non. Je n'ai absolument rien à dire.

ISABELLE. — A faire, alors?

LE DROGUISTE. — Non, je n'ai absolument rien à faire. Je reste une minute, pour la transition.

ISABELLE. — Quelle transition?

LE DROGUISTE. — A mon âge, mademoiselle, chacun se rend compte du personnage que le destin a entendu lui faire jouer sur la scène de la vie. Moi, il m'utilise pour les transitions.

ISABELLE. — Certes, vous êtes toujours le bienvenu.

LE DROGUISTE. — Ce n'est pas précisément ce que je veux dire. Mais je sens que ma présence sert toujours d'écluse entre deux instants qui ne sont pas au même niveau, de tampon entre deux épisodes qui se heurtent, entre le bonheur et le malheur, le précis et le trouble, ou inversement. On le sait dans la ville... C'est toujours moi que l'on charge d'annoncer

l'accident mortel d'auto de leur amant à des femmes qui jouent au bridge, le gain du million de la loterie à un cardiaque. C'est moi qui ai annoncé la déclaration de la guerre à l'Union des mères des soldats de l'active. J'arrive, et, par cette seule présence, le passé prend la main du présent le plus inattendu.

ISABELLE. — Et vous voyez la nécessité d'une transition en ce moment?

LE DROGUISTE. — Au plus haut point. Nous voilà installés, du fait de l'Inspecteur, dans un présent ridicule, trivial, cruel, et il ne faut pas être grand clerc pour sentir que, pourtant, en cette minute, un moment de douceur et de calme suprême cherche, dans le soir, à se poser. Et il y a aussi la transition à ménager entre l'Isabelle que nous connaissons, si vive, si terrestre, et je ne sais quelle Isabelle amoureuse et surnaturelle, à nous inconnue.

ISABELLE. — Comment allez-vous vous y prendre?

LE DROGUISTE. — Avec vous, rien de plus simple. Avec cette femme au bridge dont l'amant s'était noyé, certes, il m'a fallu un bon quart d'heure. Elle avait cent d'as, trois rois, et on lui contrait les trois sans atout de sa demande. Elle surcontrait, naturellement... L'amener de ce délire à son Emmanuel noyé, ce ne fut pas une petite affaire... Mais avec vous, Isabelle, pour que le mystère s'installe sur le moment le plus vulgaire, il suffit d'un rien, d'un geste, de ce geste... d'un silence, de ce silence... (*Court silence.*) Voyez, c'est presque fait. Mes collègues en transition, la chauve-souris, la chouette, commencent doucement leur ronde... Dites seulement le nom de cette heure : et tout sera prêt.

ISABELLE. — Tout haut?

LE DROGUISTE. — Oui, qu'on entende...

ISABELLE. — On m'a dit jadis qu'elle s'appelait le crépuscule.

LE DROGUISTE. — On ne vous a pas menti. Et au crépuscule, quel écho vient des petites villes?

ISABELLE. — Celui des clairons qui s'exercent. (*Clairon.*)

LE DROGUISTE. — Écoutez-les... Il y a trois bruits qui sont le diapason de notre pays : le ratissage des allées dans le sommeil de l'aube, le coup de feu d'après vêpres, et les clairons au crépuscule...

ISABELLE. — Ils se taisent.

LE DROGUISTE. — Et quand le dernier clairon s'est tu, qui se dresse parmi les roseaux et les saules, qui ajuste sa cape noire, et circule à travers les cyprès et les ifs, s'adossant aux ombres déjà prises de la future nuit?...

ISABELLE, *souriant.* — Le spectre! Le spectre!

LE DROGUISTE, *disparaissant.* — Voilà... J'ai fini!

SCÈNE HUITIÈME

Isabelle. Le Spectre.

ISABELLE. — Je m'excuse de cette tache de soleil!

LE SPECTRE. — C'est passé. La lune est venue.

ISABELLE. — Vous entendez ce que disent les vivants, tous les vivants?

LE SPECTRE. — Je vous entends.

ISABELLE. — Tant mieux. Je désirais tellement vous parler.

LE SPECTRE. — Me parler de qui?

ISABELLE. — De vos amis, de mes amis, aussi, j'en suis sûre : des morts. Vous savez pas mal de choses, sur les morts?

LE SPECTRE. — Cela commence.

ISABELLE. — Vous me les direz?

LE SPECTRE. — Venez ici, chaque soir, à cette même heure, et je les dirai. Votre nom?

ISABELLE. — Mon nom est vraiment sans intérêt. Vous me les direz, je pense, d'une façon un peu moins grave. Vous n'allez pas me faire croire qu'ils ne sourient jamais.

LE SPECTRE. — Qui, ils?

ISABELLE. — Nous parlons des morts.

LE SPECTRE. — Pourquoi souriraient-ils?

ISABELLE. — Que font-ils alors, quand il arrive quelque chose de drôle aux Enfers?

LE SPECTRE. — De drôle aux Enfers?

ISABELLE. — De drôle ou de tendre, ou d'inattendu. Car je pense bien qu'il y a des morts maladroits, des morts comiques, des morts distraits?

LE SPECTRE. — Que laisseraient-ils tomber? Sur quoi glisseraient-ils?

ISABELLE. — Sur ce qui correspond dans leur domaine au cristal ou aux pelures d'orange... Sur un souvenir... Sur un oubli...

LE SPECTRE. — Non. Tous les morts sont extraordinairement habiles... Ils ne butent jamais contre le vide. Ils ne s'accrochent jamais à l'ombre... Ils ne se prennent jamais le pied dans le néant... Et leur visage, rien jamais ne l'éclaire...

ISABELLE. — C'est là ce que je ne peux arriver à comprendre, que les morts eux-mêmes croient à la mort. Des vivants, on peut concevoir une telle bêtise. Il est juste de croire que la stupidité, le mensonge, l'obésité auront leur fin, de croire aussi que la bonté, la beauté mourront. Leur fragilité est leur lustre. Mais, des morts, j'attendais autre chose! De ces morts dont toute part est noble, purifiée, pure, j'attendais autre chose.

LE SPECTRE. — Qu'ils croient à la vie, n'est-ce pas?

ISABELLE. — A la vie des morts, sans aucun doute... Voulez-vous que je vous parle franchement? J'ai souvent l'impression qu'ils se laissent aller. Ne parlons pas de vous, qui êtes là, que je remercie d'être là. Mais je pense qu'il leur suffirait peut-être d'un peu plus de volonté, de gaieté, pour s'évader et venir vers nous. Il ne s'est donc trouvé personne parmi eux pour leur en donner le désir?

LE SPECTRE. — Ils vous attendent.

ISABELLE. — Je viendrai... Je viendrai... Mais je n'ai pas le sentiment que je serai particulièrement forte et volontaire, une fois disparue. Je sens très bien au contraire que ce qui me plaira dans la mort, c'est la paresse de la mort, c'est cette fluidité un peu dense et engourdie de la mort, qui fait qu'en somme, il n'y a pas des morts, mais uniquement des noyés... Ce que je peux faire pour la mort, je ne peux l'accomplir que dans cette vie... Écoutez-moi... Depuis mon enfance, je rêve d'une grande entreprise... C'est ce rêve qui me rend digne de votre visite... Dites-moi : il n'y a donc pas encore eu de mort de génie, de mort qui rende la foule des morts consciente de sa force, de sa réalité, — un empereur, un messie des morts? Ne croyez-vous pas que tout serait merveilleusement changé, pour vous et pour nous, s'il surgissait un jeune mort, une jeune morte, — ou un couple, ce serait si beau, — qui leur fasse aimer leur état et comprendre qu'ils sont immortels?

LE SPECTRE. — Ils ne le sont pas.

ISABELLE. — Comment cela?

LE SPECTRE. — Eux aussi, ils meurent.

ISABELLE. — C'est curieux comme toutes les races se connaissent mal! La race des Indiens se croit rouge, la race des nègres se croit blanche, la race des morts se croit mortelle.

LE SPECTRE. — Il arrive qu'une fatigue les prend, qu'une peste des morts sur eux souffle, qu'une tumeur de néant les ronge... Le beau gris de leur ombre s'argente, s'huile. Alors, c'est bientôt la fin, la fin de tout.

ISABELLE. — Voyons, vous n'allez pas croire cela... Il est sûrement un moyen d'expliquer cette défaillance.

LE SPECTRE. — La fin de la mort.

ISABELLE. — Certainement non. Ne soyez pas obstiné... Racontez-moi tout et je suis sûre de tout vous expliquer pour le mieux...

LE SPECTRE. — Tout? Votre nom, d'abord.

ISABELLE. — Je vous dis que mon nom n'a pas d'importance... Je m'appelle comme tout le monde... Parlez... Ayez confiance!

LE SPECTRE. — Après la mort de la mort...

ISABELLE. — Très bien... C'est juste maintenant que cela devient intéressant. Après la mort de la mort, qu'arrive-t-il?... Je vous écoute... Voilà... (*Elle regarde derrière elle.*) Personne ne peut entendre... Personne... (*Pendant qu'elle se retournait, le spectre a disparu.*) Où êtes-vous? (*Elle regarde, désespérée autour d'elle. Elle crie.*) Isabelle! Je m'appelle Isabelle!

RIDEAU

ACTE II

Un autre aspect de la campagne. Bosquets de hêtres. Haies. Crépuscule encore lointain.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Contrôleur. Les Petites Filles (munies de lampes électriques). Le Droguiste.

LE CONTRÔLEUR. — Formez le triangle, mes enfants.

Les fillettes forment une sorte de croix en chantant.

LES FILLETTES, *chantant* :

Le grand frisson qu'éprouva Bougainville
Ce fut un soir à Nouméa
De voir les feux du Triangle immobile
Ruisseler sur les bougainvilléas.

LE CONTRÔLEUR. — Très bien. La balance!

LES FILLETTES, *chantant et formant une balance. La plus grande est le fléau.*

Si s'exauçait le vœu de mon enfance,
Pour peser le poids de la nuit,
Au ciel austral je serai la Balance
Dont les plateaux sont la joie et l'ennui...

LE CONTRÔLEUR. — Les Quatre-Loups!

LE DROGUISTE, *entrant*. — Bonjour, mes enfants, vous jouez aux quatre coins?

LE CONTRÔLEUR. — Aux quatre coins du ciel, oui.

LES PETITES FILLES. — Bonne nuit, monsieur le Droguiste, bonne nuit.

LE DROGUISTE. — Pourquoi bonne nuit? Le jour est encore très haut. Que fait celle-là, les jambes écartées, avec sa lampe électrique?

GILBERTE. — Je suis le Compas austral, monsieur le Droguiste.

LE CONTRÔLEUR. — Vous nous surprenez en plein cours d'astronomie. Relève ta lampe, Gilberte. Tu es de première grandeur.

LE DROGUISTE. — Vous avez bien choisi votre soir. Vous pourrez voir les étoiles surgir, l'une après l'autre. Belle nuit pour les petites filles qui veulent apprendre à compter jusqu'au milliard! Vous aurez même Orion.

LE CONTRÔLEUR. — Hélas, non! L'Inspecteur exige que mes élèves se couchent avec le soleil.

LE DROGUISTE. — Et vous leur parlez de nos astres devant un ciel vide? Mauvais système et qui risque d'exciter la concupiscence de ces jeunes demoiselles : elles vont se mettre à désirer les étoiles comme des diamants.

LE CONTRÔLEUR. — Je m'en garde. Je sais trop que les petites filles ne croient que ce qu'elles voient. Leurs yeux ne leur permettent pas de distinguer en plein jour à travers l'air notre voûte céleste, mais c'est un jeu pour leur imagination de voir à travers la terre tous les détails de l'autre calotte du firmament. Oui, nous sommes en pleine nuit australe.

LE DROGUISTE. — Et elles s'y reconnaissent?

LE CONTRÔLEUR. — Où est la Balance volante, Daisy?

DAISY. — Exactement sous monsieur le Droguiste.

LUCE. — C'est pour cela qu'on le voit si bien.

LE CONTRÔLEUR. — L'avantage de ces constellations océaniennes est que les anciens ne les ont pas connues et qu'elles ont été baptisées par quelque astronome physicien ou franc-maçon. C'est un ciel complètement moderne. Il est plein, non de héros, mais d'objets : l'horloge, le triangle, la balance, le compas. On dirait un atelier. Les enfants adorent les ateliers. Viola saute du triangle à la machine pneumatique.

VIOLA. — Par la boussole?

LE CONTRÔLEUR. — Non, par le poisson austral.

VIOLA. — C'est qu'il y a onze milliards de lieues.

LE CONTRÔLEUR. — Mets deux enjambées, nigaude. Très bien. Reformez la Croix du Sud, mes enfants.

Les fillettes forment une croix en chantant.

LES FILLETTES :

Pas n'est besoin, racontait Lapérouse,
De connaître le Talmud
Pour découvrir l'antipode jalouse.
Mon gouvernail, ce fut la Croix du Sud.

LE CONTRÔLEUR. — L'inconvénient du système, évidemment, est que j'en arrive à leur montrer le ciel comme un plancher et non un plafond, la nuit comme quelque chose sur quoi l'on marche.

LE DROGUISTE. — N'ayez pas peur. Au premier tour complet de leur cœur, elles la retrouveront au-dessus d'elles. Elles sont logiques.

LE CONTRÔLEUR — Elles sont logiques en ce que j'obtiens toujours avec elles le résultat contraire à celui que j'attendais. Cette semaine, par exemple, pour leur mettre dans la tête la notion la plus utile à l'homme, celle du volume, de la pesanteur, je leur ai fait soupeser de la fonte, j'ai cassé un thermomètre pour remplir leurs dés de mercure. Elles ont tenu à me porter à elles toutes pour voir ce que pèse un homme. Résultat : elles sont toutes amoureuses du spectre.

LUCE. — Comme mademoiselle Isabelle!

LE CONTRÔLEUR. — Tu seras punie, Luce. Éteins ta lampe. Tu seras étoile morte pendant dix minutes. Vas-tu éteindre?

LUCE. — Les étoiles mortes brillent encore deux millions d'années après leur mort.

LE CONTRÔLEUR. — Oui, et les humains deux secondes. Éteins. D'ailleurs, c'est l'heure de la récréation. Disparaissez.

Les fillettes disparaissent.

LE DROGUISTE. — Vous vous intéressez beaucoup à mademoiselle Isabelle?

LE CONTRÔLEUR. — Je ne suis malheureusement pas le seul. Depuis ce matin, j'ai l'impression que l'Inspecteur aussi est au courant.

LE DROGUISTE. — Au courant de quoi?

LE CONTRÔLEUR. — Ne faites pas non plus l'ignorant. Chaque soir, Isabelle s'échappe par un faubourg, de l'air faussement oisif de qui va ravitailler un évadé dans sa cachette. Mais elle est plus rose que jamais, son œil plus alerte et plus tendre et, comme ses mains sont vides, il est hors de doute que les vivres portés par elle à ce protégé, c'est ce sang, cette vie et cette tendresse... Un repas de spectre, en un mot.

LE DROGUISTE. — C'est son droit.

LE CONTRÔLEUR. — Ce n'est pas son droit. Elle qui nous appartenait à tous, qui est le bon sens de la ville, de la nature

entière, elle n'en a pas le droit. Car vous n'allez pas me dire, cher Droguiste, que vous croyez vraiment que ce spectre existe.

LE DROGUISTE. — Qu'il existe déjà, je n'en suis pas sûr, en effet. Mais qu'il existera ce soir, c'est fort possible.

LE CONTRÔLEUR. — Je ne vous suis pas.

LE DROGUISTE. — J'ai tout à fait l'impression que nous pourrions fort bien assister, ce soir, à la naissance d'un spectre.

LE CONTRÔLEUR. — La naissance d'un spectre? Comment? Pourquoi?

LE DROGUISTE. — Comment? Je n'en sais rien. Ce sera notre surprise. Pourquoi? Parce que je n'imagine pas qu'une pareille atmosphère se soit amassée sur notre ville gratuitement. Chaque fois que la nature a pris, vis-à-vis d'une agglomération d'hommes, ce ton d'ironie, ce froncement comique et inquiétant du front de l'éléphant que son cornac énerve, il en est toujours résulté un événement mystérieux, naissance d'un prophète, crime rituel, découverte d'une nouvelle espèce animale. C'est dans un de ces instants que le premier cheval est apparu soudain devant la caverne de nos ancêtres. Nous ne ferons pas exception.

LE CONTRÔLEUR. — Pour cela, c'est exact. Notre ville est folle.

LE DROGUISTE. — Elle est bien plutôt dans cet état où tous les vœux s'exaucent, où toutes les divagations se trouvent être justes. Chez un individu, cela s'appelle l'état poétique. Notre ville est en délire poétique. Vous ne l'avez pas constaté sur vous-même?

LE CONTRÔLEUR. — Si fait! Ce matin, à mon lever, j'ai pensé, Dieu sait pourquoi, à ce singe dénommé mandrille, dont le derrière est tricolore. Qui ai-je heurté en poussant ma porte? Un mandrille. Un mandrille apprivoisé que des bohémiens tenaient en laisse, mais enfin, il y avait un mandrille sur mon trottoir.

LE DROGUISTE. — Et si vous aviez pensé à un tatou, vous auriez heurté un tatou; à une Martiniquaise, cela eût été une Martiniquaise, et tout se fût expliqué de la façon la plus naturelle, par le passage d'un cirque ou le déménagement d'un gouverneur colonial en retraite. La ville est en état de chance,

comme un individu à la roulette qui gagne à chaque coup sur le numéro plein.

LE CONTRÔLEUR. — Mais alors, ne devons-nous pas veiller plus étroitement sur mademoiselle Isabelle?

LE DROGUISTE. — Sans aucun doute. Car la nature n'est jamais grosse impunément. Les montagnes n'ont jamais accouché d'un rat, ni les orages d'un oiseau, mais de lave et de foudre. Tout va s'y mettre pour nous créer un spectre, la lumière, l'ombre, la bêtise, l'imagination, les spectres eux-mêmes, s'ils existent, sans compter l'inspecteur.

LE CONTRÔLEUR. — Sans compter Isabelle.

LE DROGUISTE. — Votre numéro plein est sorti. Le voilà...

SCÈNE DEUXIÈME

Le Contrôleur, puis Isabelle.

LE CONTRÔLEUR. — Quelle marche légère est la vôtre, mademoiselle Isabelle! Que ce soit sur le gravier ou les brindilles, on vous entend à peine. Comme les cambrioleurs qui savent dans les maisons ne pas faire craquer l'escalier, en marchant juste sur la tête des pointes qui l'ont cloué, vous posez vos pas sur la couture même de la province.

ISABELLE. — Vous parlez bien, monsieur le Contrôleur. C'est très agréable de vous entendre.

LE CONTRÔLEUR. — Oui. Je parle bien quand j'ai quelque chose à dire. Non pas que j'arrive précisément à dire ce ce que je veux dire. Malgré moi, je dis tout autre chose. Mais cela, je le dis bien... Je ne sais si vous me comprenez?

ISABELLE. — Je comprends qu'en me parlant de la couture de la province, vous voulez m'exprimer un peu de sympathie. Vous êtes très gentil pour les femmes... C'est très bien ce que vous avez dit de madame Lambert!

LE CONTRÔLEUR. — Justement! En parlant d'elle, je ne pensais pas seulement à madame Lambert.

ISABELLE. — Vous pensiez à prendre le contrepied de l'Inspecteur. Je vous remercie. Tout ce que fait cet individu m'est incompréhensible et odieux : vous savez pourquoi il m'espionne?

LE CONTRÔLEUR. — Il vient de nous le dire. Il trouve anormal que l'on croie aux spectres.

ISABELLE. — Et vous, monsieur le Contrôleur, vous ne croyez jamais à ce qui est anormal?

LE CONTRÔLEUR. — Je commence à m'y habituer : il est anormal qu'il existe un être aussi parfait qu'Isabelle.

ISABELLE. — Très bien dit. Ce n'est sûrement pas ce que vous vouliez dire.

LE CONTRÔLEUR. — Oh! mademoiselle Isabelle...

ISABELLE. — Anormal de croire aux spectres! Ce que j'appelle anormale, moi, c'est cette indifférence que les vivants ont pour les morts. Ou nous vivons dans l'hypocrisie, et les milliards de chrétiens qui professent que les morts ont une autre vie le disent sans le croire. Ou bien, dès qu'ils parlent d'eux, ils deviennent égoïstes et myopes.

LE CONTRÔLEUR. — Vous n'êtes plus myope, vous, mademoiselle Isabelle. Vous les voyez?

ISABELLE. — Je ne vois pas encore très clair. Je n'en vois qu'un.

LE CONTRÔLEUR. — Mais qui est beau, dit-on, dans la ville?

ISABELLE. — Il n'est pas mal.

LE CONTRÔLEUR. — Et jeune aussi, peut-être?

ISABELLE. — Dans les trente ans. Autant prendre l'éternité à trente ans, n'est-ce pas, qu'avec une barbe blanche?

LE CONTRÔLEUR. — Il vous approche? Vous lui permettez de vous toucher?

ISABELLLE. — Il ne m'approche pas. Je ne fais aucun pas vers lui. Je sais trop ce que peut ternir un souffle humain.

LE CONTRÔLEUR. — Vous restez ainsi longtemps face à face?

ISABELLLE. — Des heures.

LE CONTRÔLEUR. — Et vous trouvez cela vraiment très raisonnable?

ISABELLE. — Cher monsieur le Contrôleur, je me suis obstinée toute ma jeunesse, pour obéir à mes maîtres, à refuser toutes autres invites que celles de ce monde. Tout ce qu'on nous a appris, à mes camarades et à moi, c'est une civilisation d'égoïstes, une politesse de termites. Petites filles, jeunes filles, nous devions baisser les yeux devant

les oiseaux trop colorés, les nuages trop modelés, les hommes trop hommes, et devant tout ce qui est dans la nature un appel ou un signe. Nous sommes sorties du couvent en ne connaissant à fond qu'une part bien étroite de l'univers, la doublure intérieure de nos paupières. C'est très beau, évidemment, avec les cercles d'or, les étoiles, les losanges pourpres ou bleus, mais c'est restreint, même en forçant sa meilleure amie à appuyer de son doigt sur vos yeux.

LE CONTRÔLEUR. — Mais vous avez été reçue la première au brevet, mademoiselle Isabelle. On vous a appris le savoir humain?

ISABELLE. — Ce qu'on appelle ainsi, c'est tout au plus la religion humaine, et elle est un égoïsme terrible. Son dogme est de rendre impossible ou stérile toute liaison avec d'autres que les humains, à désapprendre, sauf la la langue humaine, toutes les langues qu'un enfant sait déjà. Dans cette fausse pudeur, cette obéissance stupide aux préjugés, quelles avances merveilleuses n'avons-nous pas rejetées de tous les étages du monde, de tous ses règnes? Moi seule ai osé répondre. Si tard, d'ailleurs. Mais j'entends répondre. Ma réponse aux morts n'est que la première.

LE CONTRÔLEUR. — Et aux vivants, vous comptez aussi répondre un jour?

ISABELLE. — Je réponds à tout ce qui m'interroge.

LE CONTRÔLEUR. — Au vivant qui vous demandera de vivre avec lui, d'être votre mari, vous répondrez?

ISABELLE. — Je répondrai que je prendrai seulement un mari qui ne m'interdise pas d'aimer à la fois la vie et la mort.

LE CONTRÔLEUR. — La vie et la mort, cela peut encore aller, mais un vivant et un mort, c'est beaucoup car, si je comprends bien, vous continuerez à recevoir le spectre?

ISABELLE. — Sans aucun doute, j'ai la chance d'avoir des amis dans d'autres domaines que la terre, j'entends en profiter.

LE CONTRÔLEUR. — Et vous ne craignez pas que les événements de votre vie commune en soient amoindris ou gênés?

ISABELLE. — En quoi? En quoi le fait pour un mari de trouver en revenant de la chasse ou de la pêche une femme qui

croit à la vie suprême, de fermer le soir, après une réunion politique, les volets sur une femme qui croit à l'autre lumière peut-il l'humilier ou l'amoindrir? Cette heure vide de la journée que les autres épouses donnent à des visiteurs autrement dangereux, à leurs souvenirs, à leurs espoirs, au spectre de leur propre vie, à leur amant aussi, pourquoi ne serait-elle pas l'heure d'une amitié invisible?

LE CONTRÔLEUR. — Parce que votre mari pourrait ne rien vouloir admettre entre vous et lui, même d'invisible et d'impalpable.

ISABELLE. — Il y a déjà tant de choses impalpables entre deux époux. Une de plus ou de moins.

LE CONTRÔLEUR. — Entre deux époux?

ISABELLE. — Quand ce ne serait que leurs rêves... Quand ce ne serait que leur ombre... Vous ne vous amusez jamais à piétiner à leur insu l'ombre des personnes que vous aimez, à vous y loger, à la caresser?

LE CONTRÔLEUR. — L'ombre de votre mari est à lui, et elle ne ressent rien.

ISABELLE. — Alors, sa voix?

LE CONTRÔLEUR. — Sa voix?

ISABELLE. — Il y aura sûrement dans la voix de mon mari un timbre qui me plaira et qui ne sera pas lui, et que j'aimerai sans le lui dire. Et ses prunelles, vous croyez que je penserai toujours à mon mari, cher monsieur le Contrôleur, en regardant ses prunelles. Je veux un mari comme je voudrais un diamant, pour les joies et pour les feux qu'il me donnera sans s'en douter. Mille choses de lui me feront sans cesse des signes qui le trahiront, et le spectre à son égard sera sûrement plus loyal que sa propre apparence.

LE CONTRÔLEUR. — Tout ce que l'on sait des spectres, c'est qu'ils sont terriblement fidèles. Leur manque d'occupation le leur permet. Vous verrez apparaître sa tache grise dans les heures où il ne sera qu'un importun et vous n'aurez finalement gagné, à regarder la mort en face, que ces troubles de vue qu'on prend à regarder fixement le soleil.

ISABELLE. — Il y a deux soleils. Le sombre n'est pas pour moi le moins tiède ni le moins nécessaire.

LE CONTRÔLEUR. — Prenez garde, Isabelle, prenez garde.

ISABELLE. — A qui? A quoi?

LE CONTRÔLEUR. — Méfiez-vous des morts ou des prétendus morts qui rôdent autour d'une jeune fille. Leurs intentions ne sont pas pures.

ISABELLE. — Celles des morts le sont davantage?

LE CONTRÔLEUR. — Leur jeu est bien connu. Ils s'occupent à séparer un être de la masse des humains. Ils l'attirent par la pitié ou la curiosité loin du troupeau qui se plaît aux robes et aux cravates, qui aime le pain et le vin, et ils l'absorbent. Votre spectre ne fait point autre chose.

ISABELLE. — N'insistez pas, cher monsieur le Contrôleur. Songez que de cette foule innombrable des morts, mon spectre, comme vous dites, est le seul qui ait pu parvenir jusqu'à moi. Et soyez sûr qu'il n'est pas le seul que ce voyage ait tenté... Souvent, je sens que de l'océan des ombres se forment des courants, s'orientent des houles vers cette jeune femme qui croit en elle. Je sens le désir de chacun de se séparer des autres, de retrouver un corps, une apparence. Je sens qu'elles m'ont comprise, qu'elles me signalent aux myriades d'autres. Toutes savent que je ne les accueillerai pas avec des claquements de dents et des adjurations, mais humainement, simplement... Ce que les morts veulent, dans leur visite, c'est qu'on leur dise : « Reposez-vous de votre éternel repos! Asseyez-vous! Je fais comme si vous n'étiez pas là... » C'est voir un morceau de pain, entendre un serin en cage, c'est effleurer ce modèle de suprême activité que doit être pour eux un fonctionnaire en retraite, c'est respirer sur une jeune fille le plus nouveau des parfums, obtenus par les vivants avec des essences et des fleurs... « Allons voir Isabelle, disent là-bas des milliards de silences, elle nous attend... Allons-y... Nous aurons peut-être la chance de voir aussi l'agent voyer, le receveur... » Mais la force leur manque pour un tel voyage et, à portée de voix de la recette buraliste, mais sans voix, à vue, à œil nu, de la sous-préfecture, mais aveugles, ils hésitent, et une lame de fond les disperse ou les remporte... Seul, mon spectre, par un prodige de force ou de volonté, a pu surnager sur le gouffre. J'aurais le cœur de l'y rejeter?

LE CONTRÔLEUR. — Isabelle! Ne touchez pas aux bornes de la vie humaine, à ses limites. Sa grandeur est d'être

brève et pleine entre deux abîmes. Son miracle est d'être colorée, saine, ferme entre des infinis et des vides. Introduisez en elle une goutte, une seule goutte de sang des ombres, et votre geste est aussi plein de conséquences que le sera celui de cet habitant de notre système solaire qui, un beau jour, par une malencontreuse expérience, par la synthèse d'un métal plus lourd, ou par une façon inédite de rire ou d'éternuer, faussera notre gravitation. Le moindre jeu dans la raison humaine, et elle est perdue. Chaque humain doit n'être qu'un garde à ses portes. Vous trahissez peut-être en les ouvrant, en cédant à la poussée du premier mort venu.

ISABELLE. — Un seul a forcé. Des milliards poussaient.

LE CONTRÔLEUR. — Justement, des milliards peuvent suivre.

ISABELLE. — Où serait le mal? N'insistez pas, cher monsieur le Contrôleur. Vous m'avez demandé mon avis sur l'homme qui voudra, un jour, me prendre dans ses bras. Je vous l'ai dit. Si c'est pour me prendre à tout ce qui m'appelle, si c'est pour fermer mes paroles par sa bouche, mes regards par ses yeux, pour aider tous ces autres couples dont on ne voit que le double dos à reformer le misérable blocus humain, qu'il n'approche pas. Si vous le connaissez, prévenez-le. Je reverrai le spectre. C'est à choisir... Adieu : il m'attend!

LE CONTRÔLEUR. — Il vous attend? Je vous en supplie, mademoiselle Isabelle. En tous cas, ne le revoyez pas aujourd'hui.

ISABELLE. — Je me sauve.

LE CONTRÔLEUR. — Je vous en conjure. Pour son bien, n'y allez pas. L'Inspecteur vous tend un piège. Il va poster des hommes armés pour le prendre mort ou vif.

ISABELLE. — Un spectre, mort ou vif? C'est assez drôle... Oh! voici la lune, monsieur le Contrôleur. Et la vraie... Voyez tous ces poinçons.

Elle disparaît...

SCÈNE TROISIÈME

Le Contrôleur. L'Inspecteur. Le Maire. Le Droguiste. Toute la scène doit être coupée par les allées et venues ou les cris des fillettes déguisées en bêtes.

L'INSPECTEUR. — Affaire urgente, messieurs, voici la lettre que, par courrier spécial, m'expédie le gouvernement. Lisez, monsieur le Maire, elle vous intéresse.

LE MAIRE. — Croyez-vous vraiment qu'elle m'intéresse?

L'INSPECTEUR. — Autant que moi, surtout la fin.

LE MAIRE. — Mais la fin, justement.

L'INSPECTEUR. — Je vous prie de la lire.

LE MAIRE. — Le gouvernement me semble du dernier bien avec vous.

L'INSPECTEUR. — Il l'est pour mon bonheur.

LE MAIRE. — Il dépose un baiser sur votre bouche adorée, vous réclame cent francs et signe « Ton Adèle ».

L'INSPECTEUR. — Pardon, j'ai confondu. Voici la vraie lettre.

LE MAIRE, *lisant.* — « Le Conseil supérieur a pris connaissance des événements singuliers qui troublent votre circonscription. Passionnément laïque, il se félicite de voir que l'hystérie collective trouve en France un autre exutoire que le miracle. Il n'attendait pas moins de la terre limousine qui a su jeter entre le naturalisme des druides et le radicalisme contemporain, au-dessus des superstitions cléricales et tout en donnant trois papes à la chrétienté, une arche de croyances locales et poétiques. »

LE CONTRÔLEUR. — Comme c'est bien dit! De qui se compose le Conseil Supérieur?

L'INSPECTEUR. — Son nom même l'indique : des esprits supérieurs.

LE MAIRE, *lisant.* — « Cependant, le caractère des perturbations provoquées par ce spectre dans la vie communale n'est pas suffisamment démocratique pour justifier une collaboration tacite du gouvernement. En conséquence, le Conseil vous donne pleins pouvoirs pour aérer définitivement

le district et place à votre disposition les autorités civiles et militaires. »

L'INSPECTEUR. — Donc, messieurs, au travail. Terminons notre chasse.

LE MAIRE. — N'est-elle pas terminée, monsieur l'Inspecteur? Depuis quinze jours que nous pourchassons dans la ville les êtres et les animaux suspects d'étrangeté, le gibier s'épuise.

L'INSPECTEUR. — Vraiment, et quel était le tableau d'hier?

LE MAIRE. — Insignifiant!

L'INSPECTEUR. — En ce qui concerne les hommes?

LE CONTRÔLEUR. — Nous avons mis sous séquestre le registre où le Conservateur des Hypothèques inscrivait secrètement les hypothèques morales et démoniaques de nos compatriotes.

L'INSPECTEUR. — En ce qui concerne les animaux?

LE MAIRE. — Nous avons attrapé au lasso, et malheureusement privé de vie, un chien qui ressemblait étrangement à un de nos courtiers de publicité les plus en vue, mais qui a retrouvé dans la mort l'expression d'humanité et de loyauté familière à sa race. C'est peu.

L'INSPECTEUR. — C'est peu. Et qu'avez-vous rêvé, cette nuit, mon cher Maire?

LE MAIRE. — Ce que j'ai rêvé, pourquoi?

L'INSPECTEUR. — Si l'atmosphère de la ville est à ce point purifiée, ses habitants doivent jouir des rêves les plus normaux de France. Vous rappelez-vous ce que vous avez rêvé?

LE MAIRE. — Certes! Je me débattais contre deux hannetons géants qui, pour m'échapper, devinrent en fin de compte mes deux pieds. C'était gênant. Ils rongeaient le gazon et rien de plus difficile que d'avancer avec des pieds qui broutent. Puis, ils se changèrent en mille-pattes, et alors, tout alla bien, trop bien!

L'INSPECTEUR. — Et vous, cher Contrôleur?

LE CONTRÔLEUR. — C'est assez délicat à dire.

L'INSPECTEUR. — Vous êtes en service commandé.

LE CONTRÔLEUR. — J'aimais avec délices une femme qui sautait en redingote à travers un cerceau, le sein droit dévoilé, et cette femme, c'était vous.

L'INSPECTEUR. — Ainsi, messieurs, voilà le rêve, flatteur

pour moi j'en conviens, que vous appelez un rêve français normal. Et si vous le multipliez par quarante-deux millions, vous prétendez que ce résidu nocturne est digne du peuple le plus sensé et le plus pratique de l'univers?

LE CONTRÔLEUR. — Par rapport au résidu des soixante-quatre millions de rêves allemands, c'est assez probable.

Une fillette déguisée en renarde passe en riant et glapissant.

L'INSPECTEUR. — Cessez de plaisanter, Contrôleur; votre conduite me déçoit profondément. Votre enseignement a encore renchéri sur celui d'Isabelle, et ce sont justement vos fillettes qui entretiennent dans la ville cette atmosphère d'exaltation et de fantaisie où éclosent d'eux-mêmes la crédulité et les spectres.

LE CONTRÔLEUR. — Expliquez-vous, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Je n'ai pas à m'expliquer. J'ai à vous demander pourquoi ces petites imbéciles, éparses dans la forêt, au lieu de parler le français, viennent de s'obstiner à répondre à monsieur le Maire et à moi-même par le même grognement inhumain.

LE CONTRÔLEUR. — Certainement pas le même, monsieur l'Inspecteur. Pour que ces fillettes, aux récréations, puissent jouir dans leur plénitude de la campagne et de l'indépendance, je leur ai suggéré de personnifier à tour de rôle les animaux sauvages. Vous pensez si chacune évite, au contraire, de pousser le cri de sa camarade. L'une barrit, mais l'autre siffle et celle-là trompette.

L'INSPECTEUR. — Le rôle de Circé vous va mal, Contrôleur.

LE CONTRÔLEUR. — Elles aiment les déguisements, et celui-là me semblait les inciter à apprécier au plus haut point la liberté, et ce qui la constitue, l'odeur des airs, la saveur des eaux.

L'INSPECTEUR. — Pédagogie inepte et propre à ravaler la dignité humaine. Je me demande qui a le mieux apprécié la liberté, de la belette ou de Danton, l'odeur des airs, du bouquetin ou de Montgolfier, et la saveur des eaux, du rat musqué ou de Pasteur! Si elles aiment à se déguiser, profitez-en pour leur distribuer les seuls déguisements par lesquels peuvent être mises en déroute les forces stupides

avec lesquelles nous luttons présentement : je veux dire les noms des grands hommes. Le nom d'un grand homme est le seul masque contre le gaz délétère de la superstition. Votre région n'en manque pas...

LE CONTRÔLEUR. — Qu'elles s'amusent à personnifier tout un jour notre Bernard Palissy ou notre maréchal Bugeaud? C'est au-dessus de leur âge...

L'INSPECTEUR. — Pourquoi pas? Elles déchoieraient, peut-être?

Une fillette passe en imitant le cri d'un animal.

L'INSPECTEUR. — Quelle est cette petite idiote, avec sa paire de moustaches?

LE CONTRÔLEUR. — C'est facile à voir. La loutre.

LE DROGUISTE. — Elle est ravissante, en loutre. On dirait un castor.

L'INSPECTEUR. — Je laisse à ces messieurs le soin de décider quel modèle est le plus propre à élever l'âme de l'enfant, en une heure pareille, celui de la loutre, assommant la chevesne de sa queue, et la dévorant avec écailles et arêtes d'une gueule fétide, ou celui de Bernard Palissy, brûlant pour entretenir son four, ses meubles de famille, ses magnifiques et authentiques meubles Henri II.

Du fond du taillis deux têtes s'élèvent en grognant.

L'INSPECTEUR. — Et celles-là, qui sont-elles?

LE CONTRÔLEUR. — Le cri l'indique. L'ours à collier.

LE DROGUISTE. — Quels ours charmants. De vrais loups-cerviers!

L'INSPECTEUR. — Elles l'ont choisi à cause du collier, évidemment. Plus un mot, contrôleur. Je rougis de penser que vous estimez l'image de l'ours à collier, dégringolant le long des arbres, le museau et les fesses enflés de piqûres, tout poisseux de miel, de lichens et de gomme arabique, plus salutaire à la jeunesse que celle du général Bugeaud en uniforme, tenant de la main droite l'épée qui nous soumit l'Algérie militaire, de la gauche la charrue qui nous prépare l'Algérie agricole. C'est à devenir fou.

LE CONTRÔLEUR. — Monsieur l'Inspecteur, je n'ai jamais prétendu comparer un grand homme et un petit animal!

L'INSPECTEUR. — Il ne manquerait plus que cela! Vous

l'entendez, monsieur le Maire. Comparer leur jeunesse peut-être? Le petit animal insouciant bondissant à poil au-dessus des taillis et des betteraves, le petit grand homme, l'épaule déjà magnifiquement voûtée, l'œil déjà noblement myope, descendant de l'estrade chargé de prix et de couronnes?

LE CONTRÔLEUR. — Je n'y ai pas pensé.

L'INSPECTEUR. — Leur âge adulte alors? Le petit animal, se doublant dès son huitième mois d'une petite femelle, dévergondée, le grand homme, brûlant de chasteté, fuyant les filles de ses professeurs vers le laboratoire où il condense à notre intention, dans ses cornues, les vapeurs de cyanure et d'ypérite?

LE CONTRÔLEUR. — Ce serait imbécile.

L'INSPECTEUR. — Je ne vous le fais pas dire. Leur mort, alors? Le petit animal, au premier appel de la mort, inclinant doucement le col sur sa couche de feuilles, son corps disparu et résorbé le soir même par la forêt et la nature, le grand homme maintenu à la vie des jours entiers par le ballon d'oxygène puis, embaumé et en smoking dans son cercueil de plomb, escorté au Panthéon par les philharmoniques? Voilà ce que vous osez comparer! La cause est entendue, mesdemoiselles. Vous personnifierez désormais les grands hommes et non les petits animaux.

LE CONTRÔLEUR. — Monsieur L'Inspecteur...

L'INSPECTEUR. — Il suffit. Allez rassembler votre Arche de Noé. Et je vous avertis que si demain Luce et Viola se croient toujours vêtues de plumes et de fourrures, et n'ont pas réintégré la peau d'Auguste Comte ou de Voltaire, elles seront confiées aux demoiselles Mangebois.

Sortent le Contrôleur et le Maire. Un véritable lapin traverse la scène en courant.

L'INSPECTEUR, *effrayé.* — Et celle-là, qu'est-ce que c'est encore!

SCÈNE QUATRIÈME

Le Droguiste. L'Inspecteur.

LE DROGUISTE. — En somme, monsieur l'Inspecteur, vous commencez à être impressionné par ce naturel?

L'INSPECTEUR. — J'en arrive à vous, Droguiste. En ce qui

vous concerne aussi, la coupe est pleine. C'est grâce à votre éternel sourire et à votre silence perpétuel que notre lutte contre l'influence d'Isabelle n'a pas fait un pas dans la sous-préfecture. J'ai l'impression que vous n'êtes pas étranger à ces mystifications continuelles qui pouvaient avoir jadis leur sel dans quelque résidence de Thuringe, mais qui font tourner le cœur du citoyen éclairé. A minuit, une main facétieuse ajoute un treizième coup aux douze coups du beffroi. Il suffit qu'un haut fonctionnaire s'asseye sur un banc pour que ce banc devienne fraîchement peint, ou à une terrasse pour que le sucre refuse de fondre dans son café, même bouillant. Un martinet vient de me frapper de plein fouet, en pleine poitrine, habitué sans doute à traverser vos spectres. Je lui ai opposé pour son malheur la densité humaine, mais mes binocles de rechange sont en morceaux. Je frémis à l'idée des dérogations au bon sens que nous apportera demain le tirage de votre loterie mensuelle. Aussi, je vous en avertis. J'entends porter un terme à ces divagations humiliantes dès ce soir, en mettant définitivement Isabelle hors de cause.

SCÈNE CINQUIÈME

Le Droguiste. L'Inspecteur, puis le Maire.

LE MAIRE, *rentrant.* — Par quel moyen?

L'INSPECTEUR. — Par la force. Ce n'est pas sans motif que j'ai attendu, pour agir, que le gouvernement plaçât à ma disposition les forces armées de la ville. Il faut liquider cette histoire de spectre. Par là seulement je peux atteindre le prestige d'Isabelle, et mon opinion diffère de la vôtre en ce que je crois avoir affaire, non à un spectre, mais à un bandit. C'est ici qu'ils se rejoignent, et vers cette heure. Je viens lui tendre un guet-apens. Cachés derrière ce bosquet, les agents de la force publique se saisiront de lui à mon signal.

LE MAIRE. — Ne comptez pas sur le garde champêtre, monsieur l'Inspecteur. C'est l'ouverture de la pêche. Il est en tournée.

L'INSPECTEUR. — J'aurai donc recours aux gendarmes.

LE MAIRE. — Les gendarmes sont en quarantaine, et aussi bien vis-à-vis des honnêtes que des malhonnêtes gens. Un cas de scarlatine s'est déclaré à la gendarmerie.

L'INSPECTEUR. — Peu importe qu'un inspecteur attrape la scarlatine!

LE MAIRE. — Ce n'est pas l'avis du Parquet, car c'est le Parquet que le malfaiteur contaminerait à son tour, du concierge au substitut. Une justice qui veut être saine exige des criminels sains.

L'INSPECTEUR. — Ils tireront sur lui à distance et à balle?

LE MAIRE. — Leurs armes aussi sont consignées. Et nous ne pouvons entrer en conflit avec le Procureur.

L'INSPECTEUR. — Le Procureur est un âne. Si les balles tuent quelquefois, la dernière guerre ne nous permet pas de le nier, il faut du moins leur rendre cette justice qu'elles n'ont jamais contaminé. Peu importe, d'ailleurs, M. Dumas le millionnaire a une meute. Je mobilise ses piqueurs et ses molosses.

LE MAIRE. — Le molosse ne s'emploie guère que pour le lion et il se fait rare dans la région, Monsieur l'Inspecteur, et la meute de M. Dumas est surtout riche en furets. Il arrive à dresser même la fouine. Eh là! Eh là! mes braves, où allez-vous?

SCÈNE SIXIÈME

L'Inspecteur. Le Droguiste. Le Maire. Cambronne-Crapuce.

CAMBRONNE. — A la pêche.

CRAPUCE. — Nous allons à la pêche.

LE MAIRE. — Ah! Ah! qu'est-ce que tu as derrière ton dos, Cambronne?

CAMBRONNE. — Un fusil.

CRAPUCE. — Nous avons un fusil.

L'INSPECTEUR. — Tel est l'état de notre ville, monsieur le Maire. On y va maintenant à la pêche avec des fusils.

CRAPUCE. — On s'est trompé!

CAMBRONNE. — Ce que tu es distrait depuis la guerre, Crapuce!

L'INSPECTEUR. — Laissez passer ces braves gens, monsieur le Maire, et terminons notre conseil.

LE MAIRE. — Ces braves gens sont des braconniers. Je le regrette, mes gaillards, mais je vous dresse procès-verbal. Ton fusil, Cambronne!

CAMBRONNE, *pendant que le maire examine les fusils.* — Dis-moi, Crapuce, les maires sont assermentés?

CRAPUCE. — Pas les adjoints, en tout cas.

CAMBRONNE. — Si vous n'êtes pas assermenté et qu'on vous dresse procès-verbal?

CRAPUCE. — On vous assigne en usurpation de fonction. Coût, 500 francs.

LE MAIRE. — Ne vous préoccupez pas de moi, fripouilles. Oh! Oh! des chevrotines! Ces bandits-là vont à l'affût. En route, tous deux, et à la mairie. Je vous apprendrai à tirer le cerf le jour de l'ouverture de la pêche.

L'INSPECTEUR. — Une affaire urgente vous retient ici, monsieur le Maire.

LE MAIRE. — Quand le cerf intervient, toutes affaires cessent.

L'INSPECTEUR. — Pas les miennes. Je ne puis imaginer un conflit de pouvoir entre un cerf et un inspecteur. Nous avons à nous occuper du spectre.

CAMBRONNE. — Justement, monsieur le Maire. C'est de votre faute si nous avons nos fusils.

LE MAIRE. — Qu'as-tu à dire?

CRAPUCE. — Nous avons pris nos fusils parce que nous n'avons pas de revolvers.

CAMBRONNE. — Organisez mieux votre police. Empêchez de rôder le soir, et les honnêtes gens ne s'armeront pas.

LE MAIRE. — Empêcher de rôder qui?

CRAPUCE. — Les vagabonds spéciaux : les revenants.

CAMBRONNE. — Tant qu'on parlera du spectre, je sors avec mon fusil.

LE MAIRE. — Ne raconte pas d'histoire. Il ne s'agit pas de spectre.

L'INSPECTEUR. — Monsieur le Maire, le spectre serait-il un privilège réservé à votre bourgeoisie, comme le cerf? Pourquoi ne s'agirait-il pas de spectre pour ces humbles citoyens?

LE MAIRE. — Mais parce que le délit est évident. Parce que

vous avez devant vous des récidivistes enragés, et qui n'en sont pas à un garde près. Si nous ne nous arrangions pas pour faire coïncider leurs jours de prison avec les époques de couvage ou d'élevage, il n'y aurait plus un animal dans la région.

CRAPUCE. — Dès qu'une biche est chaude, on nous enferme.

LE MAIRE. — Je me félicite de les avoir pincés. Une génération de faisans va pouvoir vivre tranquille.

L'INSPECTEUR. — Permettez, monsieur le maire. Ainsi, mes braves gens, vous pensiez tirer sur le spectre?

CAMBRONNE. — Ça ne peut pas se prendre au collet.

LE MAIRE. — Ils pensaient tirer sur le cerf. Regardez leurs couteaux. Et l'éventrer. Ils pensaient l'abattre lâchement, bassement.

L'INSPECTEUR. — Que le cerf soit abattu en fanfare par M. Dumas et sa meute ou à la douce par Crapuce, c'est une distinction, monsieur le Maire, à laquelle il n'est pas sensible.

LE MAIRE. — Erreur. Tous les experts vous diront que le cerf est personnellement flatté par cette splendide cérémonie, cette messe qu'est la chasse à courre. La chasse, monsieur l'Inspecteur, n'a de beauté que parce que l'on y tue ce qu'on aime et ce qu'on respecte. C'est sa supériorité sur la guerre. Cambronne et Crapuce font la guerre aux animaux. Ils les détestent.

L'INSPECTEUR. — Eh bien, bravo!

LE MAIRE. — Vous dites, monsieur l'Inspecteur?

CAMBRONNE. — Il nous dit bravo.

CRAPUCE. — Il le dit comme il le pense.

L'INSPECTEUR. — Oui, je dis bravo. Oui, je dis que je ne suis pas fâché, dans cette heure où tous ceux que je croyais sensés divaguent et où se dérobe la force publique, de trouver enfin deux hommes qui n'ont pas éludé leur devoir envers l'humanité.

CAMBRONNE. — Ça non. Tu as éludé, toi?

CRAPUCE. — Moi, jamais.

L'INSPECTEUR. — Qui ne se croient pas tenus de forcer un cerf en habit rouge avec piqueurs et amazones...

CAMBRONNE. — Jamais. Tu t'es cru tenu, toi?

CRAPUCE. — Moi? Je les reçois, les amazones...

L'INSPECTEUR. — Et qui ont gardé, leur vue seule m'en

convainc, assez de conscience de leur dignité humaine, pour ne pas préférer être une loutre à être un Bernard Palissy.

CAMBRONNE. — Oh! ça ne vaut rien, la loutre.

CRAPUCE. — Parle-moi de Bernard!

L'INSPECTEUR. — Peut-être est-ce inconsciemment qu'ils mènent contre ces vestiges d'âges déchus qu'on nomme les animaux vivants, la guerre que je suis venu livrer ici aux animaux chimériques, mais elle n'en est pas moins méritoire, et je trouve enfin des alliés. Entre eux et le cerf, je n'hésite pas.

LE MAIRE. — Le cerf vous le revaudra, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Je l'attends de pied ferme, monsieur le Maire. Je ne suis point saint Hubert.

Il aperçoit une petite fille déguisée en cerf avec du feuillage, et qui le contemple immobile, il a un mouvement de peur.

Qu'est-ce que c'est? Veux-tu filer, Gilberte! Parlons sérieusement, mes amis. J'ai une offre à vous faire. Voulez-vous qu'on ne vous inquiète pas, qu'on passe votre délit au bleu?

CAMBRONNE. — Nos fusils d'abord.

CRAPUCE. — Et une indemnité.

L'INSPECTEUR. — Pas d'exigence. Ou vous acceptez ma proposition, ou vous filez en prison. Comme vous êtes récidivistes, vous en avez pour huit mois. Je passe le fusil confisqué, les amendes et les décimes.

CAMBRONNE. — Les décimes? J'accepte!

CRAPUCE. — J'accepte. Il n'y a rien de plus traître que les décimes.

L'INSPECTEUR. — Merci. Inutile de vous demander si vous tirez bien. Vous n'avez jamais tiré sur des formes humaines?

CAMBRONNE. — Tu as tiré sur des formes, toi?

CRAPUCE. — Ça se tire sans viser, les formes.

L'INSPECTEUR. — Au régiment, par exemple, sur des silhouettes?

CAMBRONNE. — Des silhouettes? Toujours en plein cœur.

LE MAIRE. — Et encore, il se vante, ce bandit!

L'INSPECTEUR. — Je ne sais pas où est le cœur des silhouettes, mais il s'agit justement de quelque chose qui

leur ressemble. Ainsi, vous avez entendu parler du spectre, mes braves?

CRAPUCE. — Comme tout le monde.

LE MAIRE. — Monsieur l'Inspecteur, réfléchissez encore!

L'INSPECTEUR. — Vous y croyez, aux spectres. Ils vous font peur?

CAMBRONNE. — Pensez-vous. Tous les treize de décembre, nous voyons l'un ou l'autre le lièvre blanc.

L'INSPECTEUR. — Quel lièvre blanc?

LE MAIRE. — C'est une histoire du pays. Un lièvre fantôme.

CRAPUCE. — Un homme à tête de lièvre.

L'INSPECTEUR. — Tu tires sur lui?

CAMBRONNE. — Pas depuis la guerre.

L'INSPECTEUR. — Le brave garçon! Tu as décidé de ne plus tirer sur les hommes depuis la guerre?

CAMBRONNE. — Depuis la guerre, la cartouche coûte douze sous. Vous voulez qu'on tire sur le spectre? Entendu. Nos fusils d'abord.

L'INSPECTEUR. — Rendez les fusils, monsieur le Maire.

LE MAIRE. — Je les rends, contraint et à regret, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Qu'avez-vous à dire? Je suis logique avec vous-même. Vous avez été le premier à prétendre que nous avions affaire à un vrai spectre.

LE MAIRE. — Il peut se produire un accident. Dans les duels, c'est toujours le témoin qui est atteint. Cambronne peut blesser Isabelle.

L'INSPECTEUR. — S'il n'est pas un spectre, c'est un assassin, et sa mort ne nuit à personne. Nous en aurons du moins le cœur net, et je prends tout sur moi.

CAMBRONNE. — Où est-il? Il n'y aura pas à attendre trop longtemps? Passé minuit, si je veille, je vomis.

L'INSPECTEUR. — Nous en avons pour dix minutes. C'est l'heure où il apparaît dans le bois. Venez tous deux avec moi. Il n'y a plus une minute à perdre.

CRAPUCE. — Il laisse sûrement des traces. Là où passe le lièvre blanc, la nervure des feuilles est grillée.

L'INSPECTEUR. — Découvrons Isabelle, et elle nous mènera

à lui tout droit. Quant à vous, droguiste! Au travail, vous aussi!

LE DROGUISTE. — Que puis-je faire pour vous?

L'INSPECTEUR. — S'il est vrai que votre spécialité consiste en ce bas monde, par une phrase ou un geste, à rendre naturels les événements les plus inattendus, et à changer le diapason de l'atmosphère, au travail! Vous pouvez y aller d'un bon bémol ou d'un bon dièze!

LE DROGUISTE. — Comptez sur moi.

L'Inspecteur, Cambronne et Crapuce sortent.

SCÈNE SEPTIÈME

Le Droguiste. Le Maire.

LE MAIRE. — Vous souriez en un pareil moment, Droguiste?

LE DROGUISTE. — C'est que je viens de les retrouver, cher Contrôleur.

LE MAIRE. — Qu'avez-vous retrouvé?

LE DROGUISTE. — Mes diapasons!

LE MAIRE. — Il s'agit bien de diapason. Vous venez d'entendre, il s'agit de meurtre.

LE DROGUISTE. — Regardez-les. Je préfère encore ce modèle dans lequel on souffle. — Ne soufflez pas encore, mon ami, — et qui ressemble à la flûte de Pan, la vraie, celle d'une note unique, à ce second de métal qui ne ressemble qu'à la lyre et qu'à l'aimant. Ne le prenez pas ainsi, cher ami, vous le tenez comme un fer à friser.

LE MAIRE. — Cela m'étonne. Je n'ai jamais tenu de fer à friser. La vie d'un homme est en jeu, Droguiste, et vous plaisantez!

LE DROGUISTE. — Je les croyais perdus et je les avais sur moi. Si deux pièces d'un sou s'étaient égarées dans la doublure de ma poche, j'aurais tinté comme une mule avec ses sonnailles et toute la musique du monde s'y cachait en silence. Nous voici sauvés!

LE MAIRE. — Vous comptez sur ces diapasons pour protéger Isabelle?

LE DROGUISTE. — Mon cher Maire, croyez-vous qu'il soit vraiment nécessaire de protéger Isabelle? La rage de l'Inspecteur contre elle ne vous rappelle rien?

LE MAIRE. — Si, celle de ces insectes de proie en captivité qui veulent se manger à travers une cloison de vitre.

LE DROGUISTE. — Vous l'avez dit. Tous deux se meuvent dans des réalités trop différentes pour que l'un puisse nuire à l'autre. Ils ne sont pas séparés seulement par du verre. Ils vivent dans deux registres complètement différents de la vie, où ce qui est spectre pour l'un est chair pour l'autre, et inversement. Ce que l'on peut seulement craindre, c'est que, par son agitation sans raison, et sa voix discordante, l'Inspecteur ait laissé ici assez de dissonances pour troubler, quand elle arrivera, l'atmosphère d'Isabelle. Il ne faut pas que toute cette nature, dont elle tire la vérité intime, résonne tout d'un coup faux sous ses doigts. Mais le danger n'est pas très grand.

LE MAIRE. — Je vous comprends, il suffit d'un accordeur.

LE DROGUISTE. — D'un diapason...

LE MAIRE. — Et aussi d'une nature docile.

LE DROGUISTE. — Ne vous préoccupez pas de cela. La nature adore que ce soit de cet être qui rend en général en marchant et en parlant un son si faux, de l'homme, que parte l'harmonie suprême.

LE MAIRE. — Vous croyez vraiment que je peux partir, qu'Isabelle ne risque rien?

LE DROGUISTE. — Mon diapason vous en répond.

LE MAIRE. — Je vais les surveiller quand même.

Il sort.

LE DROGUISTE, *seul.* — Sur une note juste, l'homme est plus en sécurité que sur un navire de haut bord. A tout à l'heure...

Le droguiste souffle dans son diapason. La nature s'ordonne d'après sa note et résonne tout entière pendant qu'il s'écarte lui-même.

SCÈNE HUITIÈME

Le Spectre. Isabelle.

LE SPECTRE. — Vous m'attendiez?

ISABELLE. — Ne vous excusez pas. Moi aussi, si j'étais spectre, je m'attarderais dans ce crépuscule et ces vallons où je n'ai pu jusqu'ici mener qu'un corps opaque. Buissons, ruisseaux, tout me retiendrait de ce qui ne m'arrêterait plus. Je ne serais pas encore là si je pouvais, comme vous, envelopper de mon ombre tout ce que je ne peux que toucher ou que voir, et me donner pours quelette, selon mon humeur, à travers moi, un oiseau immobile sur sa branche, ou un enfant, ou de biais un églantier avec ses fleurs. Contenir, c'est la seule façon au monde d'approcher... Mais ce que je vous reproche, c'est de revenir ce soir encore seul, toujours seul. Aucun des vôtres n'a pu encore être atteint par vous, se joindre à vous?

LE SPECTRE. — Aucun.

ISABELLE. — Nous avions pensé hier, après tous nos échecs, que ce qui avait le plus de chance de les alerter, de les émouvoir, d'éveiller ce qui peut être les nerfs d'une ombre, d'un brouillard, ce devait être une espèce de long cri, de longue plainte, uniforme, répétée longuement. Comme ce cri vrai ou rêvé de locomotive qui nous éveille parfois à l'aube entre les vivants. Ou ce cri de sirène des paquebots la nuit dans les estuaires dont les molles méduses elles-mêmes sont atteintes. Vous l'avez poussé? Vous avez employé votre veille à le pousser?

LE SPECTRE. — Oui.

ISABELLE. — Vous-même? Seul? Il ne s'est pas joint à votre voix, peu à peu, des milliers de plaintes semblables...

LE SPECTRE. — Je me suis heurté au sommeil des morts.

ISABELLE. — Ils dorment?

LE SPECTRE. — Est-ce dormir? Le plus souvent, là où ils s'entassent, règne un frémissement, une occupation les anime, si intense, qu'il pourrait parfois en jaillir un reflet ou un son. Les nouveaux qui arrivent en ces heures tombent dans une espèce de vibration heureuse sur laquelle s'apaise le dernier

reflux de leur vie. Le doux balancement de la terre pour toujours les agite. Mais parfois, au contraire, toute leur masse se prend, est prise comme une glace, gagnée par un sommeil d'hivernage où les arrivants morts là-haut sombrent avec une lueur, car le sommeil des vivants est éclat et soleil.

ISABELLE. — Et ils étaient ainsi hier? Et cela durera longtemps?

LE SPECTRE. — Des siècles... des secondes...

ISABELLE. — Et il n'y a à espérer aucun secours?

LE SPECTRE. — D'eux-mêmes, j'en doute.

ISABELLE. — Ne dites pas cela. Parmi ceux qu'a pris le sort autour de moi, il en est que j'ai sentis dès la première heure pour toujours disparus, rayés désormais de toute vie et de toute mort. Je les ai lâchés sur le néant comme une pierre. Mais il en est d'autres que j'ai donnés à la mort comme à une mission, comme à une tentative, dont la mort m'a paru au contraire un accès suprême de confiance. L'atmosphère du voyage et du continent inconnu flottait autour du cimetière. On n'était pas tenté de leur dire adieu par des paroles, mais par des gestes. Tout l'après-midi, je les sentais occupés à découvrir un nouveau climat, une nouvelle flore. Il faisait soleil, et je les voyais là-bas soudain touchés par leur nouveau soleil. Il pleuvait, et eux recevaient les premières gouttes de la pluie infernale. Vous n'allez pas me faire croire que ceux-là, aussi, oublient ou déchoient une fois arrivés?

LE SPECTRE. — Ils ne sont pas arrivés, je ne les ai pas vus.

ISABELLE. — Mais vous-mêmes, vous renoncez? Cela suffit à vos aspirations, à vos désirs, d'errer en spectre au-dessus d'une petite ville?

LE SPECTRE. — La tâche est grande.

ISABELLE. — Vous voilà, pourtant.

LE SPECTRE. — Ils ont parfois leurs somnambules.

ISABELLE. — Un somnambule disparaît, au matin, et vous restez.

LE SPECTRE. — Vous m'avez attiré. Vous m'avez pris au piège.

ISABELLE. — Quel piège?

LE SPECTRE. — Vous avez chez vous un piège pour attirer les morts.

ISABELLE. — Vous aussi me croyez sorcière?

LE SPECTRE. — Votre sorcellerie est si naturelle. On dirait vraiment que vous avez deviné ce à quoi peuvent penser les morts. Vous ne leur prêtez pas des souvenirs, des visions, mais seulement la conscience de miroitements, de fragments de lueurs posées sur un angle de cheminée, sur un nez de chat, sur une feuille, de minuscules épaves colorées surnageant sur leur déluge... Ai-je raison?

ISABELLE. — Alors?

LE SPECTRE. — Alors, toute votre chambre est en apparence une chambre pour vivants, pour petite vivante provinciale. Mais si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que tout est calculé pour que cette marque de lumière sur des objets familiers, sur un ventre de potiche, un bouton de tiroir, soit entretenue sans arrêt, le jour par le soleil ou le feu, la nuit par la lampe ou la lune. C'est là votre piège, et j'aurais dû me méfier le soir où je vous ai vue à votre fenêtre. Ce n'était pas votre visage éclatant qui était dangereux. Mais j'ai regardé le reflet de la flamme sur le montant du pare-étincelles, la lune sur l'écaille du réveil, j'ai regardé le diamant des ombres : j'étais pris...

ISABELLE. — Le piège vous a pris. Qui vous a retenu?

LE SPECTRE. — Votre voix, d'abord. Ce bavardage de votre voix grâce auquel chaque soir dans le crépuscule il y a maintenant pour les ombres ce qui correspond pour les hommes à l'alouette dans le soleil. Mais surtout cette confiance, si généreuse, que jamais l'idée même ne vous a effleurée que je peux vous avoir trompée et que je suis vivant...

Un coup de feu. Le spectre s'affaisse.

SCÈNE NEUVIÈME.

Isabelle. L'Inspecteur. Le Droguiste. Le Maire. Cambronne. Crapuce, qui surgissent de divers côtés, puis le Spectre.

LE MAIRE. — Qui a tiré?... Qui est là, à terre?

L'INSPECTEUR. — Vous le voyez : un faux spectre, un vrai mort.

LE DROGUISTE. — Qu'avez-vous fait, misérables?

L'INSPECTEUR. — Remerciez-nous. Nous avons libéré Isabelle de sa folie, la ville de sa hantise, et le département d'un assassin.

CAMBRONNE. — Le coup a fait balle.

CRAPUCE. — C'est la première fois que je vois cela avec de la cendrée.

LE DROGUISTE. — Personne ne croyait sérieusement au spectre, Inspecteur. Qui êtes-vous donc pour n'avoir pas compris qu'une jeune fille a le droit de s'élever au-dessus de sa vie quotidienne et de donner un peu de jeu à sa raison!

LE MAIRE. — Venez, ma petite Isabelle. Ce pauvre garçon est bien puni de la comédie qu'il vous jouait. Son cœur vraiment ne bat plus.

L'INSPECTEUR. — Parfait. Rien d'inquiétant dans un mort comme un cœur qui bat.

LE DROGUISTE. — Qu'il est beau! Quel beau cadeau à Dieu qu'un beau cadavre. Vous n'avez pas honte devant lui d'avoir vu juste, Inspecteur... (*Il s'agenouille.*) Pardon, Isabelle. Pardon, pauvre inconnu...

L'INSPECTEUR. — Vous êtes fou? Pardon de quoi?

LE DROGUISTE. — De ce que le vulgaire tombe toujours juste, de ce que les yeux myopes seuls voient clairs, de ce qu'il y a des cadavres et pas de spectres.

Face à Cambronne et à Crapuce, identique au corps étendu, un spectre monte. Tous les assistants l'aperçoivent l'un après l'autre. Isabelle et le Maire se sont arrêtés dans leur départ. Seul, le Droguiste incliné ne voit rien.

LE DROGUISTE. — De ce que le monde n'est pas digne de vous, de ce qu'il n'offre avec générosité que sa cruauté et sa bêtise : de ce que l'Inspecteur a raison.

Le spectre est à son apogée.

CAMBRONNE. — Monsieur l'Inspecteur...

L'INSPECTEUR. — Droguiste, j'ai la berlue. Il n'y a personne devant nous.

Le droguiste lève la tête.

LE DROGUISTE. — Si.

LE MAIRE. — Si.

L'INSPECTEUR. — Un jeune sapin, sans doute, que le vent remue, et que notre émotion travestit.

LE MAIRE. — Non. Lui.

CAMBRONNE et CRAPUCE, *ensemble.* — Il avance. Sauve qui peut!

L'INSPECTEUR. — Calmez-vous, mes enfants. C'est un phénomène très fréquent. C'est le mirage. C'est tout simplement le mirage. Droguiste, le voyez-vous normal ou les pieds en l'air?

LE DROGUISTE. — Le front haut.

L'INSPECTEUR. — Alors, c'est un halo. C'est le halo bien connu de Chevreul. Sa composition est plus instable encore que celle de l'eau. Le moindre geste va le dissiper.

Il gesticule. Le spectre ne disparaît pas.

L'INSPECTEUR. — Cette fille insensée peut être satisfaite. L'Hallucination collective a gagné jusqu'aux fonctionnaires départementaux.

LE SPECTRE. — A demain, Isabelle!

L'INSPECTEUR. — Et elle se double de folie auditive! Que raconte-t-il avec son verre de sang?

CAMBRONNE. — Il ne parle pas de sang. Il parle de guillotine.

LE SPECTRE. — A demain, chez toi, à six heures. Je viendrai. Avec eux tous, eux tous...

L'INSPECTEUR. — Une embolie! Où prend-il que je vais avoir une embolie?

CRAPUCE. — Moi une amputation?

L'INSPECTEUR. — Vous m'emmenez, monsieur le Maire?

LE MAIRE. — Cambronne va vous escorter. Je ramène mademoiselle Isabelle...

L'Inspecteur, Cambronne et Crapuce sortent.

LE MAIRE. — Venez, mon enfant. La nuit tombe... Et tout est fini...

Isabelle et le Maire sortent.

LE SPECTRE. — Oui, demain tout commence.

SCÈNE DIXIÈME

Le Droguiste. Le Contrôleur. Les Fillettes (on voit par intervalles le Spectre).

Le Droguiste s'apprête à partir quand on entend les voix des petites filles et elles entrent, suivies du Contrôleur.

LE CONTRÔLEUR. — Il manque Luce, naturellement. Luce!

LES FILLETTES. — Luce! Luce!

Luce apparaît.

LE CONTRÔLEUR. — Pourquoi t'attardes-tu?

LUCE. — Parce que je cherchais des vers luisants avec ma lampe électrique.

LE CONTRÔLEUR. — Tu mens. La seule façon de ne pas voir la lueur des vers luisants c'est de les éclairer.

LUCE. — Parce que j'avais perdu ma jarretière.

LE CONTRÔLEUR. — Regarde à ton lance-pierres. Tu la retrouveras.

LUCE. — Parce que...

LE CONTRÔLEUR. — Parce que quoi encore? Comment, cher Droguiste, vous m'attendiez?

LE DROGUISTE. — Je vous attendais.

LE CONTRÔLEUR. — Pour m'apprendre quelque malheur? Nous avons entendu un coup de feu. Cambronne vient de tuer quelque biche?

LE DROGUISTE. — Pour vous dire que votre heure est proche.

LE CONTRÔLEUR. — Laquelle de mes heures? J'en ai de toute espèce.

LE DROGUISTE. — L'heure où vous pourrez combattre votre rival devant celle que vous aimez.

LE CONTRÔLEUR. — J'aime quelqu'un?

LES FILLETTES. — Mademoiselle Isabelle! Mademoiselle Isabelle!

LE CONTRÔLEUR. — Et j'ai un rival!

LES FILLETTES. — Le spectre! Le spectre!

Le Spectre est apparu à nouveau derrière eux.

LE DROGUISTE. — Passez devant, mes enfants... (*Prenant le bras du Contrôleur et sortant avec lui.*) Écoutez-moi bien,

mon cher Contrôleur. Je crains que vous ne vous exagériez la complication de toute cette intrigue. Ce qui se passe ici se passe chaque jour dans une des trente-huit mille communes de France... Vous savez ce qu'est une jeune fille...

LE CONTRÔLEUR. — Je sais, oui, sans savoir...

Ils sortent en devisant. Il n'y a plus, sur la scène, que Luce.

LUCE, *achevant lentement sa phrase.* — Parce que j'aime rester seule, le soir, dans les forêts.

LA VOIX DU CONTRÔLEUR. — Luce!

LUCE. — J'ai perdu mon béret!

En lançant son béret en l'air, elle aperçoit le spectre. Elle s'amuse à mimer son balancement, les bras tombants, les jambes en l'air.

LA VOIX DU CONTRÔLEUR. — Tu l'as, ton béret?

Luce a encore lancé très haut, très haut, son béret. Elle le rattrape.

LUCE. — Je l'ai! Je l'ai!

Elle fait un pied de nez au spectre et disparaît.

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

A suivre.)

HITLER, CHANCELIER DU REICH

Il est bien vrai que l'Allemagne est le pays le plus mouvant et la politique allemande la plus incertaine qui soient. Quand au mois de novembre dernier, après la longue crise dont nous avons relaté ici même les péripéties[1], le général von Schleicher fut nommé Chancelier du Reich, il semblait que ce dernier tenait en mains, et pour longtemps, les rênes de la politique allemande. Le général von Schleicher était, en effet, un personnage considérable. Il avait joué (dans la coulisse, il est vrai), un rôle déterminant au cours de ces dernières années. C'est lui, qui, tour à tour, avait « inventé » le chancelier Brüning, puis l'avait fait disparaître dans une trappe, puis encore qui avait « inventé » le chancelier von Papen et de nouveau l'avait précipité dans sa chute. Maître absolu de la Reichswehr, jouissant de sympathies dans les milieux syndicalistes, ayant entretenu avec les Hitlériens des relations étroites, bien vu par le Centre, toléré « in petto » — comme un moindre mal — par les éléments de gauche, toutes les circonstances permettaient de prévoir que le gouvernement von Schleicher aurait un long règne. Or, cet homme puissant s'est effondré en l'espace de deux mois.

Comment pareil revirement s'est-il opéré? Comment M. von Papen qui, malgré ses qualités personnelles, paraissait s'être attiré, à la fin de son ministère, la quasi-unanimité de l'hostilité allemande, est-il redevenu le « deus ex machina » de la politique intérieure de son pays? Comment Hitler qui, après la crise du mois de novembre, semblait avoir violemment

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre : *la Situation allemande.*

rompu avec les partis de vieille droite, a-t-il subitement retourné sa veste et est-il entré dans la constellation politique la plus réactionnaire qui se puisse imaginer? Comment, enfin, le maréchal von Hindenburg, qui nourrit à l'endroit de Hitler des sentiments que tout le monde connaît, et qui avait tout fait pour l'éloigner du pouvoir, s'est-il résigné à confier la Chancellerie à un adversaire pour lequel il n'avait que rancune et mépris? Tels sont les points qu'il nous faut d'abord éclaircir avant de jeter un coup d'œil sur la situation nouvelle qui se présente Outre-Rhin.

***

La chute rapide du général von Schleicher tient à plusieurs causes.

Il est probable, d'abord, que M. von Papen avant malaisément accepté les événements qui se sont produits à la mi-novembre et qui ont mis fin au ministère qu'il présidait. A cette époque, on se le rappelle, la grève des transports de Berlin — qui avait accordé communistes et hitlériens dans une action révolutionnaire — avait alarmé les pouvoirs publics. A la suite d'une enquête à laquelle il avait procédé lui-même sur l'état d'esprit qui régnait dans les diverses unités de la Reichswehr, le général von Schleicher était arrivé à cette conclusion que pour bien tenir en main l'armée allemande en cas de troubles sociaux, il était indispensable de modifier complètement l'allure et le ton que l'on avait donnés, depuis six mois, à la politique intérieure allemande et par conséquent de changer d'équipe ministérielle. D'autre part, l'hostilité irréductible qui s'était manifestée contre M. von Papen dans les milieux du Centre continuait à rendre irréalisable toute entente parlementaire entre le gouvernement présidentiel et ce parti-charnière. Pour ces diverses raisons, le général von Schleicher fut le principal partisan de la chute de M. von Papen, et cela, malgré les résistances du maréchal von Hindenburg, qui avait pleine confiance dans son Chancelier et désirait absolument le maintenir au pouvoir.

M. von Papen avait donc des motifs sérieux de ne pas se

montrer un chaud partisan du cabinet von Schleicher. Les occasions ne manquèrent ni à ses amis ni à lui de soulever contre le nouveau Chancelier des inimitiés dangereuses. Dès qu'il fut au gouvernement, le général von Schleicher se préoccupa avant tout de ramener la politique allemande sur un plan plus social, et de mettre un frein aux mesures qui avaient été prises pour diminuer les salaires, les charges sociales et pour restreindre les libertés publiques. Il voulait s'appuyer fortement sur les Syndicats; marquer que l'armée n'était pas au service des intérêts d'une classe; il avait même été jusqu'à affirmer qu'il ne se sentait pas plus partisan du « capitalisme » que du « socialisme ». Une telle attitude fut considérée comme extrêmement dangereuse par les magnats de l'industrie et les grands propriétaires agrariens. Ces puissants personnages craignirent aussitôt que les avantages recueillis depuis la chute du gouvernement Brüning et le redressement opéré grâce au ministère von Papen fussent compromis par le coup de barre à gauche donné par le général von Schleicher. De là, à conspirer contre lui il n'y avait qu'un pas. Un incident vint se greffer sur ces circonstances et mettre le feu aux poudres. Il s'agit de ce que l'on a appelé le scandale de « l'Aide aux Provinces de l'Est ». Votée en 1931, une loi spéciale accordait aux propriétaires terriens de cette région d'Allemagne des moratoires pour les dettes hypothécaires et des crédits nouveaux pour revaloriser certaines exploitations. Sept cents millions, puis un milliard de marks s'engloutirent dans cette vaste entreprise de prébendes dont les bénéficiaires n'étaient nullement de petits agriculteurs en faillite, mais des « junkers » possédant pignon sur champ et même, parmi ces junkers, les personnages les plus illustres, comme, par exemple, la propre seconde femme de l'ex-kaiser Guillaume II. Le général von Schleicher voulut mettre bon ordre à cela. Profitant de la prolongation du moratoire, il exigea que les domaines surhypothéqués fussent morcelés. Des protestations énergiques s'élevèrent aussitôt. Les socialistes, le Centre, découvrirent le pot aux roses et publièrent une liste des bénéficiaires de cette manne gouvernementale. Au moment où l'Allemagne traverse une crise effroyable et où une partie de sa population souffre de la faim, de tels incidents ne pouvaient

manquer de provoquer une sorte de scandale. Dès lors, dans les milieux de droite, on reprocha vertement au général von Schleicher d'avoir permis ces divulgations et peut-être même de les avoir favorisées... Toutes les personnalités appartenant aux milieux agrariens et particulièrement à ces milieux de l'est où Hindenburg a lui-même ses racines et ses parentés, exercèrent une pression violente sur le vieux maréchal pour qu'il mît fin au règne d'un chancelier aussi peu sûr. Telle est, très certainement, l'explication profonde du refus que le maréchal Hindenburg opposa au général von Schleicher lorsque celui-ci vint lui demander l'autorisation de dissoudre le Reichstag. C'est qu'aussi — tous les témoignages s'accordent à le dire, — le Maréchal, assurément vieilli, est de plus en plus enveloppé d'intrigues, entouré de conseillers qui le séquestrent et réduisent à l'indispensable les contacts qu'il a avec le dehors. Récemment, par exemple, l'un des personnages les plus considérables d'Allemagne, — le plus considérable même de la métallurgie westphalienne et dont le nom est connu du monde entier — homme parfaitement raisonnable, chercha à se faire recevoir par le Maréchal pour le mettre en garde contre certaines influences qui s'exerçaient sur lui. Il ne put jamais être reçu...

Quoi qu'il en soit, devant l'attitude du Président qui lui retirait sa confiance, le général von Schleicher dut démissionner. Et c'est ainsi que s'acheva, au bout de quelques semaines, un règne qui s'était annoncé sous de tout autres perspectives. Peut-être une autre raison, celle-là personnelle, s'ajouta-t-elle à celles que nous venons d'indiquer : le général von Schleicher se trouvait, dit-on, en état de moindre résistance physique. Comme nous l'avions déjà indiqué ici même en novembre dernier, il semble, en effet, que depuis quelque temps sa santé soit sérieusement ébranlée. Était-il encore l'homme qu'il fallait pour mener victorieusement une lutte de tous les instants?

La crise ouverte le 28 janvier fut dénouée en l'espace de quarante-huit heures. Fait exceptionnel dans les annales de la politique allemande où habituellement les négociations parlementaires n'en finissent pas. Il est vrai que depuis dix jours tout était parfaitement préparé dans la coulisse par l'acti-

vité souple et habile de M. von Papen. Vers la mi-janvier, M. von Papen s'était rencontré à Cologne avec Hitler. C'est au cours de cette entrevue, d'abord secrète mais aussitôt divulguée, qu'on mit sur pied la combinaison ministérielle nouvelle. Détail tout à fait pittoresque : l'entrevue entre M. von Papen et Hitler, au cours de laquelle ces deux hommes se réconcilièrent, eut lieu chez le baron Kurt von Schröder, lequel est le directeur de la Banque Stein et le correspondant des firmes Lévy, Salomon, Oppenheim et Cie. Ainsi c'est à l'ombre protectrice de puissantes maisons israélites que le farouche adversaire des Juifs scella le traité d'alliance qui devait faire de lui le Chancelier du Reich.

***

Quels mobiles déterminèrent Hitler, Hugenberg et Papen, après les campagnes violentes qui les avaient divisés, à former ensemble le gouvernement du Reich?

Pour Hitler, il faut rechercher essentiellement la raison dans la situation financière où il se trouvait. La caisse du parti nationaliste était vide. Pis encore. Le parti était criblé de dettes. Dix millions de marks, disent les uns, quarante millions de marks, disent les autres. Or, M. Thyssen, principal commanditaire du hitlérisme, commençait à se fâcher et exigeait qu'on le remboursât et, pour qu'on le remboursât, que Hitler en finît avec ses atermoiements et prît le pouvoir une bonne fois. La double campagne présidentielle avait, en effet, positivement ruiné la Maison Brune. Depuis l'avènement du gouvernement von Papen, les subsides que Hitler retirait de la grosse industrie s'étaient d'autre part sensiblement amaigris. En outre, l'entretien des troupes d'assaut constituait une charge écrasante. C'en était arrivé au point où l'on ne savait plus comment faire pour assurer la paye des centaines de mille gaillards qui constituent les milices hitlériennes. Ces temps derniers on rencontrait un peu partout en Allemagne des hommes des troupes d'assaut (S. A.) armés d'une tirelire peinte d'une croix gammée grande comme une marmite et qui mendiaient dans les rues. Une telle situation ne laissait pas que de devenir angoissante. Menacé d'une nouvelle dissolution et

par conséquent de l'obligation de faire face à de nouvelles dépenses électorales, Hitler — qui avait déjà vu son étoile pâlir à la consultation du 6 novembre dernier — ne tenait pas à courir le risque de nouvelles élections, qui, insuffisamment financées, pouvaient se traduire par un nouveau recul de son mouvement. L'offre du pouvoir arrangeait donc tout. Car le pouvoir, c'est la caisse et c'est le crédit. Une fois Chancelier, il lui devenait possible de retrouver séance tenante les moyens nécessaires pour entretenir ses cohortes, payer ses dettes, faire peau neuve. En procédant à une dissolution immédiate du Reichstag, il pouvait se présenter devant les électeurs dans de tout autres conditions et regagner, même au delà, le terrain qu'il avait précédemment perdu. Maître du pouvoir, il devenait maître de la propagande; chef de gouvernement, il devenait le grand pourvoyeur des places; il pouvait intimider les uns, remplir les autres d'espérance. Enfin, son parti se retrempait dans l'enthousiasme. Or, l'enthousiasme est contagieux, surtout dans un pays de moutons de Panurge comme l'Allemagne. Toutes les chances se trouvaient ainsi réunies pour que le national-socialisme allât aux urnes le 5 mars, flamberge au vent.

Il est vrai qu'en acceptant de prendre le pouvoir des mains de MM. von Papen et Hugenberg et de s'asseoir à la même table gouvernementale que les représentants d'une caste sociale dont il avait dit, il y a encore peu de temps, « qu'elle n'avait plus qu'à disparaître » (*sic*), le fougueux Hitler s'infligeait à lui-même un démenti d'autant plus flagrant qu'il avait récemment affirmé aussi qu'il « ne tolérerait jamais de compromis » (*sic*). Mais la politique a ses raisons. Une fois installé au pouvoir, Hitler deviendrait le maître des événements. Deux fois déjà, il avait négligé l'occasion de saisir les rênes. Ses hésitations, son attitude négative lui avaient valu des dissensions dans son parti, une perte sensible de voix, des menaces de ses commanditaires... Dès lors, puisqu'on lui offrait une nouvelle chance de gouverner, même entre des brancards, il fallait bien cette fois se décider... On verrait ensuite ce que l'on ferait des « brancards »...

M. Hugenberg lui, poursuit essentiellement des buts économiques et autoritaires. Il rêvait de profiter de l'invrai-

semblable confusion politique qui règne dans son pays pour proclamer un état de détresse constitutionnel et fonder un régime d'autorité inébranlable en s'appuyant sur l'impossibilité de pratiquer tout autre mode de gouvernement. Les tendances sociales du général von Schleicher l'avaient prodigieusement irrité. Pour M. Hugenberg, et ses amis de la grosse industrie (qui est la plus touchée par la crise; l'industrie moyenne se défendant à peu près), la seule politique à suivre consiste à rogner encore les salaires et les charges sociales. Quel beau tour de passe-passe, dès lors, que de reprendre cette politique, mise en sommeil par le gouvernement précédent, sous la bannière du national-socialisme! Reste à savoir si un tel tour de passe-passe est possible.

Quant à M. von Papen, il est probable, il est même certain qu'il poursuit essentiellement dans cette circonstance l'idée d'une restauration. M. von Papen est un monarchiste convaincu. C'est un sentiment respectable. Il est trop avisé cependant pour ne pas se rendre compte qu'une restauration sous une forme ou sous une autre serait irréalisable avec le seul concours des éléments qui sont restés fidèles à la dynastie des Hohenzollern. Se servir d'un mouvement populaire aussi puissant et aussi confus que le national-socialisme à des fins monarchiques représente donc la plus grande chance que les monarchistes allemands puissent jamais rencontrer sur leur chemin. Or, précisément des conjonctures exceptionnelles permettaient en quelque sorte de mettre la main sur le parti hitlérien ou tout au moins sur son animateur. Cette occasion, comment ne l'aurait-on pas saisie? Certes, il ne s'agit pas de brusquer les choses, ni de tenter des coups d'état incertains. Mais les circonstances évoluent vite. A l'âge où est le maréchal Hindenburg une vacance présidentielle peut se produire d'un jour à l'autre. Il faut donc se trouver à pied d'œuvre. Dans le cas de la disparition du maréchal la candidature d'un Hohenzollern — soit le Kronprinz, soit son fils aîné — à la présidence du Reich (première étape vers la restauration), candidature qui serait appuyée désormais par Hitler et le mouvement national-socialiste aurait de grandes chances de triompher. Et puis toutes les cartes du jeu politique allemand ne sont-elles pas jouées? D'ici

quelques mois il ne restera plus que l'éventualité d'une restauration pour entretenir l'éternel besoin d'illusion des masses allemandes. Cette restauration pourrait se présenter alors comme une sorte d'arbitrage suprême entre les partis dans un pays divisé et déchiré par les factions. Elle ne craindrait évidemment pas de prendre des allures démocratiques, voire socialisantes, pour les besoins momentanés de sa cause.

Au point où en sont les choses, il est permis de dire que l'issue logique de la situation politique allemande, malgré les grosses difficultés que cela soulève du point de vue fédéral[1] — c'est la restauration. Je dis : l'issue logique... Mais peut-on raisonner sur le plan logique en politique et surtout en politique allemande? En cas de vacances présidentielles, Hitler lui-même ne chercherait-il pas, en effet, à poser sa propre candidature? Son véritable dessein n'est-il pas de devenir lui-même le chef suprême de l'Allemagne? Dans un certain sens, il semble que le tempérament de Hitler se prêterait beaucoup mieux, en effet, au rôle olympien de président du Reich qu'à celui beaucoup plus technique et bien plus exposé aux difficultés quotidiennes de chef de gouvernement. Pour un homme comme lui, l'idéal est d'avoir le moins possible de responsabilités, mais de disposer d'échos puissants et, tel un prophète, de pouvoir parler à l'Allemagne du haut d'un mont Sinaï. Il n'est donc pas impossible que la vraie pensée de Hitler soit de gravir un nouvel échelon et d'accéder un jour au pouvoir présidentiel. Nous sommes ici dans le domaine des hypothèses. C'est un domaine dans lequel la politique allemande restera sans doute encore longtemps.

1. Une restauration monarchique des Hohenzollern en Prusse poserait, en effet, aussitôt la question de la restauration des diverses monarchies ou maisons princières allemandes, car il est hors de doute que tel et tel pays allemand n'accepteront jamais la souveraineté pure et simple d'un Hohenzollern. Dans certains pays, comme la Bavière, la restauration de la dynastie locale ne soulèverait pas de difficultés. Mais il n'en est pas de même dans d'autres régions, comme la Saxe par exemple, pays où les partis sont extrêmes, où l'on est soit violemment nationaliste ou communiste. En Wurtemberg, il ne semble pas que l'ancienne dynastie ait conservé des attaches très solides. En fait, l'œuvre bismarckienne est démolie et il faudrait la refaire entièrement en cas de restauration du Reich impérial. Ce n'est pas chose si facile qu'on se l'imagine en France. Ce qui ne signifie pas non plus que ce soit chose impossible.

***

Quelles que soient ces éventualités, il reste que le soir du 30 janvier 1933, M. Adolf Hitler, M. von Papen et M. Hugenberg ont pris les rênes du gouvernement de l'Allemagne des mains défaillantes du maréchal Hindenburg qui semble bien avoir abdiqué ce jour-là.

Et maintenant que va-t-il se passer? La première mesure prise par le nouveau chancelier a été de dissoudre le Reichstag du 6 novembre et de fixer au 5 mars, c'est-à-dire dans un délai rapide, de nouvelles élections. Aux élections du 31 juillet 1932 les Hitlériens avaient réuni 13 700 000 voix, soit 37,3 p. 100 de l'ensemble des votants. Le 6 novembre, ils étaient tombés à 11 700 000 voix, soit 33 p. 100 des suffrages exprimés. Or toutes les prévisions s'accordent à estimer que non seulement les Hitlériens reprendront le 5 mars le terrain perdu entre juillet et novembre, mais qu'ils étendront très sensiblement leurs positions. Au Reichstag de juillet, ils disposaient de 230 sièges. Ils en avaient perdu 33 en novembre. On croit généralement qu'ils en occuperont entre 240 et 260 en mars, le gain des voix hitlériennes devant s'effectuer principalement aux dépens des voix nationalistes. Si ces prévisions sont justes, elles ouvrent certaines perspectives. Il est possible que de tels résultats modifient, en effet, l'attelage gouvernemental. Hitler gouverne actuellement avec le concours des nationaux allemands. Le Centre, on le sait, a conservé une attitude de défiance. Mais si les Hitlériens reviennent au Reichstag le 5 mars avec un nombre de sièges tel qu'ils pourraient constituer une majorité nette avec le seul appui des voix du Centre et en se passant désormais des voix des nationaux allemands, il n'est pas impossible que Hitler préfère s'appuyer sur le Centre plutôt que sur les éléments de droite et change d'alliés. Il n'est pas non plus interdit de penser que le Centre, malgré les attaques furieuses dont il est l'objet de la part des nationaux-socialistes — désire au fond s'allier avec eux et se substituer aux nationaux allemands dans le gouvernement et dans la majorité. Le concours officiel de M. Hugenberg, de M. von Papen et de leurs amis est tout de même compromettant pour Hitler, quelles que

soient l'aveuglement mystique et la passivité des masses qu'il dirige. Le national-socialisme s'est toujours posé comme l'adversaire irréductible de la « réaction » et voici que son chef vient de se jeter dans ses bras! Or, le national-socialisme est un mouvement, un état d'âme. Hitler est avant tout un conducteur de l'opinion — ce qui signifie qu'il est obligé de la suivre. S'il perçoit dans ses troupes une certaine irritation contre la volte-face qu'il a accomplie, ou tout au moins une déception dangereuse, ne sera-t-il pas tenté de se désolidariser des chefs de la droite pure? D'autre part, le Centre — bien qu'il redoute le national-socialisme plus que tout au monde, et précisément parce qu'il le redoute — tend visiblement depuis un an à s'allier avec lui. Mû par des considérations surtout confessionnelles, ce parti craint, en effet, que les avantages considérables que la constitution de Weimar et l'aménagement actuel de la politique intérieure allemande lui ont conférés se trouvent compromis soit par une dictature de droite, soit par une restauration monarchique en Prusse et dans le Reich. En outre, le Centre est, à l'heure qu'il est, le seul gardien à peu près consistant du régime ou plus exactement des résidus du régime parlementaire — car la social-démocratie est frappée d'aboulie. Il est angoissé des dangers que l'aventure hitlérienne peut faire peser sur l'unité même du Reich. Pour toutes ces raisons et pour celle-ci encore, qui est plus terre à terre mais bien humaine depuis quatorze ans — constamment associé au pouvoir, il a installé dans toutes les administrations du pays des hommes à lui et n'a aucune envie de les voir destitués — le Centre, malgré les coups qu'il a reçus de la part de Hitler, malgré l'aversion profonde que lui inspire ses idées, considère comme un moindre mal de s'associer au national-socialisme. Fort de son expérience politique, il se flatte de l'embrigader. Peut-être sont-ce des illusions et le sort du parti populaire italien risque-t-il de lui être réservé? On peut dire cependant que les catholiques allemands occupent de si fortes positions politiques dans certaines parties de l'Allemagne — Bavière, Rhénanie, Westphalie — que l'assimilation avec le cas italien n'est pas exacte. Admettons pourtant qu'après les élections du 5 mars, ayant retrouvé une majorité compacte, Hitler veuille se défaire de la tutelle des « barons » et traiter

avec le Centre pour rester sur un plan plus « social »; les choses, cependant ne se passeront pas sans difficultés. Car il est très certain que MM. von Papen, Hugenberg et consorts ont déjà pris leurs dispositions pour parer à ce danger et se maintenir quoi qu'il arrive au pouvoir. Certains symptômes laissent supposer que le pacte entre Hitler et les représentants de la vieille droite allemande est scellé d'une manière tellement forte, qu'en aucun cas il ne peut être question d'une rupture de la coalition actuelle. On pourrait citer tels magnats de la finance et de l'industrie allemandes qui disent aujourd'hui à ceux qui veulent l'entendre que Hitler est « complètement à leurs ordres » et qu'ils n'ont que le petit doigt à lever pour obtenir de lui ce qu'ils veulent.

C'est parfaitement possible. Il est parfaitement possible, — on le prétend — que Hitler ait même déjà souscrit à une restauration monarchique et que nous voyions les choses se précipiter dans ce sens. Il est possible aussi que tout le jeu de MM. von Papen et Hugenberg consiste à « user » Hitler au pouvoir pour s'en débarrasser au premier tournant. Ne chuchote-t-on pas que certains de ses collaborateurs immédiats s'ingénient depuis un mois — Hitler étant un grand nerveux et même un névropathe — à soumettre la résistance nerveuse du Chancelier à une série continuelle de difficultés et d'irritations, de manière à provoquer un « break-down » qui obligerait le « Führer » à transporter la chancellerie... dans un sanatorium? Ne va-t-on pas jusqu'à insinuer que tout cet admirable scénario a été monté de main de maître par M. von Papen et le général von Schleicher — lesquels, en dépit des apparences, seraient restés, dans la coulisse, excellents amis — — et que tout cela finirait par une rentrée en scène du général von Schleicher soutenu par les baïonnettes de la Reichswehr? Ne murmure-t-on pas, pour appuyer cette thèse rocambolesque, que le général von Blomberg, nouveau ministre de la Reichswehr, a été choisi tout exprès pour occuper un tel poste parce qu'il est dévoué corps et âme à Schleicher? Mais que ne cite-t-on pas en ce moment en Allemagne? La puissance de l'intrigue, le conflit des intérêts de caste et de classes y sont parvenus à un tel degré de passion qu'on ne sait plus, derrière la façade officielle, ce qui se passe en réalité... Les uns préten-

dent que les principaux membres du gouvernement actuel s'entendent aussi bien entre eux que des crabes dans un panier; qu'il n'est bruit que de leurs dissensions violentes et que les magnats industriels, inquiets de la tournure que prennent les événements, poussent déjà à la rupture de la coalition du 30 janvier. D'autres affirment au contraire que l'accord est parfait entre Hitler et ses ministres et que toutes les dispositions sont prises pour assurer, après le 5 mars, la continuité du gouvernement actuel... Pendant ce temps, la haute figure du maréchal von Hindenburg, seul point d'appui de l'Allemagne, semble déjà appartenir au passé...

Une chose paraît sûre. C'est que l'arrivée au pouvoir du « Führer » a réveillé l'enthousiasme de ses troupes. D'ici les élections, il n'aura matériellement pas le temps de les décevoir. Il est donc à peu près certain que les Hitlériens vont rentrer en masse compacte au Reichstag. Dès lors, comment délogera-t-on Hitler? Autant que l'on puisse porter des jugements sur l'avenir, même immédiat, d'un pays aussi mouvant que l'Allemagne, il semble que le fascisme allemand soit installé pour longtemps outre-Rhin. Déjà le « système » hitlérien se met en branle pour se substituer dans tous les domaines au « système » qu'il a combattu. Selon la tactique fasciste, l'État se trouve peu à peu absorbé par le parti national-socialiste. Administration, police, université, entreprises de l'État, à toutes les places importantes on liquide les agents adversaires ou suspects pour les remplacer par des « purs ». C'est un « nettoyage » en règle qui est commencé et qui se poursuivra méthodiquement. La presse est bâillonnée, la propagande au service exclusif des maîtres du jour : T. S. F., cinéma, théâtre, tout est mis en action pour célébrer l'avènement du « Troisième Reich ». On n'arrêtera pas facilement un tel mouvement.

Cependant il y a des résistances. Résistances dans les États du Sud. La Bavière parle d'appeler le prétendant Rupprecht à la « présidence » de l'État bavarois, ce qui est un geste significatif d'opposition au régime hitlérien. Résistances dans les milieux syndicalistes. Résistances dans les milieux d'extrême gauche. Et lorsque le hitlérisme triomphant entamera la lutte ouverte, violente, implacable contre le

communisme et le marxisme — c'est, du moins, l'intention qu'il manifeste — une telle action s'exercera-t-elle sans allumer des grèves générales, voire la guerre civile, bien que d'un côté l'on soit armé et que de l'autre on ne le soit pas? Et toute cette agitation ne finira-t-elle pas par ébranler l'unité même du Reich? Tout est possible, à l'heure actuelle, en Allemagne... Il est vrai que les masses allemandes sont tellement passives!

Attendons le 5 mars. Nous verrons comment le corps électoral allemand aura réagi devant l'accès au pouvoir d'Adolf Hitler. Dès lors, le moment sera venu de jeter un coup d'œil sur les perspectives allemandes et de considérer notamment le sérieux élément nouveau que l'avènement du national-socialisme a introduit dans la politique européenne.

WLADIMIR D'ORMESSON

LETTRES DE FONTAINEBLEAU ET DE WINDSOR[1]

LE VOYAGE EN ANGLETERRE

Les lettres meurent à la manière des feuilles, en jaunissant. Les publier, c'est les rendre à la vie; elles reprennent forme et couleur, et recommencent leurs beaux jours. Ce paquet de lettres-ci que notre piété destine à reverdir, porte, d'une main menue d'archiviste, une mention qui sent son vieux Saint-Empire, sa petite cour bien ordonnée, Chimay, où la fille de Napoléon a trouvé le bonheur, et madame Tallien, l'oubli : *Lettres de la princesse de Chimay à son fils Joseph, Prince héréditaire.*

Et plus bas, d'une autre main : *2 juin-16 juillet. Voyage en Angleterre avec le prince de Chimay son époux, Valentine sa fille, et Eugène son fils.*

Nous sommes en 1859; la « Lantine », la « Dalan », la « petite Mie » des lettres de Fontainebleau, est devenue une merveilleuse jeune fille. C'est elle que je verrai mourir, accablée d'ennuis et d'années, dans sa petite maison blanche de la chaussée Kisseleff, à Bucarest; elle que nous avons conduite à son tombeau d'étrangère, pour qu'elle y repose à côté de l'époux à qui elle a tout sacrifié; elle qui n'a pas eu moins de cinq patries, et n'en conserva aucune; elle qui, satisfaisant aux lois de je ne sais quel cycle fatal, expirera le jour même[2]

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février.
2. Le 25 août 1914.

où les Allemands, envahisseurs de la Belgique, entreront à Chimay. Elle reprendra ici l'avantage incroyable de la jeunesse. Elle réussira pour la seconde fois la métamorphose unique de la dix-huitième année. Elle est, aux yeux de sa mère, l'héroïne de cette fête qui dura quarante-quatre jours.

A l'époque où les Chimay partent pour Londres, le mariage Bonaparte-Cambridge est définitivement manqué. Celui de Valentine avec Frédéric de Schleswig-Holstein n'a pas réussi davantage. La petite-fille de madame de Pellapra sait éconduire un amoureux; elle n'éprouve aucun penchant pour ce prince qu'elle retrouvera, à Londres, juché sur l'estrade royale, où il a droit. Elle se donnera le plaisir de lui tirer sa grande révérence de cour.

Le prince Napoléon n'a pas lieu de regretter sa promise anglaise (qui n'a d'ailleurs rien promis), à lire la description que fait d'elle la princesse de Chimay quand elle la rencontre à la cour de Saint-James. Entre temps le fils du roi Jérôme a été pourvu d'une princesse italienne. L'alliance est faite avec la maison de Savoie. On est en pleine guerre d'Italie, à la veille de Magenta. Quant au rapprochement franco-britannique, négocié par le roi Léopold avec l'aide du prince de Chimay, l'affaire a réussi. Précisément, cette politique à longues visées qui sera celle de 1914, a eu pour adversaire l'ambassadeur de France lui-même, Walewski, et pour initiateur, le mari de la fille de Napoléon. Toute la famille Chimay y travaille, et la jeune Valentine elle-même, au milieu des plaisirs. On la verra, entre deux bals à la cour, écrire à son frère, « harassée de mondanités », comme elle dit, en s'excusant de ne pouvoir écrire davantage, tout son temps étant pris par le soin qu'elle se donne de recopier, en double, les rapports diplomatiques. Ils seront mis sous les yeux du Roi. Elle a l'écriture belle, et son père en profite. Celle qui se sait la petite-fille de l'Empereur, voit reprendre en sourdine et en sous-main, par son père et par son frère, la politique de la paix d'Amiens, la seule politique que Napoléon eût dû suivre : cette alliance avec l'Angleterre, qui n'a duré que deux ans et dont la dénonciation conduisit la France, de victoire en victoire, jusqu'à Waterloo.

Avant que d'aborder à Douvres, avec Émilie et sa famille,

il nous faut situer chacun des personnages qui constituent à cette date la famille d'Émilie et les montrer dans leurs rapports des uns avec les autres. Le prince héréditaire, ou, plus simplement Jo tout court, le destinataire des lettres, est déjà marié, précocement, (il n'était pas majeur le jour du contrat). Il a épousé mademoiselle Marie de Montesquiou, petite-fille de « Maman Quiou », la gouvernante du roi de Rome. Par cette voie, la robe du baptême de Napoléon II, est entrée en possession de la famille Chimay et servira au baptême des petits-enfants d'Émilie. Quant à « Gane », elle est dans son beau château de Ménars d'où elle envoie à sa petite-fille Valentine, à la veille de ce départ qui représente pour elle sa véritable entrée dans le monde, la lettre d'une bonne grand'mère qui s'en est retirée et vit en châtelaine, en fermière, et, un peu, en philosophe.

Le 1er juin 1859, les Chimay ont pris le bateau d'Ostende avec leur fille, leur fils Eugène, à peine âgé de douze ans, la Pascale, une seconde femme de chambre Augusta, La Filolie gouverneur d'Eugène et Laly chien d'Eugène, dont il sera souvent question dans les lettres.

La princesse de Chimay à son fils Joseph.

Londres, le 3 juin.

Je viens de recevoir l'invitation de la « Countess of Derby » pour ce soir, il faut que Marie sache que Valentine mettra sa robe blanche à biais de crêpe bleu et sa couronne d'épis et de ne m'oubliez pas! *C'est madame Van der Weyer*[1] *qui va nous mener à 10 h. 1/2, parce que, dit-elle, ce sera une cohue!*

Il y a un splendide brouillard jaune qui fait que tout paraît sale, ville et habitants. Les parcs où nous avons été hier et aujourd'hui, m'ont paru très beaux, plus campagne que le Bois de Boulogne et entourés comme l'avenue Gabriel de maisons dont une partie ressemblent au palais du Roi à Bruxelles, et l'autre à rien du tout, attendu qu'elles ont des colonnes corinthiennes et des dômes impossibles, comme de certains pots renversés. Il y a des chevaux gris partout, ce qui amuse ton père,

1. Femme du ministre de Belgique à Londres.

puis des voitures jaunes d'œuf devant lesquelles « Bien-obligé[1] *», se pâmerait! Au total, on ne peut juger des équipages, tous les beaux étant au Derby.*

La première personne que nous avons vue ce matin a été Carlini qui veut à toute force nous servir de domestique et pour entrer en fonction il a été voir d'autres hôtels parce que nous sommes très mal ici. Le Mète[2] *et ton père ont été à Osley hier et n'ont pas paru satisfaits. Pendant ce temps, nous avons gardé le chien qui, en enfant déplacé qu'il est, n'a fait que crier tout le temps.*

Nous nous reposerions, et même serions reposées, sans les lits! Mais il est impossible de les exprimer, on serait heureux que ce fût une table, mais point, c'est toute servie qu'il faut dire, et les manches de gigot vous entrent dans le dos!

4 juin.

Nous avons été dans le monde et Valentine te donne une idée très juste de ce qu'elle a vu; mais ce qu'elle n'a pas pu te peindre, c'est son propre effet. J'ai eu beaucoup de satisfaction sous ce rapport, et nous avons été reçus de la façon la plus satisfaisante. On a trouvé Valentine si charmante que lorsqu'elle dansait chacun se retirait pour la regarder.

J'ai retrouvé tant de gens de ma connaissance que j'en étais toute surprise. Le marquis d'Agélio, dont tu ne te rappelles sûrement plus, est venu droit à moi, comme il y a vingt ans (ce qui est flatteur) et m'a demandé des nouvelles de mon petit mouton. J'ai répondu qu'il était passé, mais qu'un agneau allait le remplacer.

Le beau Benting se pavanait là, et j'ai retrouvé ton contemporain Hokchild de la Haye, marié comme toi! Cela ne l'a point empêché de faire danser Valent. qu'il se rappelle avoir vue téter.

La duchesse de Cambridge a été très gracieuse pour moi, à cela près elle me rappelait la duchesse d'Arenberg. La princesse Marie est grosse, joufflue et ressemble à madame Gioule.

Je te quitte, pour déménager, mon cher petit Jo à moi. Nous sommes horriblement mal à cet hôtel et nous allons à Brunswick

1. Sobriquet donné au chef des écuries du prince de Chimay, Dubois.
2. Surnom d'Eugène.

hôtel, Jermyn street. Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu et serais bien charmée d'avoir de tes lettres.

DE LA MÊME AU MÊME

Londres (sans date).

Que d'aventures, mon Joseph, on vient plus facilement à bout d'arriver à Londres qu'à Bligny! Jamais Fescherel n'a eu plus de mal à trouver Vacossin que tu n'en as éprouvé pour aller chez toi!... Eugène a demandé ce que tu avais fait de ton gros bai mâle et de ton ibis? Tu y réponds toi-même en parlant de ton dévouement à le porter devant le portrait paternel! Eugène pense que tu le dégoûtes du mariage!

Quant à nous, nous sommes supportablement logés, mais nous devons monter dans quelques jours... c'est le seul paradis auquel nous puissions prétendre. Nous allons demain à l'ouverture du Parlement en grande toilette du soir, à midi! Nous avons le grand lever samedi, et le bal de Lady Derby nous a déjà procuré tant de connaissances que nous avons une énorme tournée de visites à faire.

Ta lettre a passé de mains en mains comme les aventures de Robinson, elle nous a fait grand plaisir à tous. Nous ne pouvons répondre à tes magnifiques descriptions de voyage que par de très faibles histoires; demain nous allons à l'ouverture de la chambre des Lords, je finirai ma lettre par cette description.

Aujourd'hui nous revenons de Hyde Park où le matin, de 11 heures à 1 heure, les belles élégantes et amazones s'ébattent à qui mieux mieux. Nous avons d'abord trouvé (pas élégant) Homère Talon, puis Francis Seymour... Cela ressemble un peu à l'avenue de l'Impératrice, mais au lieu de quelques cavaliers, ce sont des myriades de chevaux et des centaines de dames, sur de fringants animaux qui jetteraient par terre bien vite la pauvre Minie et Marie par-dessus. Et ces dames les montent comme des centaures et ont l'air à leur aise. Et des changements de pieds et des voltiges!... On m'a montré la plus belle chasseresse qui passait à cheval au galop, elle avait l'air non pas collé mais soudé là-dessus. Je ne puis assez insister sur cet article cheval *parce que c'est le bon et beau moment des Anglaises; elles ont là la bonne façon, la grâce, l'élégance, dont elles sont si*

souvent privées à pied! Je n'ai pas vu deux chapeaux d'hommes à ces dames; toutes ont des Van Dyck à plumes de toutes les couleurs, ce qui est encore très intelligent.

Vers une heure, tout le monde s'en va manger, car on mange beaucoup ici, puis on s'habille pour les visites et faire en voiture une espèce de « pinchio » à Hyde Park jusqu'à *6 h. 1/2; alors toutes les voitures s'arrêtent en masse, c'est l'affaire des cochers, puis on cause comme aux Caccines de Florence, sauf les bouquets, et l'on va dîner vers huit heures. Nous avons fait tout cela, sans voir un fiacre. Ils n'ont pas les entrées, et je dois dire que si je me fixe ici c'est parce que, depuis que j'y suis, je n'ai pas* senti un cigare! *On ne fume pas! Les domestiques n'oseraient, les maîtres ne daigneraient, et enchantée je suis! Malgré l'atmosphère étouffée et très enfumée de Londres, cette absence de l'infection du tabac me soulage tellement que je suis vraiment bien!*

Le Roi a écrit à ton père qui a reçu par l'ambassade une grande lettre où son arrivée est annoncée pour après les couches de la Duchesse[1]. *Il nous a si bien recommandés à la reine Victoria que nous avons reçu deux invitations à la fois pour concert et bal. Voilà tant de choses à faire que, malgré les douze caisses, nous ne pensons pas avoir assez de toilettes pour répondre à tout.*

La nouvelle de la grande victoire française[2] *arrive et les nouvelles sont criées par les rues, personne n'en a du reste l'air surpris, mais je crois qu'au fond on a grand peur!*

Nous avons été voir madame de Flahaut qui n'a pas changé de huit jours depuis Rome, elle était charmée de voir ton père.

J'ai écrit à Henri[3] *que ton père avait vu beaucoup d'infectes carnes, chez les marchands de chevaux. Je dois dire aussi qu'il y a des masses de chevaux d'attelage gris pommelé et que les marchands qui nous faisaient des mensonges seront confondus.*

DE LA MÊME AU MÊME

Mardi. Enfin, nous avons vu cette fameuse ouverture du Parlement. Nous avions vraiment l'air très bien. *Notre petit*

1. La duchesse de Brabant.
2. Magenta.
3. Henri de Brigode, fils du premier mariage de la Princesse Émilie.

ministre en était très « crêtu »... Costume lilas plumes id. avec couronne de fleurons et ma jeune compagne avec plumes bleues... Père qui a le sort contre lui reluisait à côté de Van de Weyer. Nous arrivons dans la belle place devant le Parlement, tout cela d'un gothique du genre de l'hôtel de ville de Bruxelles. Quant à la salle du Trône c'est la Sainte Chapelle agrandie, il y avait là les chanceliers, les pairesses aux épaules nues et une assemblée très curieuse, et muette. En attendant l'entrée de la Reine, on a fait une prière, puis, sans bruit, la Reine a fait son entrée donnant la main au Prince-Époux, ayant quatre gentilshommes pages et chanceliers pour soutenir son manteau, outre ses dames d'honneur. La duchesse de Manchester, sa grande-maîtresse actuelle est charmante. Elle s'est assise (la Reine) sur son trône avec ses emblèmes tenus devant elle, Couronne, Main de Justice, etc... puis elle a fait un signe, on a introduit les Communes représentées par d'affreux messieurs sales, au fond de la chambre, comme la ménagerie. Elle a lu son discours, puis s'en est allée sans bruit comme elle est entrée. Nous sommes revenues avec notre ministre, Seymour, Delfosse, etc...

Je retrouve ta lettre qui nous est arrivée par l'intelligence du facteur. Adresse maintenant hôtel Brunswick, Jermyn street. Ne te chagrine pas pour le cheval; c'est un sort pour toi de tuer les chevaux; cela vaut mieux que si c'était toi!

Adieu, mon Jo, je t'embrasse de cœur, d'âme et de pensée.

DE LA MÊME AU MÊME

Jeudi, 9 juin.

Mon cher Jo, nous avons vu l'ouverture du Parlement, puis enfin un grand bal de cour hier soir!

Nous avons été reçus en amis du Roi et autrement placés que le vulgaire des voyageurs. Il est vrai que nous étions bien beaux! Impossible d'être reçus avec plus de distinction et de grâce. La cérémonie des révérences s'est fort bien arrangée. Les Princes et le Prince-Époux surtout ont été charmants pour les étrangères! Ce n'est pas mal imposant. On attend comme à Bruxelles dans un salon réservé qui est, par parenthèse, une galerie éclairée par un plafond lumineux, c'est du gaz sous du cristal.

Puis on entend une fanfare et les portes s'ouvrent; on voit

la Reine et la Cour sous le dais de leur Trône. Suivant madame Van de Weyer, je suis entrée bravement la première, avec ma fleur et j'ai piqué une révérence du bon temps, puis j'ai pris ma place, la première du corps diplomatique; le bal a commencé et Dalan comme à son ordinaire a dansé tout le temps. Le Prince-Époux a été son danseur n° 1. Elle me paraît fort amusée et intéressée de tout ici. Elle est traitée comme une jeune dame, elle peut causer et se trouve placée d'une façon agréable et non annulée comme en France. Je comprends aussi très bien que Frédéric de Schleswig aime mieux être en Angleterre que de la façon dont nous l'avons trouvé à Versailles. Il est sur le trône et traité en membre de la famille royale.

Après chaque danse, les chambellans (ils font les honneurs, ceux-là) qui ont de longues baguettes blanches à la main font passer les dames qui viennent toutes devant la Reine en la saluant. Puis la danse reprend. Sa Majesté n'en manque pas une!

On va souper comme à Paris. Au souper, la Reine est venue me parler longtemps ainsi qu'à Valentine; puis le Prince, la princesse Alice est venue d'elle-même demander à M. W. de W... de nous présenter; enfin, la princesse Marie (madame Gioule) a été très aimable. On a comblé Dalan de bonnes grâces, et, de toutes parts, les compliments me sont arrivés dru *et chatouillant ma fibre maternelle, très développée comme on sait.*

Delfosse aussi m'a répété qu'elle réunissait tous les suffrages.

Elle avait son beau costume rose et ne l'a heureusement pas trop gâté. Elle était charmante et, comme disent les Anglais, elle « remuait » très gracieusement. On présentait aussi la grande Gortchakoff. Elle n'a pas eu de succès. On est encore indigné ici de l'impertinence de madame de Castiglione, elle a fait un fiasco complet. Au jugé, le prince Albert ne l'a pas fait danser! Cela est une mesure! A propos, je dois dire qu'on m'a priée de danser... J'ai décliné comme tu penses et reporté sur ma compagne ce trop-plein de bonne grâce! J'avais (ceci pour Marie), ma robe de dentelles noires, rubans d'or, et quelques diamants! C'est à perdre la tête que de faire des visites et de se retrouver dans ces noms de rues sans fin... Nous cherchons une maison sans être sûrs de pouvoir passer toute la saison ici! La vie d'hôtel est intolérable; ruine pour ruine, il vaut mieux l'être d'une façon moins mauvaise!

Je ne t'ai pas parlé de la fin du bal laissant ma plume courir comme elle peut, c'est cependant des plus curieux. Parce que la seconde partie après le souper est occupée par un Rill dansé par les Écossais en costume, au son de la cornemuse. Les hommes écossais sont bien, mais les quelques intrus en uniforme sont à peindre, se remuant comme des possédés, comme à la fin de l'Obéron. Les dames en cage faisant sauter ce jupon gonflé avec un petit trottinement sont d'un ridicule unique. Comme j'ai vu que le corps diplomatique seul se permettait de rire, j'ai tenu un sérieux auquel il y avait quelque mérite. Quand la Reine se lève, tout le monde se lève. Elle prend congé par des révérences de droite et de gauche, et tout le long de la salle immense, sa cour et ses chambellans à baguettes la précèdent à reculons, c'est fort imposant. La salle est éclairée par des masses de soleils sous cristal et tout autour des fenêtres de cristal recevant le jour du gaz comme par le soleil. C'est très beau, très bizarre, mais le jour est un peu jaune et orageux, les diamants ne paraissent pas. Les hallebardiers ressemblent aux gardiens du Quirinal, habillés comme du temps de Henri III. L'orchestre est en rouge, et placé en face de la Reine. La musique est bizarre; à une contredanse, il y a des moineaux dans l'orchestre, et on leur tire violemment la queue.

DE LA MÊME AU MÊME

Dimanche, 12 juin 59.

Quel tourbillon, mon Dieu! On serait déjà fort empêché si on était chez soi, bien nourri et bien couché, de répondre à tout cela! Que faire lorsqu'on est à son troisième déménagement, qu'on ne peut dire un mot sans interprète!

Enfin nous serons demain lundi à Sussex Square, 5 Hyde Park. Je sais qu'Eugène a dû te donner une mauvaise adresse; j'ose espérer que tu prendras la mienne de préférence, sans cela nous n'aurons pas de lettre pendant longtemps!

Nous changeons donc notre cheval borgne demain lundi, et mercredi, nous allons à Windsor chez la Reine, jusqu'à vendredi! On n'invite pas les demoiselles, par un motif de convenance adopté par la Reine, puisqu'elles seraient nécessairement séparées de leurs mères par l'étiquette. Aussi j'ai accepté

avec reconnaissance pour Val l'invitation de madame Van de Weyer dont la campagne est près de Windsor, de façon à ce qu'arrivées là, nous mettions Dalan dans les bras de notre ministresse, qui la gardera et la conduira aux courses où je serai avec la Reine et vraisemblablement au bal du soir au Palais. Enfin je l'emmènerai vendredi (jour heureux) où nous reviendrons à Londres pour retrouver Eugène, le pauvre « Mète[1] » qui reste avec Fla[2] ces trois jours! Heureusement il va se trouver dans notre maison. Osborne doit leur donner à dîner et les mener, infortuné Mète! à un concert!

Je laisserai à Fla l'adresse du médecin français ami de M. Delpesch dans le cas où il se flanquerait une indigestion, chose nullement impossible à cause de la mauvaise et lourde nourriture qui fatigue l'estomac.

Je puis te parler du Drawingroom, où nous avons été hier, et où Valentine était plus belle que je ne l'avais jamais vue. Ce simple et noble costume, un peu semblable à une robe de mariée, lui allait dans une rare perfection. Tu sais comme elle fait la révérence; c'était très joli à voir. Après nos saluts, nous nous sommes rangées au bas du corps diplomatique regardant la défilade la plus singulière que j'aie jamais vue. Valentine, placée en face du jour, resplendissait au point de faire dire à un étranger égaré : « Voilà la plus belle Anglaise que j'aie jamais vue. »

La Reine m'a traitée avec une faveur inusitée m'ayant octroyé une poignée de main... Rare, à ce qu'il paraît! Auprès d'elle le prince Albert, le duc de Cambridge, et, après ces trois saluts, le quatrième, sur le Trône, Frédérick de Schleswig en personne, qui recevait les révérences! Valentine s'est donné le plaisir de lui en faire une; j'avoue que mon salut, très amical, a été moins respectueux. Dire le nombre de caricatures qui ont passé devant mes yeux n'est pas chose facile, non plus que les diverses expressions peintes sur les visages. Les unes posent pour l'air noble et théâtral, les autres pour l'humilité... Plusieurs ont un effroi véritable et tremblent comme la feuille, enfin, de pauvres effarées perdent la tête, et ne veulent plus reconnaître leur queue, qu'un maître des cérémonies veut vainement leur remettre sur le bras...

1. Sobriquet d'Eugène de Chimay.
2. La Filolie, professeur d'Eugène de Chimay.

Cela peut, à la rigueur, se concevoir, en pensant qu'une dame ornée d'une robe violette foncée avait une queue bouton d'or... une autre, plus avisée, avait, sur du gros bleu, de grosses torsades et ornements de crêpe rouge! Les fameux équipages anglais sont bien loin de Dubois en cérémonie... L'intérieur du palais de Saint-James dont les dehors sont du vieux Beauchamp ne répond nullement aux créneaux. La salle du Trône est petite et moins noble que celle des Tuileries... La France n'a rien à envier, rien à regretter!

Il ne faut pas compter sur de grandes lettres pendant la semaine prochaine, nous serons tous séparés et occupés; peut-être à Windsor aurais-je une matinée.

Nous avons eu soirée chez la marquise de Westminster où il y a des tableaux de toute beauté, dont trois Rubens; on y était fort occupé du changement de ministère; on disait qu'il y aurait une nuit orageuse... On ne connaît pas encore le ministère, sans doute cela se fera demain, la Lady n'avait nullement l'air dérangé par sa chute; elle est fort gracieuse, si vieille femme peut l'être! Mille tendresses à tous. »

DE LA MÊME AU MÊME

Mercredi, 15 juin.

Mon Joseph, au moment où nous venions de clore nos bagages, pour nous éparpiller, ce qui ne me convient guère, arrive Delfosse, porteur d'une dépêche télégraphique de Windsor qui fait demander Valentine. Il est difficile d'être plus gracieuse que la Reine. Nous nous dépêchons de refaire pour la cour une toilette plus élégante que pour madame Van der Weyer. Nous laissons donc le pauvre Mète qui va dîner chez Osborne et reste avec un équipage à ses ordres et de plus un valet de pied courrier parlant anglais comme un Turc, ce qui ne l'empêche pas d'être du pays de Chimay et de s'appeler Courthéoux, et d'être né à Rance. Ta lettre est bien arrivée et aura l'honneur de me suivre à Windsor où je finirai cette lettre vraisemblablement. Ta grande missive à ton père lui a fait plaisir, on en copie des fragments qui vont aller à Bruxelles. Ce qui m'amusera sera lorsque le Roi sera ici de lui voir lire ton écriture si semblable à celle de ton père, qu'il aime tant.

DE LA MÊME AU MÊME

Windsor (*sans date*).

Je ne prends pas le papier fastueux qui est dans le magnifique appartement qu'on nous a donné parce que le port en serait disproportionné, mais l'enveloppe te dira que je me suis occupé de toi pendant qu'on déballe nos effets.

Le voyage d'ici n'est rien, le pays est normand, mais en approchant, la silhouette de Windsor se prononce et on arrive dans cet énorme château, placé comme Chimay, et grand comme dix fois Chambord, mais en plus neuf et plus extraordinaire. Ici les tours, au lieu d'être sur le toit, comme à Chambord, font un amas de châteaux liés ensemble et l'intérieur est d'un luxe dont rien ne donne une idée! Mon appartement est d'une magnificence telle que je ne me la suis expliquée qu'en apprenant que c'est celui réservé aux souverains et qui s'appelle « lune de miel[1] *» parce qu'on l'offre aux jeunes époux. C'est celui de la princesse de Prusse*[2]*? Impossible d'être reçu avec plus de distinction que nous ne l'avons été ici. On veut nous rendre les réceptions du duc de Saxe-Cobourg, je pense!*

Jeudi.

Le dîner était immense hier, il y avait, m'a-t-on dit, soixante-quinze personnes. On en promet quatre-vingt-dix pour ce soir. C'était dans le salon de la Jarretière. Nous allons aller aux courses, et me voici prête aux grands gémissements de ma Pascale. La comtesse de Caraman[3] *est comme le poisson dans l'eau, elle ouvre de grands yeux, n'est embarrassée de rien, et se trouve tout à fait chez elle au milieu de ces splendeurs! En voilà une qui ne rêve pas la chaumière!*

Adieu, mon Joseph chéri, je pense bien à toi, je t'assure, dans le tourbillon où je vis; je te quitte voulant faire partir cette lettre avec l'enveloppe du château.

Nous ne partons qu'à midi et je puis te parler de notre premier déjeuner, et des connaissances que j'y ai faites : Lord et Lady

1. En anglais : *The Honey Moon Suite.*
2. Fille aînée de la reine Victoria, qui venait d'épouser le prince royal de Prusse, le futur empereur Frédéric.
3. Valentine. Allusion au titre de comtesse, donné par le roi des Belges et qu'ont le droit de porter, dès leur naissance, toutes les filles de cette maison.

Elgin qui reviennent de Chine m'ont beaucoup « entretenue[1] » (sic). *Lord Elgin a même l'air un peu chinois. Il ressemble à Puizille. Lord Delaware qui prétend être destitué de sa place de chambellan, et qui, en attendant le changement définitif, n'en perd pas un coup de dents, la duchesse de Sutherland qui vient de me faire croire qu'il y a dix ans que je l'ai connue à Paris (il y en a vingt), mais je ne l'ai pas démentie (cela me botte)!*

Sur ce mot je te dirai qu'Eugénie[2] *a écrit que l'Impératrice lui a annoncé qu'elle la dotait!*

Nous repartons demain, et j'en suis ravie, à cause du pauvre Mète qui, du reste, ne crie pas, loin de nous, autant que son chien dès qu'il le perd de vue. Embrasse Marie et l'enfant, je voudrais bien lui rapporter le poney pie du dernier de la bande d'ici. La Princesse Alice est charmante, très Cobourg et rappelant beaucoup la princesse Charlotte.

Adieu encore, je n'en finis pas et j'écris avec une plume d'oie, ce qui se voit doublement.

Mille baisers. V... est à courir le château avec les demoiselles d'honneur de la Reine qui l'ont emmenée.

DE LA MÊME AU MÊME

Londres, samedi 18.

Je t'ai écrit de Windsor, mon Joseph, et je vois par ta lettre qui est venue me chercher ici ce matin, ayant fait un crochet, que tu te figures que les lettres de Bligny viennent aussi vite que celles mises à Paris. Cette dernière a mis ses trois jours, en revanche, ta lettre politique renvoyée à ton père, a fait le voyage de Windsor dans sa poche.

C'est une belle collection que tu fais là de mes pauvres lettres écrites à bâtons rompus, étourdies et ne sachant jamais ce que j'ai mis au commencement d'une phrase dont la fin gâte le récit; et l'orthographe! Je ferais là un beau journal! Enfin tels qu'ils sont, si mes récits t'intéressent, m'y revoilà.

Je t'ai laissé, je crois, comme nous allions partir pour les courses d'Ascot, et je voyais en cachetant ma lettre défiler les fourgons de poste pour les femmes de chambre et gens de premier

1. En anglais : *Entertained.*
2. Eugénie Lafilolie.

service; puis on a annoncé le cortège dont tu peux lire la description dans le Globe *et* le Times, *car il est fort exact que le premier* landaw *contenait la Reine et la duchesse de Cambridge, le deuxième la princesse Alice et Marie de Cambridge avec le prince Albert, le troisième la duchesse de Manchester avec moi, le Koura Raja et le duc de Beaufort, le quatrième, ton père avec la duchesse de Sutherland, le cinquième, Val... comtesse de Caraman, avec les demoiselles d'honneur, puis douze autres que j'ai oubliées comme contenu, parce qu'elles ne m'intéressaient pas! Le pays est fort beau et la course agréable; de gras pâturages, des troupeaux de daims en liberté, des arbres rappelant le tilleul de Chimay; belles routes; une succession comme la route de Virelles; rien d'enchanteur, et tout bien! Le moins joli est le terrain de courses, espace découvert et sans vue. L'approche ressemblait à une place de foire; un monde fou, des baraques et des policemen à trouver discret Paris!*

Il paraît que nous faisions un effet superbe; je voyais bien les piqueurs de la Reine, mais les équipages sont si loin de ceux de l'Empereur, que je n'avais pas grande admiration pour nos jockeys en perruques, ayant par là-dessus une grande casquette noire de la forme de celle de M. Fauconnier dans son rôle du portier dans « le Chapeau de l'horloger ».

Je concevais bien mieux les hurras que nous recevions et que tu t'expliqueras quand tu sauras que le Raja assis en face de moi, avait un turban allongé couvert d'or et de perles, une cravate formée de huit énormes perles attachant une énorme émeraude; des boucles d'oreilles; un habit de cachemire vert et or, etc. Il ne parle malheureusement pas le français, mais ces beaux Indiens sont bienveillants, et son sourire bon enfant montre de plus belles perles que celles de son collier. C'est le jeune Roi d'un royaume volé par les honnêtes Anglais qui l'ont ramené pour l'élever en bon protestant et, pour mieux le convertir, ils l'ont gardé en le soulageant d'un magnifique diamant qui fait le milieu de la couronne de la Reine. On voulait le marier à une jeune princesse Indienne, à laquelle on a sans doute rendu les mêmes services d'éducation. *Mais voilà que les deux bruns se sont pris de goût pour l'autre couleur, et ne veulent pas l'un de l'autre, comme dans les « Lettres d'une Péruvienne ». En faisant cette histoire, mes interlocuteurs disaient*

avec calme : « C'est une infamie du gouvernement, ils ont volé ce prince!... »

Nous roulions toujours dans des allées comme le Rond-Point, et trouvions partout des saluts et des hurras.

Des barricades servent à contenir le monde de droite et de gauche; des policemen les font respecter, et nous arrivons, très acclamés, au travers des voitures rangées et couvertes de monde, des amphithéâtres chargés de spectateurs, s'appuyant sur des baraques de toile où chacun mange, car les Anglais, du haut en bas des étages de la société, me semblent manger pour toujours et vivre pour manger plus que de manger pour vivre! Les Luncheons *se succèdent, et ils ont un estomac pour chacun, Dieu les bénisse... et les préserve de la maladie du pylore.*

Nous voici descendus dans la tribune royale. On crie : « La Reine! » qui salue et tourne ensuite fort tranquillement le dos à ses sujets, qui ne voient plus alors que son chapeau couvert de fleurs blanches comme la crinière d'un dragon et un mantelet garni de grosses guipures dont ma Pascale se parerait... Les jeunes princesses Helena et Louise sont de la partie...; après m'avoir regardée avec attention, la princesse Helena est venue me tendre la main et se mettre en conversation avec moi; elle est très gentille et ressemble beaucoup au prince Philippe[1]*. Elle est allée ensuite de la même façon à Valentine. Après quelques courses, nous avons été luncheonner (verbe de ma composition). La dernière course que nous devions voir a commencé : vingt-deux chevaux! Le vainqueur était amené devant la Reine qui ne le regardait guère! Mais le prince Albert y mettait de l'intérêt; il m'a presque portée à une des verrières de la serre qui fait le devant du pavillon; il me prêtait sa lunette et avait l'air si bon et si heureux de croire que je m'amusais, que je feignais d'être enchantée, pour lui être agréable.*

Je te laisse aux courses, mon Joseph, ne voulant pas perdre le courrier. Je te conterai le bal demain.

J'ai retrouvé M. Eugène avec mal à la gorge et assez souffrant. J'ai envoyé chercher l'ami de Delpesch; il était en voyage et revenait deux jours après. J'ai dû prendre le médecin de M. Eyre. Nous avions peur de la scarlatine; heureusement il n'en est rien et j'espère qu'il sera bientôt quitte.

1. Philippe de Cobourg, comte de Flandre, père du roi Albert Ier de Belgique.

Adieu, je vous embrasse, et vous permettrai de parler de jubilé quand vous aurez vos vingt-cinq ans de mariage. Je reçois une lettre de Fauconnier qui paraît content. Je crains seulement que cela n'aille trop vite et que la première représentation ne vous devance.

Valentine est enchantée et rêve en anglais; le fait est que le monde ici l'apprécie et la fête plus que là-bas, et cela la flatte.

Mille tendresses, ne m'oubliez pas.

DE LA MÊME AU MÊME

Dimanche, 19 juin.

Eugène, qui m'a fait plus peur que je ne l'ai témoigné, va parfaitement bien ce soir et a mangé un œuf et bu du vin que j'ai trempé, malgré le médecin qui nous griserait, s'il le pouvait. Je reprends mon récit.

J'en suis restée aux courses! Si je suis charmée de les avoir vues en pareille compagnie et de cette façon, j'avoue que j'aurais été fâchée de m'être dérangée pour les aller voir, en simple voyageuse. Ce n'est vraiment pas joli, vu d'en bas! Les courses de Longchamp sont bien autrement agréables! Et celles du Champ de Mars plus grandioses! Encore ton père dit-il qu'on n'a vu que des carnes*! Le mouvement était à peu près celui d'une grande foire. On m'a dit qu'il y avait beaucoup de gens gris; je ne les ai pu voir. Valentine croit avoir vu Homère Talon au loin, dans la foule, ainsi qu'un Pozzo, mais tout cela par terre, si loin de nous, qu'on n'en peut être sûr! Les journaux anglais qui mettent nos noms comme des almanachs de Gotha, ont mis toutes nos actions dans leurs feuilles; tu peux les y suivre de la façon la plus officielle dans* le Morning Post. *Un grand dîner de près de cent convives a suivi les courses; cette fois, comme il y avait plus de monde, il y avait trois pipers, trois affreux Écossais jouant de leur instrument du diable. Il y « avait un dîner splendide » de vaisselle d'or et d'argent comme dans « Kéni » de M. Édouard, mais il y avait aussi une affreuse soupe à la tortue dont mon gosier n'est pas encore remis! Les dames quittent la place pour laisser les gentlemen boire leur vin, ce qui mettait ton père au désespoir. Pendant l'absence du vilain sexe, la Reine est venue me parler, et, d'après son exemple, la princesse*

Alice qui m'a prise en grand amour est venue me parler de tout, même de politique (au point de vue belge). Rien ne peut rendre le profond étonnement de la Reine en apprenant que ta femme était mademoiselle de Montesquiou, petite-fille du Chevalier d'honneur de la reine Marie-Amélie! Il est vrai qu'elle est aussi la petite-fille de la gouvernante du Roi de Rome! A mon bien plus grand étonnement, j'ai dû lui expliquer comment et pourquoi cette famille était assez élevée et assez illustre pour nous être alliée. Je crois avoir reconnu qu'elle pensait que les serviteurs de la branche cadette étaient des parvenus! Je ne donne pas pour sûre cette pensée, mais je crois l'avoir découverte.

Ils ont de drôles d'idées ici, et des manies plus singulières encore. Dans ce pays de la liberté, on ne peut seulement donner sa place. Il faut non seulement la garder à cause de son rang, mais la prendre, sinon on pourrait croire qu'elle ne vous est pas due! Tout cela n'est guère de mon goût et j'oublie souvent ma dignité; mais Valentine n'entend pas raillerie et se carre dans sa position avec une aisance et un plaisir qui m'effraient pour le retour. Elle se plaisait si peu à Paris et se charme tellement ici, que je n'y comprends pas grand'chose, moi qui pense avec tant de joie à repasser la mer!

Je reviens à Windsor, où le bal commence à la rentrée des hommes. On voulait me faire danser, mais je me suis vaillamment défendue et j'en ai été presque fâchée, en voyant sauter plus de grand'pères et de « Ganes » que de jeunes gens! Lord Elgin, un de mes amis, celui-là est l'ambassadeur en Chine (il est tout blanc et ressemble au vieux Puizille), n'a pas quitté la place et a dansé deux Rills, ce qui est bien la danse la plus fatigante de la terre; puis une interminable anglaise qui a terminé le bal à deux heures.

Quant à la Reine, elle n'a pas quitté la place et s'en est donné pour son compte avec un entrain d'écolière.

On a beaucoup admiré la façon dont Valentine s'est mise à « l'anglaise » comme une habituée; on la regardait faire aussi bien que les autres, avec une « émerveillation » très comique!

C'est dans la salle de Waterloo que se donnait le bal; elle est énorme, très élevée, et prend son nom de tous les portraits de la Sainte-Alliance qui la décorent. L'agrément des bals de la Reine est qu'il n'y fait jamais chaud. Elle a horreur de la chaleur et

devient rouge-noir, dès que la température s'élève. Elle boit comme un trou!

DE LA MÊME AU MÊME

Vendredi, et samedi 25.

Mon Joseph, nous avons fait tant de choses depuis deux jours que je ne sais plus où reprendre mon récit. Je crois t'avoir parlé d'un beau couvert à la Cour où notre Roi bien-aimé, orné d'une superbe perruque, embellissait le salon, pendant que le comte de Flandre tenait à deux mains les deux poches de ses basques d'habit, comme s'il craignait que leur prisonnier prît sa volée!... Sauf cette position inverse de celle adoptée par la Vénus de Médicis et qui semblait inspirée par un motif médical, ils ont été charmants et très aimables! Le prince Philippe en donnant la main à Valentine lui a dit que ce n'était pas gai à Londres; cette parole nous a été expliquée en ce qu'au lieu d'aller chez tout le monde, comme à Bruxelles, il doit s'en tenir aux joies de Buckingham Palace!

J'ai vu hier le comte de Paris chez la « Countess Xonper (?) » (Celui-là n'est pas du même monde, ni sujet à l'étiquette, aussi dansait-il tranquillement); ce n'était pas le bal de la grande « faschion » (sic) *et il y avait tant de monde que je n'ai pu pénétrer dans la salle de bal qu'à deux heures. Nous ne nous amusions pas, et ton père nous a tant tourmentées que nous l'avons emmené se coucher comme un enfant pleureur. Il a été convenu que ce soir chez la duchesse de Montrose, on le coucherait pour avoir la paix! Connaissant depuis cinq ou six ans la maîtresse de maison, je pourrai être seule; il y a un concert dans une autre maison par où nous commencerons. On ne se contente pas de prendre les soirées, dans ce pays; on invite les après-midi, et je comprends que les dames anglaises ne fassent rien!*

DE LA MÊME AU MÊME

Samedi 25.

Nous sommes rentrés ce matin par un beau jour qui éclairait la figure resplendissante de ta sœur qui s'est amusée comme une bienheureuse! Nous avions laissé ton père parfaitement endormi et nous sommes allées vers 10 h. 1/2 au concert de la « Countess

Valdegrive » qui demeure loin de nous comme si partant de la place de la Bastille on allait à l'avenue de l'Impératrice! Belle maison, riche, élégante, genre Alpha! Nous n'avons entendu que la moitié du concert, parce que nous voulions aller chez la duchesse de Montrose avant la foule et nous y entrions avant minuit. Là ont recommencé les présentations, et les ovations pour ma Valentine... Elle commence à être connue et devient la belle de la saison. Je jubilais de voir enfin mon œuvre sur son piédestal! Aussi comme j'ai veillé de bonne humeur et dansé le cotillon sans sourciller, même en voyant se lever l'aurore! Et les jeunes lords rivalisant de toutes leurs mains tendues pour offrir la fleur ou le nœud à la belle Princesse belge! Jamais triomphe de ma propre vanité ne m'aurait fait rester si tard. Et quels danseurs... Lord Herbert, première couronne d'Irlande; le fils de Lord Roselyn, catholique, le comte Dermer, aîné, Zécheny, hongrois, pur sang; le duc de Beaufort (pas crétin), Plantagenet, et que sais-je! Tous ces noms m'échappent. Nous avions, en partant, un cavalier par manteau; un pour la voiture; un pour la main; et le dernier courait après nous pour demander...

***

Cette belle jeune fille si fêtée, la resplendissante Valentine, « toute à son affaire » à Windsor, et prenant les hommages comme son dû, il faut la laisser parler à son tour, pour compléter le tableau de ce séjour en Angleterre, où les Chimay sont venus pour préparer l'alliance entre la Belgique, le gouvernement britannique et la France, où la fille du prince de Chimay prête sa plume, « toute bourrée de politique », comme elle dira, pour seconder les négociations paternelles, entre deux bals, entre deux déclarations d'amoureux.

Lettre de la comtesse Valentine de Caraman Chimay à son frère, le prince Joseph.

Londres, 30 juin 1859.

Si je ne t'écris pas plus souvent, mon bien-aimé Jo, il ne faut pas en accuser seulement mes nombreuses sorties ou pour mieux dire ma mondanité, *mais il faut à ton insu t'en accuser toi-*

même, outre le bonheur de voir ta bien chère écriture j'ai encore celui de la recopier presque toujours deux fois, aussi je suis fort bien au fait de la question qui crispe l'Europe en ce moment, mais ma pauvre plume est quelquefois si bourrée de politique que le poignet qui la guide est obligé de se reposer, et de planter là la correspondance familière sous les ailes de la diplomatie, c'est-à-dire de ne pas écrire du tout.

Aujourd'hui nous nous disposions à aller avec Emma Seymour, passer la journée dans les environs de Londres dans Craven Cottage; il fait étouffant et j'aurais préféré chanter tranquillement que d'aller luncher au grand chaud. Je fais des progrès de voix en travaillant tout doucement sans me forcer, j'ai gagné une notte (sic) *sans la chercher et tout à coup, c'est quelque chose qu'un ut naturel en* haut! *pour le morceau à deux voix : c'est le fleuve de Schubert. Je t'engage à le demander pour soprano parce que je le hurle trop bas, pour mademoiselle de Frileuse qui a une voix haute!*

Nous avons fait connaissance d'un jeune Irlandais intitulé Herbert, possesseur d'une des plus belles terres de la verte possession de la Queen d'Angleterre, ce jeune industriel remplace beaucoup X... Il est toujours là, et partout vient nous voir; me donne le bras avec frénésie, me donne des billets pour le jardin des bêtes.

Nous avons été hier au bal de Cour; le comte de Flandre, qui m'a en grande estime valsante *est venu me chercher pour danser avec lui avant que l'orchestre ait commencé, le duc d'Oporto et le Prince de Galles se sont précipités ensemble pour me faire* galopper, *c'est l'Oporto qui est arrivé premier, il est grand et gros comme un rat, je le tenais ferme* par le cou; *si il avait fait un faux pas il aurait infailliblement fait* couac *comme le brave Justinien! Du reste, là comme partout, nous avons eu les honneurs de la soirée.*

Adieu, mon bien tendrement chéri, dans ma joie j'embrasse tout le monde, etc...

Mais laissons la fille à son rêve de jeunesse, pour revenir à la mère.

Pendant son séjour mouvementé en Angleterre, « sur ce sol que je ne croyais jamais toucher », comme elle a dit, employant des mots qui sentent le vocabulaire des Bonaparte, la princesse

de Chimay a tenu son journal. Il fera suite à ses lettres et les complétera. Le bien et le mal qu'elle y dit de la société anglaise de son temps, en fait une peinture de mœurs assez curieuse, mais comme presque toujours, quand l'auteur est une femme, et pense sincèrement, on trouvera dans ces pages plutôt le portrait de celle qui les écrivit, que celui de ses modèles.

Le journal d'Émilie se termine par un cri de douleur mortelle. Avant la date fixée pour que les Chimay quittassent cette Angleterre qui leur avait été si royalement hospitalière, la Princesse fut rappelée par une dépêche télégraphique au chevet de son fils aîné, Henri de Brigode, celui-là même dont madame de Pellapra, sa grand'mère, avait coutume de dire : « Henri, il n'est pas joli, mais il a le mollet de l'Empereur. » Il mourut avant d'avoir pu revoir sa mère.

Ainsi les fêtes brillantes de Londres et de Windsor s'achèvent sur un épilogue funèbre. Ma belle-mère me confiait, plus d'un demi-siècle plus tard, qu'elle ne pouvait souffrir l'odeur des gardénias, parce qu'elle en avait reçu de grands bouquets de ses danseurs, en quittant l'Angleterre, et que ces fleurs lui rappelaient toujours la mort d'un frère qu'elle avait tendrement aimé.

JOURNAL DE LA PRINCESSE DE CHIMAY

Vendredi 17 Juin.

Avec mes correspondances je n'ai plus le temps de mettre ce livre à jour! Je ne veux cependant pas perdre le souvenir de ce voyage, le dernier sans doute que je ferai! Je reviens de Windsor très émerveillée de ce magnifique séjour. Je suis partie le cœur assez contristé de laisser Eugène, et tout en regardant une rue près de Sussex Square que je ne connaissais pas et dont toutes les maisons donnent sur deux rangs de jardins, je sentais que mes yeux n'étaient pas très nets! Le chemin de fer est tout proche et nous y étions déjà placés lorsque M. Delfosse nous a rejoints!

Le pays est fertile, bien vert de gras pâturages, des cottages, rien du reste de fort remarquable, un cimetière propre et riant, une belle maison de fous, puis enfin la silhouette de Windsor — tours crénelées situées comme Chimay, superbe coup d'œil. Nous descendons et trouvons M. van de Wyer qui m'offre le bras... nous montons à pied le long d'une rue d'en bas, qui se termine en hauteur aux grilles du château. On ne vient pas vous chercher comme à Fontainebleau, on ne

s'inquiète ni de l'arrivée ni des bagages, il y a des fiacres à la station! A peine entrés au château, de simples piétons, on devient de grands personnages; les factionnaires présentent les armes; le maître d'hôtel de votre appartement vous fait les honneurs, et vous entrez dans la superbe galerie qui règne autour du château et sur laquelle s'ouvrent nos appartements.

Cette galerie gothique est ornée de tableaux et d'objets d'art de toute sorte; c'est une des plus belles et amusantes salles; on s'y attend et s'y promène. Il y a des canapés; des tables avec les journaux; cela est habité et n'a pas l'aspect froid des galeries de Fontainebleau. J'ai été un peu surprise de la magnificence de notre appartement. Par le fait le tapis fond rouge est tout semé de fleurs d'oranger. Valentine avait une charmante chambre assez loin de moi, mais au même étage; j'avais deux salons et nos chambres se suivaient. Tout est d'un luxe lourd et d'une grande richesse! Tapisseries des Gobelins, vases de Sèvre; soie et velours, meubles d'un grand prix. Évidemment nous étions reçus magnifiquement! Habillés vers huit heures, on annonce le dîner et au travers de toute la galerie et de vingt salons remplis des plus brillantes curiosités d'armes, de bijoux et même du trône de Tippo-Saïb, nous arrivons dans un immense mais triste salon où bientôt la Reine arrive, et vient nous saluer et recevoir nos actions de grâce. Madame de Sévigné trouvait Louis XIV un grand roi parce qu'il l'avait fait danser; j'ai véritablement trouvé la Reine mieux et plus agréable de visage en la voyant de si près; et si particulièrement gracieuse, elle nous a traités avec une distinction très particulière, et dont il faut chercher la cause dans la recommandation du Roi.

Le dîner de plus de soixante-dix personnes a eu lieu dans la grande salle de la décoration de la Jarretière, où les armes des chevaliers et les emblèmes de l'ordre forment les ornements! Deux immenses buffets illuminés sont placés aux deux bouts de cette magnifique galerie. Ils sont chargés de vaisselle d'or et d'argent; un orchestre se fait entendre pendant le repas, et au dessert l'Ecossais, joueur de cornemuse de la Reine, fait trois fois le tour de la table en jouant de son affreux instrument. A un signal, la Reine se lève et toutes les dames sortent de la salle, abandonnant les hommes à leurs libations. On se range; on se tient debout, et Sa Majesté qui me semble avoir une grande exubérance de force, va parler à chaque dame, offrant la main aux unes (faveur immense), saluant les autres, et toujours très particulièrement occupée de moi!

Après la rentrée des hommes, la Reine a un petit cercle intime qui se forme autour d'elle, composé des plus grandes dames de la société. Les jeunes dames et demoiselles d'honneur causent ensemble, et s'occupent, sans gaîté. Une assez mauvaise musique très bruyante imite un concert! A minuit, la Reine salue et se retire suivie de la Cour. J'ai fait connaissance avec la duchesse de Bucklaud (*sic*), lord et lady Elgin.

Lord E... a été longtemps ambassadeur en Chine! J'étais à côté du duc de Manchester, de l'autre côté le marquis Delaware. J'ai fait connaissance avec la duchesse de Sutherland que j'avais vue à Paris il y a plus de vingt ans. Elle ne s'est pas souvenue de ce chiffre... J'ai peu insisté... Elle a dû être superbe, mais... ce n'est plus qu'un triste souvenir! Ses magnifiques diamants sont seuls restés jeunes! Le ministère est reconstitué; Lord Palmerston est revenu aux affaires; avec la chute de Lord Derby, la duchesse de Manchester perd sa place de grande maîtresse, elle est remplacée par la duchesse de Sutherland.

Le jeudi, il a fallu se lever à 7 heures et être prêts pour le premier déjeuner qui a lieu à 9 heures. J'étais en avance et j'ai pu voir la promenade de petits poneys de toutes tailles appartenant aux jeunes princes et princesses à la bavette, puis considérer les tableaux et curiosités des galeries.

Le déjeuner n'est qu'une table recouverte. On vient, on s'assied on prend les uns une chose, les autres une différente sorte de viande. Ce n'est pas un repas, on peut arriver à la fin, sans rien déranger. Je n'aime pas tout ce que l'on sert de lourd et de beurré à ce repas qui me semble très meurtrier. Valentine a été avec ces demoiselles voir les grands appartements, bibliothèques, etc. J'ai été écrire à Joseph et à lady Ely, puis l'heure des courses est arrivée et nous sommes montés en voiture dans un ordre dont le journal donne un récit minutieux! La route est un parc vert et varié continuel, d'énormes troupeaux de daims paissent avec calme, sous des arbres centenaires au milieu desquels le tilleul de Chimay vivrait en frère. Tout est calme, vert, étoffé, puis-je dire, mais rien n'est pittoresque ni charmant. La fête peuplait la route de petites voitures, d'équipages de chaises de poste, et de cavaliers; tout le long du chemin, des saluts respectueux s'échangeaient... Non, je me trompe, ils ne s'échangeaient pas, on saluait et nous ne répondions pas!

En arrivant sur le terrain des courses, la foule compacte bordait les deux côtés de la route réservée au cortège. Des policemen empêchaient les barrières de bois d'être passées. Nous voyions des voitures chargées de monde, des amphithéâtres couverts de spectateurs, une masse de maisons de toile pour l'éternel luncheon, tout un champ de foire, puis les tribunes. Celle de la Reine n'est ni élégante ni riche à l'extérieur; à l'intérieur c'est une pièce dont le devant est vitré; des chaises recouvertes en cuir et deux tables fort simples. Le peuple crie hourra! On remue les chapeaux en moulinet, la Reine s'incline puis tourne le dos à son peuple et ne s'inquiète plus de lui.

Les courses commencent! Entre chacune, le peuple et tout le public se répand sur le chemin même des chevaux, puis les policemen font évacuer, et tout reprend place. On entend les cris des parieurs et les hourras sont aussi bruyants que pour la Reine.

Après un copieux luncheon, nous voyons une course de vingt-deux chevaux, puis la Reine fait avancer les voitures et nous repartons! Je crois qu'elle n'est pas plus amateur de chevaux que moi!

J'avoue que je ne savais pas si ces animaux maigres ou efflanqués étaient beaux ou laids, mon mari prétend que ce sont des *carnes*. Le prince Albert met au contraire un grand intérêt à ces courses, la princesse Marie de Cambridge et lui sont les plus actifs; le prince a eu la bonté de s'occuper de mes plaisirs que j'avoue avoir un peu exagérés pour lui être agréable; il me prêtait sa lorgnette, me montrait les chevaux, puis regardait le vainqueur qu'on amenait sous les fenêtres de notre tribune, tout haletant et soulagé de sa selle.

Nous sommes revenus de façon à nous habiller pour le grand dîner du soir, il devait se terminer par un bal.

Il y avait encore plus de monde que la veille, et encore plus de pipers ou joueurs de cornemuse; au dessert, ils étaient trois, on aurait fui, si l'on eût osé.

Je ne parlerai que pour mémoire de la sortie de Windsor, elle est pareille à l'entrée; de même qu'en arrivant, comme de simples prolétaires, on devient des gens de marque, en franchissant la grille, on retombe en la repassant, et l'on va comme Adam hors du paradis sans seulement être reconduits par l'ange exterminateur. Nous descendons à pied Gros-Jean comme devant, et allons nous asseoir dans l'affreuse gare du chemin de fer le plus laid, le plus mal tenu que l'on puisse imaginer. Au milieu des jockeys, des bagages, des chevaux qu'on emballe et de deux duchesses!

On va, on vient, on fait ce que l'on veut, pas de chef de gare ni d'hommes de surveillance, d'affreux porte-faix et des gens en blouse; le tout sans ordre et sans soins... Au débarcadère, les invités avaient leurs propres voitures et nous avons pris nos jambes pour seul équipage; il est vrai que notre demeure était tout près et qu'un quart d'heure m'a suffi pour aller embrasser Eugène.

Juin 23.

Le concert à la Cour était fort beau, trop même, vu la longueur de dix-neuf morceaux. Le Roi, qui était arrivé dans la journée, paraît le concert de sa perruque mise droit, chose rare. Il a été comme toujours très aimable, et même galant pour Valentine, à laquelle il a fait son compliment. Le comte de Flandre tenant à deux mains ses poches, et même plus, par derrière; il avait sa bonne figure engraissée et même l'air un peu plus... bon enfant qu'à l'ordinaire! Il est venu à son tour nous donner la main avec effusion... Il y avait des walses dans sa poignée de main! La Reine et les princesses sont toujours très aimables; la princesse Alice y met un peu de franc-maçonnerie de jeunesse envers Valentine; les éclats de voix du prince Esterhazy leur ont donné un mutuel fou rire; ce vieux petit homme faisait un bruit victorieux du concert, on eût pu croire qu'il avait trop bu ou que, devenu sourd, il ne s'entendait pas! On faisait honneur à son tapage en le mettant sur le compte de la joie du retour au sein de ses amis et collaborateurs...

On m'a présentée à la duchesse d'Inverness qui avait épousé le duc de Sussex morganatiquement, puis à la reine de beauté du tournoi d'Eglinton, la duchesse de Somerset, qui a du être en effet charmante mais a subi le cours des ans, et a perdu, hélas, sa distinction! La duchesse de Montrose m'a reconnue et s'est rappelée avoir été avec moi à l'Opéra. Il y a des gens qui ont de ces mémoires-là, ce n'est pas moi! La belle duchesse de Wellington est restée belle, d'une noble beauté, mais l'air si triste, qu'elle a l'air de vivre ailleurs; elle a eu des chagrins, dit-on. La duchesse de Sutherland est plus gracieuse que possible, elle est tout miel... je ne sais pas pourquoi. Encore une qui a été belle... elle est toujours dans le moyen âge et pose en demoiselle Georges, dont elle a les avantages... et la grosseur. L'espèce de salon de musique où nous étions a un style un peu romain, un peu mêlé, et ne mérite aucune description. C'est un palais... et cela ressemble à un palais. Il y avait, nouvellement arrivée, la duchesse de Mecklembourg, fille aînée de la duchesse de Cambridge. Elle ressemble à sa sœur la princesse Marie, mais pourtant fort grosse, elle a l'air mignon à côté d'elle! Nous allons ce soir chez madame la « Countess Cooper ».

Samedi 25.

J'ai assisté à la moitié du concert de la Countess Valdegrive-Crammante (*sic*), maison arrangée très richement avec le goût artistique d'une personne qui a voyagé. Cette dame est la fille d'un chanteur célèbre, qui, à force de savoir-faire et d'esprit, s'est fait accepter et recevoir par la meilleure société de Londres. Elle a une sorte de beauté du genre Rubens, et une élégance un peu exagérée. Quand nous sommes sorties de ces salons vers minuit, l'escalier était tellement encombré que toute circulation était arrêtée! Nous avons été de là chez la duchesse de Montrose où la simplicité est extrême comme logement, mais où la maîtresse de la maison, peu soucieuse de faire des mécontents, préfère les laisser chez eux au lieu de les parquer dans ses escaliers. Il y a donc eu de l'espace et aucune chaleur, puisque les fenêtres étaient ouvertes. On ne se souciait pas de savoir si le salon n'avait qu'un papier pour tenture; les jolies femmes l'ornaient et, mieux éclairées, brillaient, le front rayonnant de plaisir. Les jeunes danseurs, la fleur à la boutonnière, dont pas un ne sentait le cigare, mais qui avaient tous des manières à la Joseph, faisaient danser ce joli bataillon auquel ils adressaient de respectueux hommages!

Ha, mon pauvre pays! Tu produis de l'esprit, des talens, des enfants victorieux... mais c'est ici que sont les gentilshommes! Quelle charmante société! Comme on se sent à son aise, qu'on est bien reçu, que tout ce monde est bien élevé, quelles bonnes manières et que tout le monde *sent bon*! Je comprends celui qui me disait : « Chez nous, avant d'apprendre le latin et les humanités, on montre aux jeunes gens à être des gentlemen. » Ils le sont bien!

Ma fille, qui était charmante, a été fêtée et admirée autant que mon cœur de mère pouvait le désirer. Lord Herbert lui a fait une cour déclarée; le fils de lord Roselyn, le jeune lord Dormer et le Hongrois Zschény l'ont fait valser... un jeune danseur français égaré a pu à peine avoir son petit morceau de contredanse. C'est le jeune de Lambertye. On m'a présentée à Mrs. Piters qui m'a invitée à dîner; c'est une femme encore jeune, habillée par Palmyre, qui est très aimable, très gaie et me plaît beaucoup. J'ai fait connaissance avec la duchesse de Beaufort, mère de celui qui était dans notre voiture des courses d'Ascot. C'est une petite vieille, vive, avisée, parlant le français comme moi et qui n'a pas la facilité de la vie peinte sur son visage pincé. Lady Westmoreland est au contraire une bonne vieille Anglaise portant résolument ses soixante-dix ans au moins, et une coiffure de son pays. C'est elle qui s'est fait nommer; elle est une très bonne femme.

J'ai retrouvé là lady Seymour, ancienne ambassadrice d'Angleterre à Bruxelles, avant lady Howard... elle m'a reconnue! Elle promène deux jeunes filles assez communes et un peu laides. Elle a été si jolie et si distinguée! Nous sommes sorties en plein jour et fort ravies, l'une de s'être amusée en dansant de tout son cœur, l'autre d'avoir vu sa compagne amusée et appréciée. Lord Granville sort d'ici, apportant une invitation de sa femme pour un luncheon à la campagne.

Mercredi 29 juin.

Le dimanche est plat à Londres, cependant j'ai été promener à Hyde Park mademoiselle Emma[1] et Valentine. La société a choisi pour sa promenade à Hyde Park l'endroit le moins joli à mon avis. La Serpentine sent fort mauvais, et il y a très peu d'ombre de ce côté! Que dire quand la mode a prononcé? Il faut se soumettre, c'est ce que nous avons fait en regardant les exorbitantes toilettes qui se mouvaient dans la poussière! La plus extravagante était celle qui s'écrasait par un casaquin de velours, à une si grande chaleur! Les toilettes de bal étaient, au moins, de saison!

Nous avons dîné avec le colonel Seymour et sa sœur; la soirée a été calme!... Mais lundi, vers 2 heures, nous sommes arrivées avec ma fidèle compagne chez la duchesse de Sutherland dans son véritable palais! Un palais d'Italie propre et habité! Des Murillo d'une valeur inouïe... le fameux « Enfant Prodigue » et « les Anges chez Abraham ». On leur a fait des places et un plafond, pour la belle copie qui l'orne maintenant. Les salons qui font suite à cette galerie sont pleins d'objets d'art et de souvenirs! Tout un mobilier de Marie-Antoinette, au milieu duquel j'ai remarqué un bureau en nacre de perle. Les fauteuils portent son chiffre. La duchesse, qui a été très

1. Emma Seymour.

belle a profité de la beauté de ses enfants pour les mettre partout; son fils est représenté en Hiver; soutenant le chambranle de sa belle cheminée de marbre blanc. Les petits appartements remplis de délicieux portraits sont si bien arrangés dans leur riche simplicité qu'on y voudrait habiter. Nous avons fait un vrai dîner dans la vaste salle à manger de ce splendide séjour; puis, nous nous sommes encore promenés autour de ces murs couverts d'admirables tableaux, d'un goût excellent; mais la pièce la plus éloignée de nous par son ampleur et sa richesse est l'escalier, vaste salon par le bas, rempli de meubles dépareillés mais tous commodes, et placés sur un superbe tapis en face des statues et tables couvertes d'albums et d'objets d'art. En montant la double rampe si magnifique, on se trouve en face de trois fresques, copies d'Italie, et l'on entre dans les appartements du premier dont j'ai déjà parlé. La duchesse fait les honneurs avec une grâce et une bienveillance dont on se souvient toujours. Nous sommes rentrées, ravies de notre matinée, pour nous habiller, et être à huit heures au dîner de la Cour!

Étant trop exacts, nous avons attendu dans la belle galerie où se tient, le jour des bals, le corps diplomatique. J'ai regardé les Téniers et Paul Potter dont elle est ornée, il y a des Wouwermans et nombre de peintres flamands. Les convives arrivaient, et madame Van de Weyer a eu le petit chagrin d'arriver en rose, et de savoir un petit deuil de famille de la Reine! On n'avait pas averti, et tout était pour le mieux. Nous avons eu les honneurs du dîner. J'étais à droite du prince Albert et le Prince de Galles de l'autre côté. La comtesse de Westmoreland et son mari étaient au dîner; le lord est grand musicien et compositeur. Notre Roi était tout rajeuni de se trouver en famille; il a du reste beaucoup loué ma fille. Quant au prince Philippe, il ne peut courir chez tout le monde comme à Bruxelles et me semble goûter moins les joies de Buckingham Palace. J'ai revu là le duc d'Oporto qui n'a pas grandi, mais pas embelli non plus! La Reine est très aimable tout en gardant son rang, du plus haut; ce n'est pas moi qui l'en délogerai! La princesse Alice est très gentille, fort gracieuse, elle parle le français à merveille et a de l'esprit. Le Prince de Galles[1] qui est si jeune (quelques mois de plus qu'Eugène), parle bien aussi, mais il aura sa tête à lui, et, ou je me trompe fort, ou il aura les passions vives et fera enrager papa et maman. Une musique assez mauvaise a fait les frais du dîner; après la sortie de table, les musiciens de Sa Majesté ont fait entendre quelques morceaux, entre autres un morceau de lord Westmoreland.

On nous a congédiés à 11 heures, par une pluie battante. A Londres il faut monter et descendre de voiture au gré des éléments! Hier mardi pluie averse; j'ai conduit ma cousine Eyre dans quelques magasins, mais je n'ai évidemment pas encore rencontré les vrais

1. Le futur Édouard VII.

Anglais. Il y avait un bal le soir de l'autre côté de notre square. Au lever du jour, on entendait encore l'orchestre.

Aujourd'hui, nous revenons de la promenade du matin. Jamais je n'avais vu tant de dames à cheval. Nous avons rencontré monsieur et mademoiselle Seymour. Il y a ce soir le dernier bal de Cour.

Samedi, 2 juillet.

Avant-hier, jeudi, nous avons été à une matinée à Craven Cottage chez lady Haward. C'est la première de ces fêtes de jour que je vois à Londres; c'est aussi la première fois que j'apercevais la Tamise.

C'est hier vendredi que j'ai vu dans une matinée à Londres la belle Galerie de M. Munro. Je parlerai des deux l'une après l'autre.

C'est bien anglais, l'arrangement de ces parties données dans un cottage où l'on ne peut même pas coucher! C'est une chaumière couverte de beau lierre avec affectation de simplicité extérieure; un joli arrangement de salon rustique de meubles de perse, de vases de faïence et de fleurs qui arrivent aux colonnes comme venues d'elles-mêmes; une pelouse de *velours de laine* lisse, verte, chamarrée de chaises rustiques, avec de grands vases charmants de ces belles faïences coloriées qu'on fait si bien ici.

Nous sommes arrivées les premières, et j'ai eu le temps de faire le tour du jardin qui longe la Tamise réduite à une très ordinaire largeur, mais bien noire et bien sale! De petites barques très étroites et longues comme celles des Lapons passent comme des flèches. Du reste, très petit espace couvert de tentes, d'un orchestre, de tables couvertes et remplies de fraises, de crème, de beurrées, etc... Tout le monde debout, ou assis, se regardant d'un air un peu étonné, se serrait la main et ne faisait pas de frais, et trois heures passées ainsi, voilà la matinée! J'ai fait quelques nouvelles connaissances, car je ne fais pas un mouvement sans cela; j'ai revu la duchesse d'Aumale et la comtesse de Paris, mais je n'avais personne pour me représenter.

Ma visite à la galerie de M. Munro a été toute d'admiration. Ce gentleman a eu la chance d'avoir eu deux Raphaël perdus au jeu par le duc de Parme; ils sont les deux pierres fines d'une galerie des plus remarquables où pas un tableau étranger n'est ordinaire... il a mis quelques œuvres anglaises dans un de ses salons, mais c'est du pur patriotisme et la société lui en tient compte en ne les regardant pas... par patriotisme aussi. Murillo, le Guide, Titien, Rembrandt, Carrache, puis les maîtres flamands, suivent Raphaël... Reynolds seul peut être vu après tout cela, où ne brille même pas un joli Watteau. Le maître de la maison qui dessine, permet qu'on monte dans son atelier; mais on en descend muet... Au rez-de-chaussée, on trouve des glaces et des rafraîchissements, c'est très hospitalier.

Dimanche 3 juillet.

Hier samedi, matinée dansante chez la marquise de Londonderry. Magnifique maison pleine des présents de tous les souverains et des milles futilités de la mode, si bien arrangées, que cela jette plus de poudre aux yeux que ne valent même les belles choses qui ornent les salons. J'ai déjà remarqué souvent que les salons de Londres ont quelques rapports avec la toilette de la femme. Cela papillote aux yeux, on est étonné, on regarde l'amoncellement des choses qui les bigarrent, puis, à l'examen, il y a plus de chrysocale que d'or! Ils disent à cela que leurs belles choses sont dans leurs châteaux. Londres est un pied à terre! Comme je m'arrangerais de celui de la duchesse de Sutherland!

Enfin, chez la marquise de Londonderry, nous avons trouvé force demoiselles qui ne demandaient qu'à danser, et peu de jeunes gens disposés à leur rendre ce service par la chaleur qu'il faisait. Nous avons tourné deux heures et demie, voyant quelques-unes de nos connaissances, en faisant de nouvelles, retrouvant la vieille duchesse d'Inverness, l'amie de mon mari, et Valentine a dansé trois fois. L'air orageux éloignait tout le monde du mouvement. J'ai pu me faire présenter à la duchesse d'Aumale qui est toute petite, très laide, et a l'air d'une petite vieille fée au premier abord; en la regardant mieux, on découvre qu'elle est jeune et fort remuante, à ce qu'il m'a paru, par le récit qu'elle m'a fait de sa journée. Elle est aimable, et a eu l'air très reconnaissant de mon soin de m'être fait présenter dans les règles.

Les deux filles de la marquise de Londonderry sont très aimables; je vais tâcher de me faire dire leurs noms d'une façon un peu plus intelligible.

Le soir, nous avons été voir nos cousines arrivées chez M. Eyre et, de là, faire une courte visite chez lady Granville où nous dînons aujourd'hui. Nous devions finir notre journée si bien remplie par la soirée de lady Palmerston, mais l'orage le plus affreux en a décidé autrement, au moment où nous allions prendre la queue des voitures qui s'y rendaient. Les éclairs les plus éblouissants et des coups de tonnerre effrayants nous ont fait prendre le chemin de la maison pas encore assez vite pour ne pas être très mouillées en descendant. Je n'ai jamais entendu un coup plus terrible que celui qui a ébranlé la maison à notre retour. On dit que quatorze moutons ont été foudroyés à Hyde Park; cela ne m'étonne nullement.

Lundi, 4.

Pour notre dimanche nous avons été au jardin des animaux, sous la conduite de Mrs. Hubert, d'où la pluie nous avait chassés il y a trois ou quatre semaines. Tout y est bien tenu et assez joli. Comme dans tous les établissements de cette espèce, il y a d'affreux et de jolis habitants. Les serpents m'ont semblé les plus nombreux et les mieux logés; les boas font trembler en s'enroulant à de véritables arbres; on com-

prend la force de ces reptiles si souples et d'une taille énorme. Les jeunes crocodiles ne m'inspirent pas plus de sympathie, j'ai préféré les gazelles aux yeux circassiens et les magnifiques perroquets. Il faisait une chaleur lourde et orageuse; nous sommes revenues suffoquées, pour nous remettre à la toilette du soir pour dîner chez lady Granville avec lord et lady Clarendon, lord Chelborn, le comte de Saint-Germain et M. de Bléville ou Gréville qui parle admirablement français. La maison doit être fort ancienne; les cheminées sont hautes, le salon est une bibliothèque simple et imitant un peu le vieux château. Tout ce monde, déjà très mûr, cause agréablement avec une politesse affectueuse. C'est une aimable et agréable société! Je vais aller voir la galerie de tableaux de la marquise de Westminster et ce soir au bal! Quelle vie!

Je viens de voir la galerie de la marquise de Westminster. Tout est vieux dans la maison qui est très grande en comparaison de celles du pays. La galerie est coupée à l'instar des palais d'Italie; les tableaux sont rares et précieux; il m'a semblé qu'il y avait un choix plus varié de Claude Lorrain que dans les autres collections, cependant plusieurs Rubens et des Corrège; Guido et Murillo brillent tour à tour. Rembrandt a aussi une large place; quelques Poussins se font jour, et j'ai remarqué un beau Reynolds que j'ai présenté à Valentine comme un portrait de la Sybille parce qu'il y a deux génies, le fer et le feu en mains, que je prenais pour des démons aux ordres de la magicienne, laquelle est tout bonnement Mrs. Siddons avec les génies de la tragédie! J'admire de confiance, mais quel ton fauve! J'aime mieux me souvenir d'un amour de petit Claude en miniature qui est d'un fini délicieux et représente un tout petit repos de la Sainte Famille. J'avoue rendre toute justice au coloris comme au dessin de notre admirable Rubens, mais ne pas aimer ces grosses femmes ni les formes « viande de boucherie » qu'il leur donne! Il y a un amour monstrueux qui est près d'une Junon qui a un véritable éléphantiasis derrière elle! Je soupçonne le bel ambassadeur d'avoir eu des yeux pour quelques forts cordons bleus (pas de Saint-Louis).

Mardi, 5 juillet.

Hier bal chez M. Hippers Washington. Nous sommes arrivées à près de 11 heures, des premières, et bien nous a pris, voulant avoir des places. Je cherchais en arrivant dans de jolis salons pleins d'objets très « casuels » et de beaux tapis, où l'on pourrait danser, quand nous avons remarqué que plusieurs jolies demoiselles, y compris la belle Florence Paget, fille du duc de Richmond, disparaissaient précipitamment par un escalier dérobé; les ayant suivies avec cet instinct qui caractérise l'adresse, nous sommes arrivées au milieu d'une belle salle de bal, faite, dit-on, pour la circonstance, et où des ventouses au plafond, un brillant éclairage au gaz *à nu*, des glaces et une fontaine placée en face de l'orchestre devaient empêcher une chaleur trop

grande! A peine étions-nous assises que, la foule arrivant, nous avons vu qu'il était temps. J'avais droit à une place, l'ayant conservée jusqu'à 4 heures! Il y avait là ce pauvre Lareinty tout honteux d'être si peu de chose dans ce monde soigné; puis mon petit ami Lutteroth, qui a bien un peu l'air de Charles des « Rendez-vous bourgeois », mais ne fait pas tache près des gens bien élevés qui l'entourent; enfin j'ai vu là beaucoup de gens de ma connaissance et j'en ai fait de nouvelles comme à mon ordinaire. Valentine n'a littéralement pas quitté la place, invitée avant la fin d'une danse à en recommencer une nouvelle! Ses danseurs, pour la plupart, sont des soupirants, et quelle cour ils lui font! Lord Berkeley est tout à fait sur les rangs, où s'est placé un bel Écossais, tout à côté d'un Russe, le prince Troubetskoi; je puis dire de celui-là : c'est mon ami, mais je ne l'aime pas! Il ressemble à Couderc grandi, jouant le rôle de Bertram. A un moment, six cavaliers réclamaient le bonheur d'offrir des épingles et d'avoir leur tour. La voyant si fêtée, si admirée, et s'amusant tant, j'ai veillé, et nous sommes revenues au grand jour sous la conduite du jeune Lutteroth. Ce soir nous recommençons, mais, à moins d'extraordinaire, nous ne veillerons pas aussi tard. Je me suis au moins réservé ma matinée pour me reposer. Il fait une chaleur orageuse.

Jeudi, 8 juillet.

Bal chez M. Mills, le plus riche parvenu à se mettre du grand monde. Il n'est pas noble, dit-on, mais tout le monde y va. Traduction : il a une belle maison, on s'y amuse. Il a deux filles, une laide et une extrêmement jolie, destinée à redorer certainement un écusson! Leur maison, qui ne serait pas grande à Paris, est fort belle ici; c'est un amateur forcené de porcelaine de Sèvres, il en a un salon qui ressemble à un magasin.

Étant avec mon mari, nous sommes arrivés trois quarts d'heure en avance, puis tout le monde est arrivé. Malgré la composition et les porcelaines de Sèvres, le bal était froid et moins joli que celui de la veille. Quant à moi, je me suis trouvée fort heureuse d'aller me coucher à deux heures du matin. J'ai retrouvé là lady Frances Gordon qui est très aimable et me plaît tout à fait. Elle a eu l'amabilité de venir me voir hier, et je crois qu'il y a entre nous une certaine sympathie de bons sentiments. Cette pauvre dame est veuve; sa fille est très bien, et a l'air fort bien élevée. Nous avons été dîner chez madame Van de Weyer espérant finir notre soirée chez lord Landsdown, beau-père de lady S..., mais, hélas, notre dîner où était la duchesse de Cambridge et ses deux filles (ce qui m'a donné l'occasion d'être présentée à la duchesse de Mecklembourg, sa fille aînée), a été si long et si chaud, et si pénible, que, mis à table à 8 heures, c'est à 11 h. 1/2 que les dames sont sorties de table! A minuit nous étions libres, mais nous sommes venus nous coucher presque malades! Il fait une horrible

chaleur lourde, plus fatigante que celle de Menars. Les princesses sont très aimables, pour leur état, qu'elles n'oublient pas! Elles parlent très bien le français. La duchesse de Mecklembourg est la plus gracieuse peut-être, mais la princesse Marie a une figure charmante qu'elle *manie* très bien, elle doit être fort coquette même, et avoir son caractère à elle. C'est elle dont il fut question un moment pour le prince Napoléon. Quel couple de kilos cela eût fait!... Sa taille énorme qu'on ne peut comparer qu'à celle de madame Caillard, défigure son joli visage qu'on ne remarque pas tout d'abord! Il y a du charme dans ses beaux yeux, qui ont gardé le feu de la jeunesse en même temps qu'un air impérieux et décidé; mais la graisse a envahi tout, et ses épaules, sa poitrine qui déborde, ses gros bras et sa taille démesurée appartiennent à une femme de quarante ans! La longueur du dîner lui pesait autant qu'à nous. Elles ont fait là une belle corvée! Et nous donc! Je crois bien que le roi de Suède va nous mettre en deuil...

Dimanche, 16.

Nous avons dîné jeudi 7 chez Mrs. Petre qui est une charmante Irlandaise tout à fait française. Elle est, dit-on, fort riche et tout chez elle annonce le bon goût. Le dîner était très beau, moins long que celui de l'ambassade belge et moins ennuyeux. Il a été suivi d'une soirée où j'ai retrouvé quelques personnes fort agréables. Nous avons trouvé bien installé dans la maison le comte d'Honnod, le manchot, celui qui a failli me casser la tête dans la rue!

Nous descendions l'escalier lorsque nous avons rencontré M. Berkeley, le petit Lutteroth et divers cavaliers regrettant beaucoup d'arriver lorsque nous partions. Vendredi, partie du matin à l'hôtel Westminster. Valentine prétend qu'on devrait mettre sur les billets : vous êtes invités à venir vous ennuyer avec nous! Pour moi cela serait trop vrai, quant à elle, il me semble qu'elle prend très bien la chose surtout si quelques jeunes Anglais viennent l'aider à la supporter. L'hôtel est superbe, mais très triste, et le monde ne l'égaye pas. Il y a des bouquets de lys, qui rendaient les salons inhabitables, et on se sauvait dans le jardin, où il n'y avait pas une fleur, par compensation. Les trois princes Indiens avec leurs costumes de conte de fées étaient là, comme les trois anabaptistes pour le Prophète... pauvres descendants de Tippo-Saïd! Je n'ai plus revu le Maharajah. Au moins, celui-là est beau.

Mon mari a longtemps causé avec le comte de Paris. Il prétend qu'il a l'air de répéter une leçon en parlant politique; ce n'est pas moi qui l'aiderai à la retenir! Vendredi soir a été le seul jour calme de la semaine, pour le soir. Samedi matin, nous avons fait une visite à la duchesse d'Inverness qui habite le palais de Kensington parce qu'elle a eu l'esprit de se faire épouser par le duc de Sussex! Elle a dû faire bien des frais avant de réussir aussi royalement. Toute vieille

qu'elle est, elle a l'air le plus coquin que l'on puisse se permettre à soixante-dix ans; elle est censée aller dans le monde pour mener sa nièce, mais ce dévouement n'est pas exemplaire; elle s'amuse pour son compte et se promène la nuit... faute de mieux. J'ai retrouvé dans cette vieille dame le type des vieilles amoureuses de M. de Brigode. Je ne parlerai pas de ce palais qui a l'air d'un ancien couvent de nonnes très diverties, avec des petites pièces éclairées par en haut pour qu'on ne voie pas ce qui s'y fait, et je dirai qu'après avoir fait visite aux cousines, nous avons pris de très mauvaises glaces. L'après-dîner nous avons voulu faire une visite de digestion à Lady Granville, mais elle venait de perdre un neveu et ne recevait pas; de façon à ce que nous avons été de bonne heure chez les Palmerston, où j'ai trouvé un peu de monde, lady et lord Erran, de Bruxelles, étaient là. J'ai fait connaissance avec lady Jocelyn, première fille de lady Palmerston.

Biarritz, 5 septembre 1859.

Qui m'aurait dit, grands Dieux, que les lignes inachevées de mon voyage à Londres seraient suivis de quelques mots écrits ici!... Hélas, jamais le décousu de ma vie ne m'est apparu sous un si triste aspect! Que dis-je ma vie? Mais quelle créature humaine peut penser à un lendemain? C'est la folie humaine qui fait des projets et parle d'espérance. Ceux qui ont souffert n'ont plus que la résignation aux ordres de Dieu et, quelquefois, en sa bonté! Quant à un avenir!... Le tombeau!... Voilà le seul qui ne trompe personne.

Je ne puis plus parler de ce que j'ai fait du 13 au samedi 16, jour de notre visite à la reine Marie-Amélie à Cleremond. Elle nous a admirablement reçus, nous a parlé du Roi (des Belges) en nous disant qu'il avait été pour elle le meilleur des amis et le plus tendre des fils. Elle nous garda près d'une heure et, en attendant notre voiture, madame Molien nous fit boire quelques verres d'eau de Sherry, auquel j'attribuai la violente et profonde douleur qui me saisit à l'estomac et me remua jusqu'au fond des entrailles! Ce que je souffris alors, je m'en souviendrai toujours! Hélas! à la même heure, le même jour... mon pauvre enfant, mon fils, souffrait loin de moi; il criait le nom de sa mère qui ne pouvait ni l'entendre, ni le secourir, partageait de loin son mal, parce qu'il se brisait en elle, ce lien puissant, ce lien d'amour que la nature laisse subsister et que la tombe même ne peut détruire. O mon Henri, mon premier né... tu t'es couché alors pour ne plus jamais te relever et toute la portion de mon cœur où tu vivais s'est déchirée...

Que dire de la fin de ce malheureux séjour? Je ne me souviens que de ce lundi où je dus me préparer à partir, de mon voyage nocturne, me séparant des uns et ne sachant pas ce que j'allais trouver; mais ayant au moins l'espérance... mirage trompeur conservé trop longtemps! Je repassai la mer qui ne voulait pas me porter... J'eus le dernier plaisir que je devais goûter, celui de retrouver mon mari, mes

enfants!... Je fus quelques jours calme et confiante... Ce dernier vendredi 29 je fus au palais de Cristal... et le soir, une dépêche ménagée, cependant, me rappelait... et je partis samedi avec M. de la Filolie...

***

Ainsi se termine, sous la tombée du sombre rideau qui finit par tout cacher, cette suite de petits tableaux vivants, les uns familiers, les autres majestueux, tous brillamment coloriés, parce qu'ils furent faits d'après nature. Ces lettres et ce journal me semblent contenir, malgré leur gaîté, leur frivolité, je ne sais quoi d'involontairement pathétique. Je ne puis oublier que celle qui les écrivit, portait le poids d'une hérédité fabuleuse, et que, seule des enfants laissés par l'Empereur, — le Roi de Rome disparu sans postérité, les Walewski éteints, le comte Léon mort fou, — elle a transmis le sang de Napoléon aux générations futures, dans une descendance nombreuse qui essaima en Belgique, en France, en Suisse, en Angleterre, en Italie, en Hongrie et jusqu'en Roumanie.... Ce sont les seules conquêtes qui durent.

PRINCESSE BIBESCO

SOUVENIRS SUR GEORGE MOORE

I

L'enfant grandissait dans une haute et belle maison qui dominait, du sommet d'une colline boisée, un long lac sinueux et gris. L'eau s'étirait au fond de la vallée brumeuse, comme une luisante couleuvre; ces taches sur son dos, ce sont des îles, et sur les îles se trouvent des châteaux en ruines où régnaient, dans la nuit des temps, d'anciens rois à jamais oubliés, des rois de l'Erin. L'enfant aimait à regarder les îles; il aimait à jouer sur la longue grève jaune où des touffes de joncs poussaient dans le sable : de ses yeux frais et neufs, il a tant regardé ce mélancolique paysage qu'il a pu le faire revivre pour nous, tous les lecteurs du *Lac*, tous ceux qui se souviennent des *Mémoires de ma Vie morte*, se sont promenés avec George Moore au bord du Lough Carra.

Il aimait le silence du lac et le recueillement, mais il aimait aussi la vive agitation des écuries, le bruit des grands seaux d'eau jetés par les grooms et les garçons qui pansaient les chevaux. Il y en avait beaucoup, et même des pur-sang, dans les vastes écuries de Moore Hall. Le manoir isolé se doublait d'un haras, comme il arrive souvent dans un pays où l'élevage des chevaux est à peu près le seul commerce convenable pour un homme de bonne naissance. M. Moore faisait courir; le parc était semé de hauts obstacles, que l'enfant aimait à franchir : « Pensez-vous, quand je serai grand, que je pourrais gagner la course à Aintree? »... Lorsque, trente ans plus tard, le roman d'*Esther Waters*

révéla une telle familiarité avec le monde des courses, beaucoup de personnes s'émerveillèrent que Moore, ce peintre, ce poète, fût si au courant de tout ce qui tient au cheval. Il n'avait eu qu'à se souvenir. C'était, du reste, toujours sa façon de se documenter.

La maison était aussi intéressante que le parc; un esprit l'habitait, celui du grand-père du petit George, mort bien des années avant la naissance de l'enfant : il régnait toujours sur son domaine, la bibliothèque. Son portrait pendait au-dessus de la cheminée, ses livres se pressaient contre les parois, et non seulement les volumes qu'il lisait autrefois, mais ceux qu'il écrivait de sa main et qu'il faisait parfois imprimer. Quoique jamais aucun lecteur ne se fût trouvé pour eux, le vieil historien ne se laissait pas distraire de son œuvre. Les manuscrits s'entassaient dans les tiroirs d'un meuble. « Je me contenterai, disait-il, d'une renommée posthume puisque les louanges de mes contemporains m'ont manqué. » Parfois, dans les conversations à table, l'enfant entendait dire que, sur son testament, le grand-père avait laissé 500 livres pour défrayer les dépenses d'une édition. On ne l'oubliait pas, bien sûr; mais un gentilhomme campagnard est souvent à court d'argent comptant. 500 livres, c'est une somme, et il est sans doute naturel que, l'historien bel et bien enterré, on fasse moins de cas de ses travaux. Le seul de la famille qui eût senti quelques remords, était peut-être le gamin qui portait son nom, et qui, disait-on, lui ressemblait beaucoup.

Un jour, George ayant sept à neuf ans, son père le fit venir auprès de lui dans la bibliothèque. Il avait dépendu du mur un autre portrait du grand-père, celui d'un petit garçon étrangement habillé d'un beau costume espagnol — le vieil homme était né en Espagne et c'est là qu'il avait passé ses premières années. A regarder ce portrait, et puis ce garçon blond et vivant, la ressemblance était frappante. Tous les traits se reproduisaient, le même front haut et bombé, le même nez saillant, le petit menton, les mêmes yeux bleus mélangés de gris, pas grands, mais bien ouverts. Et George sentait que ce grand-père invisible lui tenait de plus près que Maurice, Augustus ou Julian ses frères, que ses petites sœurs, peut-être

même que ses parents. « I needed my grandfather, and my grandfather needs me », écrira-t-il un jour dans le volume de confessions qui s'intitule : *Avowals* (Les Aveux). En somme cet aïeul illustre, vénéré et à la fois inconnu, dont l'œuvre restait le trésor d'une famille négligente, conduisait invisiblement son petit-fils dans le chemin des lettres, comme le souvenir d'un grand-père écrivain aidait à la formation littéraire de Maurice Barrès.

Cependant, dans cette bibliothèque, où il aimait à demeurer, l'enfant tirait bien rarement quelque livre du rayon. Il n'a jamais, à aucun moment de sa vie, eu le goût de la lecture. Il préférait regarder les collections, formées à l'étranger par des ancêtres voyageurs : des objets venus de l'Inde, de l'Espagne, de la France, des porcelaines de Dresde, des tapis précieux; et souvent il regardait le portrait qui, de sa paroi dominant la cheminée, avait l'air de surveiller ses jeux. Ressemblait-il vraiment à ce vieillard, si bon, si mélancolique, si résigné? Et déjà, sans doute, le petit George était sensible à l'harmonie de l'habit marron avec l'or fané du fauteuil.

Un jour, cependant, il tomba par hasard sur un volume de vers : les poésies de Shelley : « la Plante sensitive », « le Nuage », « l'Alouette ». Ce sont là des vers qu'un enfant imaginatif peut aimer, et jusqu'à un certain point comprendre, aussi bien qu'une grande personne. Georges en resta tout ébranlé. Ce fut la grande émotion littéraire de son enfance; il en dut une autre, un peu plus tard, à un mince roman emprunté à sa gouvernante : *The Tenant of Wildfell Hall*, par Anne Brontë, et il demeura jusqu'à la mort le preux chevalier de cette douce jeune fille, trop tôt disparue. Quant à son livre, je pense qu'il ne l'avait pas rouvert lorsqu'il affirma un jour, trente ans plus tard, que c'était peut-être le plus beau récit de la littérature anglaise, Anne Brontë ayant bien plus de talent que ses sœurs célèbres Charlotte et Emily.

Ayant découvert Shelley, et au moins une des sœurs Brontë, ce gamin flâneur et rêveur paraît avoir épuisé sa curiosité pour des recherches de ce genre. On le disait à peu près inéducable, malgré une merveilleuse mémoire. La mémoire est la mère des muses, sans doute d'autant plus féconde qu'on la

nourrit moins de choses médiocres... Et, bien plus tard, George Moore allait affirmer que, si l'on voulait une Renaissance des lettres, il faudrait commencer par une renaissance de l'ignorance — de l'« illiteracy » tout au moins, — générale et obligatoire.

Mais l'héritier de Moore Hall ne pouvait en donner l'exemple. « Que veux-tu faire de ta vie? » lui demandaient ses parents. Sans doute il aurait voulu répondre (ainsi qu'il le fit peu de temps avant sa mort à quelqu'un qui le priait de dire ce qu'il aurait fait s'il n'avait pas écrit) : « Ride for the steeple chase. » Courir la course d'obstacles : c'est là un idéal sympathique mais insuffisant. Cependant, les gouvernantes chargées de son instruction rendaient leur tablier, les curés du voisinage y perdaient leur latin. Les Moore, comme presque toute la petite noblesse terrienne d'Irlande, étaient protestants de père en fils; cependant Mrs. Moore (une Blake of Galway, excellente famille) se trouvait être catholique. Ce fut peut-être à sa prière qu'on envoya George vers seize ans chez les Pères; ils ont la renommée de dresser les sujets difficiles, mais on le renvoya d'Oscott comme inassimilable. En dernier lieu on se décida à faire de ce jeune homme intelligent et rétif un officier de cavalerie; il fallait cependant le préparer à passer quelques examens préalables, et, dans ce but, on le plaça, à dix-huit ans, dans une famille anglaise qui habitait une grande villa rustique sur les « Downs », près de Brighton. Il reçut de ce séjour une impression ineffaçable. Si Lough Carra lui a fourni sa plus inoubliable toile de fond, combien de ses paysages reproduisent les grandes et rondes collines calcaires, splendidement étalées sous le ciel, où tout est vert, et blanc, et bleu — bleu du ciel léger, bleu de la mer plus intense — des *Downs* près de Brighton... De vastes troupeaux de moutons y trouvent leur pâturage; Moore aimait à causer avec les bergers, de vieux hommes pleins de sens et de simplicité, mais surtout il aimait, il adorait, cette « mère de prédilection », la maîtresse de la maison qui l'hébergeait. Toute la famille l'avait adopté; on ne le trouvait ni cancre, ni difficile, mais au contraire fort aimable, et plutôt savant : madame X. l'appelait « Kant », en riant.

Les lecteurs des *Mémoires de ma Vie morte* se rappellent

sans doute le portrait exquis que Moore a tracé de sa grande amie sous ce titre *Un Souvenir*, et savent quelle place allait tenir dans sa vie, pendant une longue suite d'années, le cercle de cette famille. Son premier séjour, cependant, y fut écourté. Il n'y avait fait qu'un stage d'une année lorsqu'il fut rappelé en Irlande par la mort subite de son père. Il n'était plus question d'examens, ni d'une carrière dans l'armée, car George était brusquement devenu « Mr. Moore of Moore Hall, County Mayo ». Il avait d'autres charges et d'autres responsabilités.

« Si j'avais reçu en héritage la belle âme de mon grand-père (écrit-il dans les *Causeries d'Ebury Street*), si j'avais pu me contenter d'une mélancolie presque virgilienne, je serais resté chez moi auprès de ma mère veuve. » Mais rappelons-nous que le petit garçon qui rêvait des rois abolis en regardant le lac était aussi le vif gamin qui adorait sauter des obstacles et qui aimait le bruit des écuries et le mouvement des courses. Il y a toujours eu deux hommes en Moore. C'est le second qui allait l'emporter maintenant... Il ne voulait pas devenir, comme son grand-père un raté très distingué reclus dans une bibliothèque solitaire à regretter les beaux voyages d'autrefois. Il voulait voir le monde, lui aussi, voyager, vivre, et, comme dit Landor, « chauffer les deux mains au feu de la vie humaine ».

Un mot décida de son existence. Un de ses cousins aimait peindre, si l'on peut appeler peindre jeter quelques idées sur la toile. Un jour, en le regardant, Moore disait tout haut son rêve secret : « Moi aussi j'aimerais l'art. — Ah, si vous voulez peindre, fit le cousin, il faut aller à Paris. »

Mais Moore était encore si jeune, il avait à peine vingt ans! Et les affaires d'une succession sont si longues à régler! Mrs. Moore qui était une perfection, une mère à qui on ne doit rien refuser, priait son fils de rester auprès d'elle au moins jusqu'après les fêtes de sa majorité. Les lumières éteintes, il s'enfuit au loin.

II

Les sept ans que Moore passa à Paris, ont donné naissance à plusieurs chefs-d'œuvre, écrits, il est vrai, assez longtemps après, car lorsqu'il prit sa place d'étudiant dans le célèbre atelier de Julian, il n'était encore (comme il l'a dit si souvent depuis) « qu'un pauvre garçon sans instruction ». Inutile de répéter ici ce que tout le monde a lu dans les *Confessions d'un jeune Anglais* et dans les *Mémoires de ma Vie morte*, mais tous n'ont pas, peut-être, lu ces souvenirs d'un vieillard qui s'appellent les *Avowals*. Le livre n'est pas encore traduit en français; il est fort rare; je possède le vingt-deuxième exemplaire d'une très belle édition limitée à mille et je ne crois pas qu'elle ait été depuis réimprimée.

Le garçon inéducable avait trouvé à Paris une université selon ses goûts. Ce n'était pas, bien sûr, la Sorbonne : c'était le Café de la Nouvelle Athènes, et les professeurs s'appelaient Manet, Degas, Mallarmé. Il y avait aussi, j'imagine, une succursale à Montmartre où le personnel était surtout féminin. Bref, comme beaucoup d'autres jeunes propriétaires arrivés de leur lointaine province, Moore jetait à Paris ce qu'on appelle en anglais « la semence de ses folles avoines ».

C'est un peu après ce moment que je fis sa connaissance. Les premières folies faites, comme un jeune cheval qui bondit et s'ébroue, tire sur les rênes, et puis prend un petit galop qui deviendra bientôt un trot, Moore s'était mis à travailler sérieusement. Son but c'était l'Art, c'était la Beauté; mais par quel chemin les atteindre? Déjà il doutait de son avenir comme peintre : serait-il peut-être un poète?

Et il vint à Londres, avec un volume de poésies dans sa poche, pour voir un éditeur. En quelle année? Je pense que c'était en 1876. Il avait alors vingt-quatre ans (mais il semblait un peu plus âgé car il portait une jolie barbe blonde). Et j'en avais dix-neuf (car il y avait exactement cinq ans entre nous, étant nés l'un et l'autre dans les derniers jours de février). Je n'avais encore rien publié, mais on savait que je faisais des vers, et je travaillais le grec à force, à University College, seule de mon espèce dans une classe de jeunes hommes. Ma

sœur, un peu plus jeune, était étudiante en peinture et suivait, à la Slade School, les conseils d'Alphonse Legros. Introduit chez mes parents par notre ami le bon poète Arthur O'Shanghnessey, Moore se lia vite d'amitié avec ses deux jeunes contemporaines.

Je me rappelle très bien cette première visite et l'impression qu'il nous fit. Il avait l'air d'un peintre avec sa barbe, sa « lavallière », sa jaquette de velours noir. Il n'était pas beau, il y avait même quelque chose de vaguement comique dans son allure. Était-ce le long cou, les épaules trop fuyantes pour une haute et forte taille? Était-ce le menton, trop petit pour le front et le nez (il a dit lui-même quelque part que la ligne fuyante du menton ajoute toujours quelque chose de comique à une physionomie)? Mais on ne voyait pas bien le menton sous cette barbe blonde. C'était peut-être seulement qu'il avait l'air étranger dans notre docte petit cercle d'artistes et de savants.

Ce qui était vraiment bien « amusant » dans ce sens où les peintres se servent de ce mot, c'était la couleur de ses cheveux. Ils rappelaient la jonquille agreste, jaune pâle, sans la moindre teinte de roux. On ne voit cette nuance-là qu'aux Irlandais, car la chevelure des Suédois, aussi blonde, tire vers le platine. Ces beaux cheveux tombaient sur un front absolument blanc, haut et bombé. Les yeux gris bleu, un peu trop à fleur de tête, avaient souvent cet air terne, vague, des grands observateurs, mais s'animaient parfois d'un regard étonnamment perspicace, aventureux, ou simplement rieur : l'air qu'il devait avoir quand il sautait l'obstacle.

Si Moore nous semblait étrange, nous avons dû lui paraître au moins aussi curieuses. Nous vivions dans un petit monde fermé. Mabel et moi, ce soir-là (Moore me l'a souvent rappelé) nous portions avec la même simplicité qu'une débutante met à s'habiller d'une blanche mousseline, des robes compliquées et moyenâgeuses qui traînaient de toutes parts sur le tapis, lacées sous les bras par de longs cordons d'un or volontairement terni. Bref, l'habit des statues de la façade de Chartres.

III

Nous étions destinées à voir assez souvent revenir, lorsqu'il se trouvait de passage entre Paris et l'Irlande, notre nouvel ami. Nous étions tous les trois jeunes et gais, et Moore, qui, après tant d'années passées en France, s'était un peu déshabitué de sa languenat ale, souffrait le martyre auprès de nous lorsqu'il faisait des fautes d'orthographe, ou cherchait dans le dictionnaire le mot *umbrella* sous la rubrique des O. Mes parents avaient une petite maison de campagne, un « cottage », sur le Communal d'Epsom, au milieu des ajoncs et des vaches, où nous passions assez souvent nos « week-end » d'été; Moore, lorsqu'il se trouvait à Londres, venait y passer le dimanche.

Et maintenant les « delightful Seventies » sont écoulés. Nous sommes dans les années 80 — pour Moore une période de grandes épreuves. De plus en plus, il sent poindre en lui le désir de se faire une place parmi les grands écrivains anglais; et pourtant, comme il l'a dit si modestement lui-même, il n'est qu'un jeune rapin presque illettré — « a young man without education except what he picked up in a French café... » Qu'allait-il devenir? Les grands mouvements sociaux décident souvent du sort même des âmes les plus volontaires.

Un matin, dans son logis de la rue de la Tour-des-Dames, le jeune peintre reçut une lettre de son régisseur d'Irlande, et c'était vraiment un message accablant.

Depuis longtemps un profond mécontentement allait grandissant parmi les paysans irlandais jusqu'à devenir une sourde guerre civile. Et maintenant le régisseur écrivait que les fermiers refusaient de payer leur loyer et leur redevances; qu'il n'osait demander le secours de la troupe anglaise pour faire évacuer les insoumis; car ce serait là signer son propre arrêt de mort. Trop de régisseurs avaient été trouvés, gisant en travers de la route, tués d'une balle au cœur. Il était évident que, dans cette carence d'argent comptant, le jeune propriétaire, s'il voulait rester absent, devait chercher à gagner sa vie par ses propres moyens.

Que faire? Moore savait maintenant qu'il n'avait aucun avenir comme peintre. Fallait-il donc quitter Paris, les amis,

et le café de la Nouvelle-Athènes? « J'ai pleuré alors », dit-il dans les *Avowals*, « j'ai versé mes larmes les plus amères ». Il savait bien qu'il fallait s'en aller. Mais où? S'il rentrait à Moore Hall, comme soutien de sa mère, auprès de paysans qui en voulaient beaucoup plus aux régisseurs qu'aux maîtres, tout pouvait peut-être encore s'arranger, et en tout cas, il aurait pu subsister, comme tant d'autres, pendant ces années terribles, des produits de ses terres. Il était évident qu'il fallait en tout cas y aller, pour se rendre compte de ce qui se passait et pour voir Mrs. Moore. Mais il savait bien qu'il n'y resterait pas.

Il rompit avec la France aussi brusquement qu'il avait rompu avec Moore Hall, sept ou huit ans plus tôt. Un nouveau rythme de vie se dessina alors : chaque année il allait passer les mois les plus sombres auprès de sa mère, et au printemps retourner à Londres pour travailler à son nouveau métier, à sa nouvelle destinée, à son art d'écrivain. « La grande affaire des années 80, a-t-il écrit dans les *Avowals*, ça été d'apprendre à écrire en anglais. » Le plus impatient, le plus rétif, le plus fantaisiste des mortels, il avait, pour écrire ses livres, une patience de mère... Sans doute la langue de ses premiers romans, et surtout la coupe, la manière de ces livres étaient encore assez visiblement inspirées de Zola. Mabel et moi, nous nous montrions sans pitié lorsqu'il se laissait aller à trop d'extravagances décoratives. Il y avait dans *A Mummer's Wife* certaine Exposition de Blanc qu'il appelait un orchestre de la toilette féminine; suivait une longue énumération dans une belle bravoure naturaliste; nous y ajoutions, en secret, quelques savantes retouches dans ce genre. « Tout y était représenté, depuis la clarinette légère du mouchoir brodé de dentelles jusqu'au profond trombone du pantalon de flanelle rouge. »

Et à la première visite de Moore nous disions à notre victime : « O M. Moore, comment pouviez-vous dire une chose pareille! C'est absurde! » Naturellement, il tombait dans le piège, prenait fait et cause pour la phrase qu'il n'avait pas écrite jusqu'à ce que — subitement éclairé, par je ne sais quel regard moqueur ou rire étouffé, il vît qu'il avait été encore une fois joué. Il ne nous gardait pas rancune, enchanté que

nous nous occupions de lui et de sa littérature, son beau, son unique souci. *A Mummer's Wife* — (la Femme de Cabotin) — obtint un succès de scandale, Moore ne se privant jamais du plaisir d'appeler un chat un chat. Les critiques jetaient les hauts cris. Ce n'était qu'à demi mal; mais les libraires, les Seigneurs de « circulating libraries », refusèrent d'admettre le roman sur leurs rayons, ce qui privait Moore de la plus grande partie de son public. Il se consolait de cette ébullition de vertu en se disant que, malgré tout, il avait réussi à trouver sa voie, et qu'enfin il pouvait rendre la vie, et l'aspect même de la vie, sur un cahier de papier, comme jamais il n'avait pu la faire sur une toile.

IV

Était-ce en 1885, ou bien en 1886? Moore écrit 1885. Mais aurait-il pu lire *Marius* au tout premier printemps de 1885? Le livre n'a paru que cette année-là. Enfin, Moore était en Irlande, à Moore Hall, lorsqu'il fit venir de Londres le roman qui devait transformer sa conception de l'art du récit : *Marius, the Epicurean*, par Walter Pater. Quel livre! Quelle révélation! Cependant, tremblant d'humilité et de foi ardente, comme tout néophyte sincère, Moore n'osait pas écrire à l'auteur « for shame of my poor English, lest some gallicisme, some blunder, should betray me ». Mais, crainte de fatiguer quelque lecteur peu capable de suivre un récit anglais, je vais justement me risquer à ce que Moore ne voulait pas tenter : c'est-à-dire, à traduire, dans mon pauvre patois, la belle prose des *Avowals*.

« Je me souviens du jour, — il surgit du fond de ma mémoire, — où, me promenant avec ma mère sur cette pelouse éventée qui domine le long lac gris de Carra, je pensais que, cette année-là, le printemps ne voulait jamais venir. Jamais! Il était convenu que je resterais tout l'hiver à Moore Hall, que je ne devrais quitter ma mère pour Londres qu'au moment où les hêtres commencent à bourgeonner.

— Jamais je n'ai vu un printemps aussi tardif! — m'écriai-je.

— Mais, George, tu m'as donné ta parole, tu m'as promis

de rester ici jusqu'aux premières feuilles, et tu sais qu'elles ne sortent guère avant les premiers jours de mai.

— C'est que mes pensées volent vers Kensington, vers cette maison de Earl's Terrace où les Robinson[1] viennent d'emménager. C'est chez eux que j'entendrais parler de Pater, de *Marius l'Epicurien*! Ce n'est que là que je pourrais apprendre comment le monde littéraire a reçu ce chef-d'œuvre.

— Mais qu'est-ce que cela peut bien te faire, mon enfant: la façon dont le monde littéraire aura reçu ce roman, puisque, toi, tu l'aimes? Tu es toujours à t'enquérir des opinions des gens, mais ce n'est pas pour les suivre!

— On n'emprunte pas les idées des autres, on les assimile, — lui répondis-je. Et je savais que ma curiosité ne venait aucunement d'un manque de confiance en mon propre jugement. Si tout le monde se mettait à décrier *Marius*, je le tiendrais toujours pour un chef-d'œuvre. Le cœur brûlait en moi du désir de m'écrier au milieu du salon des Robinson : « Pater a fait là un chef-d'œuvre : je l'affirme! » J'y mettrais la ferveur d'un apôtre. Et Mary répondrait par quelque parole imprévue, pittoresque, tout à fait inattendue.

Mais les choses n'arrivent jamais exactement comme on le voudrait. Deux mois plus tard, au mois de mai, je trouvais Mary distraite, distante, se retirant dans les coins, ses pensées volaient déjà vers la France. — Et sa sœur Mabel, dont le jugement m'a toujours inspiré une grande confiance, m'agaçait ce jour-là, en parlant de ce qu'elle appelait les maniérismes de Pater.

— Un style maniéré, — disait-elle ,— ne convient pas à un chef-d'œuvre.

— Mais le style de *Marius*, — fis-je.

A ce moment la conversation fut interrompue par l'arrivée d'autres visiteurs. »

***

Moi aussi, je me rappelle cette arrivée de notre ami. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour voir le joli salon, et les trois

1. Madame Mary Duclaux est née Mary Robinson. (N. D. L. R.)

fenêtres de la façade qui donnent sur les hauts arbres d'Earl's Terrace, tandis que les portes-fenêtres du petit salon s'ouvrent sur une large terrasse dominant les jardins d'Edwardes Square. C'était une pièce gaie, charmante. La porte s'ouvre, et voici George Moore. Ce n'est plus le jeune peintre à la lavallière flottante, ce n'est plus le journaliste parfois harassé du Temple et du Strand, c'est un homme de plus de trente ans, mis avec une certaine élégance nonchalante, remarquable surtout par son extrême blondeur. Il entre, il salue ma mère : « J'aime ce salon! » dit-il. C'était gentil, mais il va tout gâter par son inconcevable naïveté. « J'aime ce salon » fit-il. « Ces murs d'un bleu verdi font valoir le jaune de mes cheveux » (*set off my yellow hair*). La belle Mrs. Stillman, la Muse des Préraphaélites, qui causait avec ma mère tourne lentement sa tête admirable pour foudroyer Moore d'un regard de Minerve courroucée. Mais lui ne s'est aperçu ni de sa beauté ni de son dédain, enveloppé (comme le ver à soie dans son cocon) dans un rêve qui l'isole, — un rêve de perfection littéraire, dont il a le désir impatient de parler.

Ce jour-là il ne vit pas sa nouvelle idole, Pater, notre ami et notre proche voisin, qui passait son temps entre Oxford, où il était professeur, Tutor of Brazenose, et sa maison d'Earl's Terrace. Mais quelques semaines plus tard, un mardi ou un vendredi (ma mère recevait ces jours-là) la conjonction des astres s'opéra, et Moore put enfin prendre conseil de son nouveau maître. « Les Français n'ont fait que m'égarer », a-t-il écrit dans un de ses derniers livres. C'était dorénavant Pater qui allait être son guide.

Il suo duce, il suo maestro e il suo autore
... colui da cui tolse
Lo bello stilo chegli ha fatto onore

Et pourtant le style fluide, coulant, et si simple de Moore ne ressemble aucunement à la manière de Pater, travaillée comme une belle mosaïque avec des couleurs profondes et des ors qui luisent. Le meilleur style de Moore, sa musique légère, aisée, sa limpide simplicité, ressemble beaucoup plus à du Goldsmith et surtout à du Sterne. C'est un Anglo-Irlandais du XVIIIe siècle né hors de son temps pour notre plaisir. De

Sterne aussi il a ce goût faunesque qui, au milieu d'un passage de la plus rare délicatesse, laisse paraître, pour un instant, le sabot vif, la corne de l'animal lubrique. Rien de cela dans Pater, le pudique, le docte. — Les Anglo-Irlandais, lorsqu'ils écrivent bien, ce qui est assez rare, ont un goût délicieux, bien à eux. Remarquez que je ne parle pas des Irlandais tout court. Les O'Neil, descendants des anciens rois, les O'Brien, les O'Connor, les grands noms de la race autochtone n'ont rien donné; et on peut dire autant des Murphy, des Geoghan, des Ryan, des Sullivan, de toute la plèbe de l'île. Mais prenez un Anglais, trempez-le pendant plusieurs siècles dans ce bain celtique, et la féerie se produit parfois.

He hath suffered a sea-change
Into something rich and strange

Ainsi que le duc de Milan dans *la Tempête* de Shakespeare.

V

Les philtres les plus magiques produisent rarement tout leur effet sur l'heure : avant de parvenir à une forme plus simple du récit, inspiré par l'exemple de *Marius*, Moore devait encore écrire plusieurs romans naturalistes, dont quelques-uns sont manqués (comme cette *Evelyn Innes* que, plus tard, il voulait exclure de son œuvre) mais dont l'un, tout au moins, restera, car il est un des meilleurs romans anglais de son temps. C'est l'histoire de Esther Waters, jeune fille innocente, violée par un valet, puis fille-mère, humble servante, dévouée à son enfant. Moore n'est jamais prêcheur; il peint la vie d'un pinceau souple et léger, mais on a rarement montré plus clairement la beauté d'une âme naturellement bonne, qui triomphe des circonstances les plus avilissantes, surgissant intacte des abîmes où elle paraissait sombrer. Ce livre, que je n'ai pas relu depuis trente ans, je ne vais pas le raconter; il me reste une belle impression confuse, des Downs de Brighton, du mouvement des courses, de l'héroïne si touchante, et aussi d'un beau sentiment indigné de l'injustice des destinées humaines. Le roman devint tout de suite à la fois classique et populaire, en dépit des cris de chats égorgés

jetés par les libraires : redoutables cerbères des « Circulating Libraries ».

Ce triomphe d'un ami, je n'ai pu y assister. J'avais épousé James Darmesteter; j'étais devenue française. Moore lui-même allait quitter Londres vers la fin du siècle. Ainsi, après une dizaine d'années où je l'ai rencontré, soit à Paris soit à Londres, deux ou trois fois par an, une nouvelle période commença où pendant encore dix ans, je ne devais plus le voir du tout.

Être un romancier classé, populaire, — cela n'était pas du tout dans le tempérament de Moore. S'était-il jamais enraciné à Londres? Il n'y était pas plus anglais, qu'il n'avait été irlandais à Moore Hall, ou français à Paris. Différent des autres, inassimilable, en tout chemin quelque épine le blessait. A Londres, c'était le bruit, la fumée, la décomposition de la langue sous l'influence de l'idiome américain. Il aurait aimé vivre comme Mistral : grand poète de quelque province calme, y parfaire une belle œuvre en aidant à restaurer une vieille langue glorieuse tombée en déchéance. Mais, après tout, la route était ouverte. Ne parlait-on pas à Dublin d'une Renaissance celtique?

Il n'avait jamais oublié l'Irlande, ni Moore Hall, ni le peuple tendre et gai — mais souvent frondeur ou féroce — dont les aspects changeants l'intéressaient. Comme il appelait son manoir de County Mayo son « dreaming house », le foyer de ses rêves, l'Irlande était restée son « dreaming country ». Après un long apprentissage en exil, ne pouvait-il y rentrer, pour y accomplir la plus riche destinée?

La déclaration de la guerre aux Boërs, en éveillant en Moore cette haine passionnée de l'injustice qui se cachait au fond de son être, lui donna le courage de tout quitter pour partir à la recherche de « quelque endroit écarté » où d'être homme de lettres on eût la liberté.

Il nous le dit dans les *Causeries d'Ebury Street* :

« Le triste spectacle d'une belle langue moribonde me fit abandonner Londres à la recherche de l'idiome d'une race petite et primitive, pas encore infectée par l'argot des journalistes. Mais n'était-ce pas plutôt ma haine de la guerre des

Boërs qui me fit partir pour l'Irlande? J'espérais y assister à la renaissance d'une langue, la gaëlique : parler dont (lorsqu'il le possédait encore) le peuple irlandais n'a jamais rien su faire, soit qu'il lui manquât le talent qu'il faut pour cela, soit à cause de quelque intime défaut caché dans la langue elle-même. Je ne le saurais dire (et qui pourrait répondre à une question aussi saugrenue?) pas plus que je ne saurais définir la véritable cause de mon exode, ni dire pourquoi j'ai quitté mes amis, tout ce que j'ai aimé à connaître, entendre, sentir, voir, tout mon univers enfin, pour aller là-bas, chercher le gaël, dont je ne connus rien. »

Ceux qui ont lu avec quelque attention le premier chapitre des *Mémoires de ma Vie morte*, peuvent supposer qu'un amour malheureux était peut-être la « véritable cause de cet exode »; mais sans doute la guerre des Boërs y jouait-elle aussi son rôle ainsi que le désir de donner un chef au groupe de la Renaissance Celtique. Moore quitta Londres (à l'aube d'un siècle nouveau (je ne suis pas bien sûre de la date exacte) pour rester environ dix ans à Dublin. Il ne lui fallut pas bien longtemps pour s'apercevoir qu'on ne s'improvise pas le Mistral d'un pays qui n'est pas le véritable pays de nos pères. Ils ont pu y régner, ils l'ont conquis, occupé, cela c'est tout autre chose. On ne restaure pas, non plus, une vieille langue dont on ne connaît pas le premier mot. Mais n'a-t-on pas vu des croyants, ou se disant tels, dont la religion n'est plus qu'une forme sans substance, et qui la pratiquent encore? Pendant bien des années, Moore, à Dublin, continua de prêcher la défense et la restauration de l'antique idiome de l'île.

Le difficile était de trouver quelques paysans qui la parlassent encore. Elle semblait à peu près inconnue dans la capitale. Moore finit par dénicher une servante paysanne qui venait tous les jours chez lui, pour parler son patois pendant une heure ou deux. De cette façon, disait-il, l'oreille s'accoutumerait au son et peu à peu y démêlerait un sens. N'est-ce pas ainsi que tous les petits enfants apprennent leur langue natale? Avec ses amis du groupe celtisant, il faisait de longues courses dans les charmants environs de Dublin, à la recherche de quelques ouvriers de campagne parlant encore le gaëlique.

Mais ce qu'il faisait de plus efficace pour propager la langue, c'était certainement les délicieux petits contes qu'il écrivait en anglais, et qu'il faisait traduire. Il y eut aussi une comédie gaëlique, qu'il fit jouer par des paysans, sous les arbres de son jardin, devant un auditoire dont l'enthousiasme, frénétique au début, alla en diminuant à mesure que se déroula interminablement la plaintive cantilène monotone d'une langue incompréhensible. Ne regrettons pas pour lui sa déception. L'ennui est le lait des muses. Si l'on se trouvait parfaitement heureux, songerait-on à créer un paradis artificiel, un monde selon son cœur? C'est à Dublin, pendant ces années d'une désillusion et d'une exaspération croissantes, que Moore devait écrire ses livres les plus charmants, les plus gracieux, *The Untilled Field* (Le champ en friche), *le Lac*, *Mémoires de ma Vie morte*; c'est là aussi qu'il commence les premiers chapitres de *Brook Kerith*. Mais surtout, c'est à ce long séjour à Dublin que nous devons trois petits volumes incomparables : *Ave, Salve, Vale*, sorte de journal fantaisiste du félibrige gaëlique, où l'imagination, la rêverie, la réminiscence, se pimentent du rire d'un Ariel moqueur.

Peu à peu il se brouillait avec tous ses amis. L'envie de les fuir devint de jour en jour plus irrésistible; et il écrivait *le Lac*. Il me l'envoya. Je le lus; j'ai jeté les cris de la plus sincère admiration, et je n'ai rien compris! *Le Lac* est l'histoire d'un jeune prêtre, qui vit sur les bords de Lough Carra, et qui fraye avec d'autres prêtres, Irlandais comme lui. Et peu à peu le jeune homme désenchanté devient possédé par l'envie de quitter ce petit milieu fermé, ce culte auquel il ne croit plus. Et le prêtre sceptique se jette dans les eaux du lac pour gagner à la nage la rive opposée où, dans un buisson, il a caché des habits de laïque.

Moore aussi, — las, impatient, excédé, — Moore allait bientôt faire le plongeon.

Un jour, à mon vif étonnement, je reçus à Paris un petit cadeau de mon vieil ami, fixé en Irlande. C'était une corbeille à gâteaux en cuivre argenté du XVIIIe siècle, de simples fils d'argent tressés. « J'ai vu ce petit panier, si léger, dans la vitrine d'un orfèvre (disait-il dans la lettre qui l'accompagnait)

et je ne sais pourquoi il me fit songer à Mary Robinson. Je vais vous revoir bientôt, car je quitte Dublin. »

VI

En 1910, l'année du couronnement de George V, Moore loua à Londres, dans Ebury Street, cette modeste mais confortable maison où il allait vivre, d'une vie assez retirée, jusqu'à la fin de ses jours. Non sans peine — car ses querelles, ses caprices, ses volte-face, et surtout un rire souvent cruel aux dépens de ses amis, avaient froissé bien des sensibilités, — non sans peine et non sans patience, il allait y gagner la gloire, pour devenir, avec Hardy et Galsworthy, un des trois grands romanciers du règne. Un autre obstacle à franchir était la pudeur de ses lecteurs qui s'étonnaient qu'un écrivain si fin et si délicat pût quelquefois se montrer à ce point indécent. Moore n'essayait même pas de changer sa manière. C'est en se retirant sous sa tente, en refusant la lutte, en faisant publier ses derniers romans par souscription, en des éditions restreintes d'un prix fort élevé, qu'il finit par vaincre la longue opposition du public.

Sa grâce était la plus forte; sa grâce, et cette parfaite sincérité qui le rendait aussi incapable de dissimulation qu'un petit enfant. Il était ce qu'il était, rien de moins, rien de plus.

***

Devenu le principal ornement des lettres anglaises, un jour en haut lieu, on pensa à son nom pour l'Ordre du mérite. Le Prince de Galles voulut faire sa connaissance, trouva le grand écrivain d'un commerce délicieux, et se mit à lire quelques-uns de ses ouvrages. Il a dû les trouver beaux; mais il n'était plus question de décorer l'auteur.

Je pense que Moore a dû s'ennuyer quelquefois dans sa petite maison si élégante, pleine de meubles choisis, de tableaux de Manet, Sisley, Degas, mais qui était quand même une demeure sans horizon située dans une assez vilaine rue. « Ebury Street is a long lean and lacklustre street. » Cette

longue et maigre rue, dénuée d'éclat, ne donne sur aucun jardin. Il fallait marcher jusqu'à Chelsea Hospital pour trouver une suite de belles pelouses, un grand arbre sous lequel un vieil homme essoufflé peut s'asseoir pour suivre un songe.

Cent fois son jardin de Dublin a dû lui manquer, et je ne parle pas du parc, des bois, du lac de Moore Hall. Aussi le soir, il en rêvait presque constamment. Les affaires allaient bien mal là-bas! La Jacquerie était devenue presque constante et Moore se tourmentait souvent sur le résultat, pour lui probablement fort désagréable, de la rébellion irlandaise.

Une nuit, à Londres, couché dans son lit et rêvant, Moore s'éveille en sursaut : « La maison brûle », s'écrie-t-il d'une voix si forte qu'elle arrache à leurs lits les domestiques alarmées. Ces jeunes femmes lui assurent que tout est calme. Mais la maison qu'il voulait sauver des flammes, c'était Moore Hall. Il fit encore un pas et tomba si lourdement qu'il se cassa le poignet.

***

Ce mauvais rêve lui sembla un « intersigne ». Si le temps se développe sur plusieurs plans, si l'heure qui fixe nos destinées se règle selon un mode qui n'est pas tout à fait celui des jours quotidiens, se peut-il que, dans nos rêves, nous passions d'un ordre à l'autre? L'une des horloges avance un peu, et, à son cadran, nous lisons ce qui n'est pas encore arrivé ici-bas... Quoi qu'il en soit, Moore se tint pour averti. Il n'y avait rien à faire. En essayant de déménager les richesses de Moore Hall, on ne ferait qu'allumer la malignité des paysans, qui, peut-être, ne s'attaqueraient pas à une maison inoccupée.

Le portrait du grand-père, cela, du moins, il fallait à tout prix, essayer de le sauver!... Sorti du cadre, roulée, une toile n'est pas encombrante, et Moore chargea de cette précieuse commission l'un de ses amis du Mayo, qu'on attendait à Londres. Le portrait arriva sain et sauf, fut accroché dans un petit retrait de l'escalier, où, bien souvent, je me suis arrêtée pour l'admirer. Le tableau n'était en place que depuis peu de jours lorsque Moore reçut une dépêche : Moore Hall venait d'être incendié par les républicains. Rien n'avait pu en être sauvé. Il n'en restait qu'un tas de cendres.

VII

« J'écris trop! » disait Moore dans un de ses derniers livres, « mais il faut passer le temps. Et que voulez-vous que fasse un vieil homme ignorant de la pêche et du jardinage?... » Pour passer le temps il se racontait des histoires, les coulant dans une belle langue, « la plus fine qu'il pouvait finer » (comme on dit dans les contes de fée), conduisant le récit avec un art parfait, puis l'animant d'un souffle de vie léger et rapide comme un souffle d'enfant. Ce sont les livres de ses dernières années : *le Ruisseau Kérith* (qui est une sorte d'Évangile apocryphe qu'un moine pourrait bien aimer, mais pas un évêque), *Abélard et Héloïse, Ulick et Sorasha, Aphrodite en Aulis*, et les autres livres de vieillard, un peu longs mais exquis, enrichis par les glanes d'une vie pleine d'amours, de luttes, de rêves. « Contes d'hiver, bons pour les nuits les plus longues de l'année », comme dit la belle phrase grecque (est-ce d'Apulée?) que Pater a mise sur la première page de *Marius* : Χειμερινὸς ὄνειρος, ὅτε μεγίσται αἱ νύκτες.

Le dernier de tous n'est pas un conte mais un vrai roman qui reste inachevé, *Madeleine de Lisle*. Moore m'en a lu quelques pages l'été dernier lorsque je me trouvais à Londres. C'est l'histoire d'une nonne qui abandonne son couvent pour s'enfuir avec son ancien fiancé. Les deux amants savent bien que leur bonheur a besoin d'un rachat; aussi se décident-ils à dédier leur vie à la création d'un musée riche en chefs-d'œuvre inconnus. Ils voyagent par tous les pays pour en trouver. Mais le jeune homme meurt, et l'amante, ne sachant que faire de sa vie, rentre au couvent.

VIII

Souvent le désir de revoir Paris traversait son esprit, vif comme un vol d'hirondelles. Il avait pris la bonne habitude d'y passer le mois de mai pour revoir ses vieux amis, M. Dujardin, Jacques-Émile Blanche, les Halévy, ma sœur et moi, d'autres encore, dont René Boylesve qu'il apprécia vivement mais connut tard. « Le charmant homme! s'écriait Moore,

pourquoi ne l'ai-je pas rencontré plus tôt? » La mort devait bien vite rompre ce nouveau lien.

Le mois de mai passe bien vite; et, plus d'une fois, pendant son séjour printanier, j'ai vu Moore visiter des appartements à louer, se demandant s'il ne ferait pas bien de renverser l'ordre de son existence, en fixant sa vie à Paris, en donnant un mois d'été à Londres. Ce n'était là qu'un rêve, mais un rêve qui le hantait.

Ouvrons les *Causeries d'Ebury Street*! Il y dit à Jean Aubry qu'il aimerait finir ses jours dans quelque calme ville française — Moulins, par exemple (mais à d'autres moments je me souviens qu'il penchait pour Amboise, ou Beauvais) « Mon Dieu, répond M. Aubry, l'Allier est une belle rivière; on peut y pêcher à la ligne (mais vous n'aimez pas beaucoup ça). En somme, vous avez quitté Paris parce que vos fermiers ne voulaient pas payer leurs loyers; vous avez quitté Londres parce que vous n'aimiez pas la guerre des Boërs, vous ne pouviez pas rester à Dublin parce que les Irlandais se refusaient à y apprendre leur langue natale. »

Et alors Moore dévoile la véritable raison de son inquiétude, triste préoccupation de tant de vieillards :

« J'ai beaucoup pensé ces derniers temps, dit-il, à chercher un endroit convenable pour y mourir. Ebury Street est une rue longue, maigre, et terne. Je ne voudrais pas finir mes jours dans Ebury Street. Ebury Street n'est pas un endroit digne de nos derniers instants. J'aimerais achever ma vie d'écrivain, là où je l'ai commencée : en France. »

Je ne crois cependant pas qu'il ait jamais pensé sérieusement à mettre ce projet à exécution. Ces villes françaises devenaient, elles aussi, un « dream-country » comme l'Irlande, comme Moore Hall. Il continuait à habiter Ebury Street, rue à laquelle, maintenant, si elle se trouvait en France, on donnerait sûrement son nom.

Ce fut, je crois, en 1928, qu'il rompit subitement cette douce habitude de venir passer à Paris quelques semaines du printemps. Brusquement une pénible maladie s'était emparée du vieil écrivain, qui avait dû se soumettre à une grave opération. Il la supporta mal, et pendant bien des jours sa vie fut en danger. Jusqu'à un certain point, il put se remettre

de cette cruelle alerte, mais jamais complètement, jamais au point de pouvoir voyager à son gré, vivre selon sa volonté. Il lui fallut dès lors se soumettre à une fâcheuse contrainte; il lui fallut apprendre à souffrir beaucoup et constamment. Quelques impatiences de vieil enfant gâté n'ôtent rien au véritable héroïsme de Moore dans ces tristes circonstances : je crois qu'on peut vraiment l'appeler un héros des lettres. Si l'on ouvre son dernier roman, *Aphrodite en Aulis*, on est saisi par une bouffée de jeunesse, de joie innocente, par une vision de la beauté antique; et l'on se demande par quelle magie un vieil homme solitaire et malade a pu les produire. C'était là sa revanche, c'était la vie qu'il rêvait, la seule réelle.

MARY DUCLAUX

LA GRANDE PITIÉ DES OCÉANS

La discussion du budget a donné lieu, au sein même de la Commission des finances, à d'étranges propositions. Peut-être les lecteurs de la *Revue de Paris*, qui ont lu les magistrales études du comte de Fels sur les monopoles, les tabacs, les mines, les chemins de fer, les P. T. T. auront-ils regretté — sans hélas pouvoir autrement s'en étonner — qu'on n'ait pas songé une seconde à alléger le budget des colossales dépenses que représente l'étatisation de certains grands services. Malheureusement l'État, suivant une marche contraire, ne cesse d'élargir ses attributions. Et c'est ainsi que nous le voyons témoignant d'une sollicitude en principe fort justifiée à l'égard de notre marine marchande, appliquer dans ce nouveau domaine ses méthodes passablement aventureuses — et cela au détriment du contribuable, victime ainsi que le montre M. Frédérix dans l'article qu'on va lire, de ce que M. Giscard d'Estaing appelle si justement « Le socialisme budgétaire ». (N. D. L. R.)

La lutte que soutinrent les grandes compagnies européennes de navigation, avant la guerre, pour la conquête du Ruban Bleu de l'Atlantique, est restée fameuse. En 1906, le *Kaiser Wilhelm II*, du Nordgermanischer Lloyd, faisait la traversée d'Europe en Amérique à la vitesse moyenne de 23 nœuds 68. Bien que la Hamburg-Amerika se fût retirée du tournoi, le Ruban restait depuis neuf ans en Allemagne. C'est alors que la Cunard se fit consentir par le gouvernement britannique un emprunt, une subvention annuelle, et construisit le *Mauretania* qui améliora le record de deux nœuds, puis le maintint, envers et contre tous, jusqu'en 1928. Comme les ingénieurs ne pouvaient rien faire de plus pour la vitesse, les compagnies se rattrapaient sur la taille de leurs champions. Des 30 700 tonneaux du *Mauretania* (1907) on passe

en quatre ans aux 46 400 tonneaux de l'*Olympic*. Le *Berengaria* (1912) en eut 52 200; le *Vaterland* (1914), naturalisé plus tard américain sous le nom de *Leviathan*, jauge 48 900 tonneaux. Avec les 23 700 tonneaux et les 22 nœuds et demi du transatlantique *France*, nos compagnies restaient, à la veille de la guerre, celles du « pays de la mesure », et ne s'en portaient pas plus mal.

Ces joutes se poursuivaient en un temps où les armateurs bouclaient leurs budgets, sinon facilement, du moins sans trop de peine. La plupart des États — l'État Français en particulier — attribuaient des primes au tonnage flottant et à la distance parcourue. Les sociétés les plus fortunées consacraient leurs ressources à de belles unités dont la construction flattait l'orgueil national et servait la technique. Éclate la guerre. A l'armistice, la France seule avait perdu sous les torpilles ou sur les mines 920 000 tonnes, soit près de 40 p. 100 de sa flotte marchande. Dépossédée par les traités, l'Allemagne n'avait plus que 700 000 tonnes de navires au lieu des 5 000 000 qui lui assuraient jadis le second rang dans la liste mondiale. Les grands gagnants de la guerre — si l'on ne considère que les chiffres de la marine marchande — étaient les États-Unis; moins absorbés que leurs alliés d'Europe (qu'ils sauvèrent d'ailleurs pendant l'hiver 1917-1918 en risquant dans les eaux françaises la flotte pétrolière réservée jusqu'alors au Pacifique), ils avaient pu entreprendre sur leurs chantiers, dès 1916, un effort sans précédent que la paix elle-même n'arrêta point. En quatre ans ils mirent à flot 2 500 navires, représentant 9 700 000 tonneaux, soit à peu près 1 /6 de la flotte mondiale. Les Allemands, de leur côté, ne pouvaient se résoudre à leur déchéance. La reconstitution de la marine fut poussée avec une telle énergie dans le monde entier que, deux ans après le dernier coup de canon, le total du tonnage d'avant-guerre était dépassé sur tous les océans. A la fin de 1920, le taux des frets baissant, les armateurs élevèrent une plainte qui ne s'est point tue depuis lors.

Empêtré dans sa flotte d'État, immense et construite hâtivement sous la menace des sous-marins, le gouvernement des États-Unis essayait de s'en débarrasser à n'importe quel prix. En même temps, la loi Jones (1920) encourageait

la construction privée dans les chantiers américains. Pourquoi s'étonner qu'un grand peuple qui, en 1914, ne possédait qu'une flotte commerciale à peine supérieure à celle de la Norvège, refît ce qu'avaient fait la France de Colbert et l'Angleterre de Raleigh? Le malheur fut que tous les ministères de la marine et tous les animateurs coloniaux de tous les pays invoquèrent en même temps Raleigh et Colbert. Les Italiens et les Japonais parce qu'ils avaient gagné la guerre, les Allemands parce qu'ils l'avaient perdue, les Hollandais parce qu'ils y avaient assisté, voulurent tenir ou reprendre le rang qu'ils méritaient. Les Allemands avaient la plus rude pente à remonter : ils reconstruisirent en sept ans les deux tiers de leur flotte d'avant-guerre; les quatre cinquièmes ensuite. L'armement français se contenta de maintenir son pourcentage de 1914 (5 p. 100) dans le tonnage mondial : notre flotte devait passer de 1 400 000 tonnes en 1918 à 3 360 000 en 1931. Dans l'ensemble, l'augmentation dépassa de très loin celle des besoins du trafic. On s'en fût sans doute accommodé si, contrairement à ce qui se passe pour les autres industries, celle de l'armement ne s'exerçait sur un plan dont aucune douane ne peut interdire l'accès. Vers 1925 il apparut que les affaires des marines marchandes empiraient doucement et continuellement dans un monde prospère.

Cette prospérité elle-même n'était qu'artificielle. Mais la notion du commerce international devenait si étrangère aux esprits que la situation des armateurs leur parut une monstruosité. Chacun attendait, en feuilletant de malencontreux projets d'accord, que les grenouilles du voisin éclatassent. En 1928, l'histoire devient vraiment intéressante. Sauf pour le *Majestic* (56 000 tonneaux) achevé en 1921 sur des plans déjà anciens, les grandes compagnies de navigation transatlantique s'étaient tenues plutôt en deçà de leurs ambitions de 1914. L'*Ile-de-France* (1926) jaugeait 43 000 tonneaux et filait 23 nœuds. Les Allemands, en décidant alors de sauter à 27 nœuds et à 51 600 tonneaux, avec le *Bremen*, donnèrent le signal d'une seconde course qui se déclencha quand l'horizon de l'économie mondiale était en train de perdre ses couleurs les plus charmantes.

Entre le lancement du *Bremen* (1928) et celui de son demi-

frère l'*Europa* (1929), alors que le Ruban Bleu de l'Atlantique flottait joyeusement sur la tête des chômeurs de Hambourg, au grand dam des chômeurs de Greenock et de Barrow-in-Furness, un craquement de mauvais augure se fit entendre du côté de l'Adriatique : le groupe Cosulich se déclarait insolvable. Le Gouvernement italien réorganisa si vite ses compagnies défaillantes qu'il fut bientôt en mesure d'ordonner la mise en chantier du *Rex* et du *Conte di Savoia*, paquebots exactement comparables au *Bremen*. Le *Rex* et le *Conte di Savoia* devaient entrer en service en 1932. La Cunard Line, qui songeait à remplacer le *Mauretania*, le *Berengaria* et l'*Aquitania*, devenus vieux, par deux « liners » rapides, résolut de frapper un grand coup : son premier *Supercunarder* jaugerait 73 000 tonnes, soit près d'une fois et demie le tonnage des plus grands paquebots connus jusqu'alors. Comme aucun groupe d'assureurs n'était à la taille du futur géant, la Cunard dut s'adresser au gouvernement. Au cours des débats qui eurent lieu à la Chambre des Communes en novembre 1930 — un an après la débâcle de Wall Street — sir Robert Horne déclara que des hommes d'affaires, en voyageant sur les bateaux allemands, pouvaient rester vingt-quatre heures de plus à New-York. Le mois suivant, la construction du *Supercunarder* était entreprise par MM. John Brown, des chantiers de la Clyde. Pour que le nouveau paquebot pût sortir, le « Clyde Trust » commença l'élargissement de la rivière.

Qu'allait-on faire en France?

NAISSANCE D'UN CHEF-D'ŒUVRE

La Compagnie Générale Transatlantique exploitait à cette époque sur la ligne de New-York deux sortes de paquebots. Des paquebots moyens et pourtant très confortables comme le *Lafayette*, qui « gagnait largement sa vie » et continue à la gagner; trois grands paquebots qui représentaient l'équipe française dans le tournoi international des « liners » transatlantiques et entraient seuls en ligne de compte, lorsqu'il s'agissait d'appliquer la convention postale intervenue entre l'État français et la Compagnie.

Ces trois grands paquebots, le *France* (23 700 tonnes; 22 nœuds 1/2; 1912), le *Paris* (34 500 tonnes; 21 nœuds 60; 1921) et l'*Ile-de-France* (43 100 tonnes; 23 nœuds 30; 1926) occupaient un rang modeste dans la flotte transatlantique concurrente. Les règles inéluctables qui régissent la vie des navires obligeaient à prévoir pour 1934 ou 1935 la mise en retraite du *France* et l'affectation du *Paris* à un service de croisières. Comment les remplacer? Diverses raisons techniques militaient en faveur d'un paquebot plus grand que ses aînés. Dès 1927 la Compagnie Générale Transatlantique en a informé le Ministère des Travaux Publics : le paquebot qui remplacera le *France* sera si large qu'il ne pourra passer par l'écluse de 30 mètres du port de Saint-Nazaire; d'où la nécessité d'établir une nouvelle forme d'entrée. La Compagnie accepte allégrement la responsabilité de la construction d'un supertransatlantique. En 1929 pourtant elle obtient de l'État l'autorisation de surseoir à la mise en service de ce nouveau bateau jusqu'en 1933, puis jusqu'en 1934. Et, en été 1930, le Président de la Compagnie constate publiquement que l'*Ile-de-France* « a eu la fréquentation la meilleure de tous les grands navires rapides de la ligne de New-York », bien qu'il ne soit ni le plus grand, ni le plus rapide, ni le plus jeune.

Il fallut aussi admettre, en cette même année 1930, que la trésorerie de la Transatlantique n'était pas brillante. Au bilan figuraient, outre les 209 millions d'actions, 521 millions de bons et d'obligations dont beaucoup d'échéances étaient fâcheusement proches. Le 17 mai 1930, une mise en demeure de l'État vint accroître l'embarras au siège de la rue Auber : s'y occupait-on oui ou non du troisième paquebot prévu par la convention? En juillet le Conseil, autorisé par l'Assemblée générale, décida d'augmenter le capital de 70 millions. Mais qu'étaient 70 millions? Trop pour un public déjà éprouvé par la crise. Une très faible partie de ce qu'il faudrait pour construire le nouveau bateau. La convention qui parlait de trois grands paquebots à maintenir en service ne spécifiait pourtant pas que le dernier dût être plus grand et coûter beaucoup plus cher que tous les autres. L'État exerça-t-il une pression? La Transatlantique se laissa-t-elle hypnotiser par le projet de la Cunard? Il y a là un point qui demeure obscur. Toujours

est-il qu'au moment où la crise de la marine marchande gagnait les parties les plus saines de l'économie mondiale, où les marchés ne cessaient de se restreindre, où les affaires de la Compagnie Transatlantique se présentaient le plus mal, il fut décidé de mettre en chantier à Penhoët un paquebot qui jaugerait 75 000 tonnes, soit 2 000 tonnes de plus que le *Supercunarder*.

Trois mois plus tard, la Transatlantique était en difficulté. Un consortium lui offrit amicalement quelques dizaines de millions. Le samedi 20 juin 1931, la Compagnie reçoit de l'État une lettre à laquelle il faut répondre le lundi 22 avant midi. L'État veut se substituer entièrement au groupe prêteur; il exige la démission du conseil, la réduction du capital à 50 000 000 et pour lui-même hypothèques et contrôle. La Compagnie acceptera ou déposera son bilan. Il lui manque 250 millions pour finir son année Elle accepte et déclare une trentaine de millions de pertes pour l'exercice 1930.

A Penhoët, la quille du futur supertransatlantique *Normandie* prenait forme. Cependant le craquement de la Cosulich s'était étendu à toute l'Europe. Rien n'eût empêché la nouvelle société « Italia », présidée par le duc des Abruzzes, de pousser la construction du *Rex* et du *Conte di Savoia*. Tandis que des messages pathétiques étaient échangés en mer sur la ligne de la Plata, entre le paquebot l'*Atlantique* et le paquebot *Cap Arcona*, l'un et l'autre fort dépourvus de passagers; que des conversations avaient lieu, à la suite de la visite de MM. Laval et Briand à Berlin, entre compagnies françaises et allemandes; que le Norddeutscher Lloyd et la Hapag, après avoir tenté d'éviter la catastrophe en unissant sous une direction commune les trois quarts du tonnage allemand, et cherché vainement dans les bénéfices du *Bremen* et de l'*Europa* une compensation à leurs pertes, se livraient aux mains des banquiers, qui eux-mêmes s'écroulaient dans les bras du gouvernement du Reich; tandis que la courbe des échanges se mettait à descendre verticalement, les deux plus grands bateaux du monde commençaient à se profiler sur l'horizon de la Clyde et de la Loire. On allongeait les jetées de New-York, trop courtes pour les recevoir. Mais, le 11 décembre 1931, la Cunard annonça qu'elle arrêtait la construction de son *Supercunarder*.

Soixante-dix pour cent des ouvriers de la Clyde étaient déjà en chômage. Il y en eut 3 000 de plus ce jour-là. A la Chambre des Communes où l'on avait beaucoup parlé du Ruban Bleu de l'Atlantique treize mois plus tôt, Mr. Walter Runciman constata simplement que la Cunard était une société privée et que toute aide financière du gouvernement britannique était « hors de question ». La même semaine, la Commission des Finances de la Chambre des Députés se plaignit de ce que l'on continuait à travailler sur le futur *Normandie*, quoique toute approbation de ce travail eût été ajournée depuis le mois de mars précédent. Un de nos ministres disait : « Le moment est venu pour toutes les nations maritimes d'abandonner ce régime de concurrence impitoyable. » — « Le danger est évident », ajoutait un ex-sous-secrétaire de la Marine Marchande, « et il pourrait devenir mortel ». Tous deux avaient raison. Tous deux étaient sincères. Tous deux devaient s'apercevoir qu'il y a des masses soi-disant inertes dont il est presque impossible de se rendre maître. Le 23 décembre, le Ministre de la Marine Marchande, M. de Chappedelaine, déclara à la tribune du Palais-Bourbon que si la Cunard décidait d'abandonner la construction de son navire, la France acceptait de ne pas poursuivre la construction du « sien ». L'idée parut « absurde » à une partie de la presse anglaise. Un journal londonien, habituellement modéré, la qualifia « d'extraordinaire suggestion ». Consultée, la Cunard se défendit de vouloir reconquérir le Ruban Bleu, et ajouta qu'un nouveau bateau lui était nécessaire pour assurer le service rapide de New-York. Lorsqu'elle aurait de l'argent, elle se remettrait au travail sur le *Supercunarder*. Le *Bremen* et l'*Europa* naviguaient; le *Rex* et le *Conte di Savoia* étaient en chantier. Et la France ne construisait-elle pas le *Normandie*?

Trois cents millions avaient alors été dépensés sur ce paquebot. S'arrêter? Et le chômage? Dans la région de Saint-Nazaire, il venait d'apparaître quelques drapeaux rouges. Ne pas s'arrêter? Sur les 670 000 tonneaux qu'exploitait la Transatlantique, 206 000 étaient déjà désarmés. Les 75 000 tonneaux neufs du *Normandie* coûteraient vraisemblablement 700 millions. La Chambre voulait en avancer

160. Le gouvernement parlait d'un emprunt garanti. Le Sénat hésitait. A Berlin, pendant ce temps, le Cabinet d'Empire imposait à l'ensemble des armateurs allemands (la Hapag ne gagnait même plus de quoi couvrir ses dépenses courantes) une combinaison d'assainissement. Au mois de septembre 1932, le *Rex* fit son voyage d'inauguration et subit, du côté de Gibraltar, une panne de turbines qui provoqua des grincements de dents à Rome. Pendant que des questions étaient posées à la Chambre des Communes au sujet du *Supercunarder* interrompu, le *Normandie*, plus heureux, grandissait. Enfin, le 29 octobre, près de 200 000 personnes, arrivées par trains, par autos et par camions, s'assemblaient à Saint-Nazaire pour assister au spectacle émouvant qu'est toujours un lancement de grand navire.

Placé devant la Madeleine, le *Normandie* eût empli la rue Royale et atteint l'Obélisque. L'avenue de l'Opéra eût été trop étroite pour lui. Son gouvernail était plus haut que l'Arc de Triomphe du Carrousel. Son poids dépasserait celui de sept Tours Eiffel. C'étaient les brochures distribuées par la Transatlantique elle-même qui prenaient soin de nous l'apprendre. Des actionnaires de la Compagnie se consolaient d'avoir vu leurs titres tomber de 1 800 à 100 francs, en lisant que les rivets de la coque, mis bout à bout, eussent couvert la distance de Paris à Montélimar. Moins bien informés, de simples contribuables demeuraient rêveurs devant cette cathédrale marine, et, sentant peut-être qu'on les rattraperait au tournant, songeaient qu'en un jour de fête il eût été déraisonnable de ne point se réjouir. Le banquet eut lieu. La bouteille de champagne traditionnelle fut cassée sur la quille. Et une foule d'honnêtes gens, attachés aux intérêts de sociétés respectables et même au bien public, saluèrent le glissement vers l'eau d'un amas de merveilles.

EXAMENS DE CONSCIENCE ET DE COMPTES

Le *Normandie* est un chef-d'œuvre de technique et de science. Comment ne point rendre hommage à ceux qui, l'ayant conçu, l'ont exécuté? Ils sont l'honneur de leur profession. Quant aux personnalités qui assistèrent à son lance-

ment et exprimèrent les vœux de tout un pays, ce serait leur faire injure que d'imaginer qu'en leur âme, elles n'avaient point été, à maintes reprises, traversées de scrupules. Le Ministre de la Marine Marchande, M. Léon Meyer, fit allusion à ces scrupules en termes excellents : « Était-ce l'heure, a-t-on objecté, de faire courir à une parcelle de la richesse française un risque aussi manifeste, — car, enfin, l'utilisation du Normandie reste en dernière analyse une utilisation commerciale — au moment même où le bilan des épreuves dans lesquelles une partie de l'avoir national a sombré peut paraître aussi inquiétant? » Quelle que fût la réponse à cette interrogation, le navire était désormais à flot. Aucun des orateurs qui le célébrèrent ce jour-là, eût-il voulu assumer seul la responsabilité de son exploitation? On en doute. Le nouveau et très distingué président de la Compagnie Générale Transatlantique, M. Marcel Olivier, dit : « Les recettes du *Normandie* varieront par voyage aller et retour de 8 à 16 millions de francs selon le trafic. Si nous tablons sur vingt voyages par an, nous arrivons à un total de 160 à 320 millions de recettes. Les dépenses, il est vrai, pour chaque voyage, avoisineront 7 millions. Tout compte fait, et, sous réserve que la situation économique actuelle ne s'aggravera pas, nous pouvons espérer que le *Normandie* couvrira ses frais et paiera son amortissement. »

Il faut bien se remettre ici à parler chiffres. La flotte « de luxe » de l'Atlantique-Nord comprend actuellement 35 navires d'une capacité totale virtuelle d'environ 15 000 passagers de première classe par voyage. En 1934, par suite des désarmements ou des affectations nouvelles que l'âge des paquebots en service imposera d'ici là, cette flotte sera vraisemblablement réduite — compte tenu du *Normandie* et du *Supercunarder* — à une vingtaine d'unités d'une capacité d'environ 12 000 passagers de première classe. Cette diminution a servi d'argument, depuis 1928, aux constructeurs de grands transatlantiques.

Quel est, en regard, le nombre de passagers de même catégorie à transporter? D'Amérique en Europe, la moyenne des quatre années d'avant-guerre s'établit aux environs de 88 000. Jamais, depuis la guerre, même pendant les plus belles années, ce chiffre ne fut atteint. De 1925 à 1929 le nombre

de passagers oscilla entre 74 et 80 000. S'il est vraisemblable que le chiffre très bas de 1932 (on parlait de 40 000) restera exceptionnel, celui de 80 000 ne paraît point devoir être dépassé d'ici très longtemps. Pour transporter 80 000 passagers, il suffirait que la flotte de 1934 fît sept voyages à plein. A supposer qu'elle en fît vingt — comme il est prévu pour le *Normandie* — les deux tiers des couchettes de première classe resteraient dans l'ensemble inoccupées.

Il va de soi qu'il faut satisfaire des demandes plus nombreuses à la bonne saison. En outre, le propre de la concurrence est de rompre au profit des plus habiles un équilibre médiocre. Admettons que le *Normandie* bénéficie dans la plus large mesure de cette rupture d'équilibre, ou, du moins que le rétablissement rapide de la situation économique lui permette d'en bénéficier durant sa brève jeunesse (on sait qu'il en est un peu des transatlantiques comme des endroits à la mode : leur clientèle, limitée, préfère d'habitude le plus récent; à treize ans, un paquebot de grande ligne est vieux). Tenons pour assurées les circonstances générales et particulières les plus favorables. Le *Normandie* coûtera environ 800 millions, c'est-à-dire que l'amortissement minimum de 5 p. 100 représenterait 40 millions annuellement, somme à laquelle devraient s'ajouter, en bonne gestion (si l'on en croit les prévisions soumises à une de nos commissions parlementaires en 1928 au sujet de la Sud-Atlantique, par un défenseur habituel de notre marine marchande) 8 p. 100, soit plus de 60 millions, pour fonds de grosses réparations, assurances, etc. A moins que l'État n'assume gratuitement tous les risques, il faudrait donc qu'un supertransatlantique du type *Normandie* puisse être amorti à raison d'une centaine de millions par an. Or quels sont les bénéfices que la Compagnie espère en tirer? D'après les déclarations reproduites plus haut : 1 à 9 millions de francs par voyage, soit 20 à 180 millions pour les 20 voyages annuels. On est finalement amené à envisager le dilemme suivant : ou bien le *Normandie* fera ces voyages avec moitié moins de passagers qu'il ne pourrait en porter et son exploitation sera déficitaire; ou bien (c'est ce qui se produira vraisemblablement durant les premières années) il voyagera à plein, transportera d'Amérique en

Europe plus de 18 000 passagers de première classe par an, soit à lui seul le quart du nombre total des passagers « de luxe » qui franchissent l'Atlantique-Nord au cours des années prospères, et, du même coup, il rendra déficitaire l'exploitation non seulement de ses concurrents mais encore de ses coéquipiers, à commencer par l'*Ile-de-France*.

DE LA QUESTION DES TRANSATLANTIQUES AU PROBLÈME GÉNÉRAL DE LA MARINE MARCHANDE

Nous entendons bien que les grands transatlantiques sont les « ambassadeurs » de leur pays : ce terme, dont on a peut-être abusé, correspond à une réalité incontestable. On a d'ailleurs fait observer justement que, sur le *Normandie*, les dépenses somptuaires ne dépasseraient point 5 p. 100 (peut-être 7 p. 100) du coût total du navire. Ces dépenses répondent, comme le commerce de luxe parisien, aux désirs d'une clientèle qu'il serait absurde d'écarter. Pourtant il se pose ici deux questions. La première est une question d'opportunité : n'est-il pas choquant, en ce temps d'épreuves universelles, d'engager en plusieurs pays des dépenses certaines au bénéfice hypothétique d'un super-luxe réservé à une clientèle restreinte? La seconde est une question d'appropriation et tient tout entière dans la phrase que prononçait en notre présence, il y a quelques jours, un marin français éminent : « Quand des gens s'extasient devant un paquebot parce qu'il ressemble à la Rue de la Paix, je ne me sens pas en principe rassuré pour ce paquebot. » Quelle que soit la cause initiale des incendies qui ont ravagé ou anéanti en quatre ans le *Paul Lecat*, le *Paris*, l'*Asia*, le *Lamartine*, le *Georges Philippar* et l'*Atlantique*, il est certain que plus les avenues intérieures et les halls ou salons d'un paquebot sont vastes, plus les appels d'air, une fois le feu déclaré, sont redoutables.

Ces réserves faites, il faut porter le débat plus haut. Ce qui est en cause, bien plus qu'une erreur isolée, c'est la reprise en 1928, c'est la pratique même d'une course aux armements civils, d'où ne dépend nullement la sécurité des nations, mais seulement un prestige que ces nations pourraient défendre à meilleur compte, d'une manière plus profitable pour la com-

munauté. On discutera indéfiniment sur le point de savoir si le bénéfice moral qu'un pays retire du lancement d'un super-transatlantique dépasse la charge à supporter. Mais comment ne point être frappé du fait que le *Normandie*, à lui seul, représente une valeur presque égale à celle pour laquelle toute la flotte de la Compagnie Générale Transatlantique (100 unités, 557 500 tonneaux) était portée au bilan publié en 1930? De même, un bateau de la catégorie de l'*Atlantique*, qui vient de brûler au large de la côte française, coûte environ 250 à 300 millions, soit près des 3/4 de ce que vaut tout le matériel naval de la Compagnie exploitante. En fait, les plus puissantes sociétés risquent maintenant d'être écrasées par un seul de leurs « produits ».

Le progrès, dit-on parfois, est à ce prix. Là encore, il est permis de douter. D'abord pour cette raison très simple que la technique, si admirable qu'elle soit, doit être au service de l'économie nationale ou internationale et non l'économie au service de la technique. Ensuite parce que, dans l'état présent des connaissances de l'ingénieur naval, il n'y a plus de relation véritable entre le prix et le progrès. Si l'on s'est décidé en Angleterre et en France à passer du paquebot de 50 000 au paquebot de 75 000 tonnes, c'est surtout que, pour une même puissance motrice, le navire le plus long a une vitesse plus grande que le navire le plus court, et consomme relativement moins de combustible. Mais cette vitesse plus grande, qu'est-elle? Le *Mauretania*, de 30 000 tonnes, filait à peu près 26 nœuds en 1907; les géants de 1934 en fileront 30. Lorsqu'on songe à l'accroissement absolu de dépenses que représente cette différence de quatre nœuds et que l'on compare les possibilités immenses offertes à l'inventeur dans le domaine des airs et particulièrement des hautes altitudes, à la petite marge des progrès qui seule semble encore subsister sur mer, on se demande si le jeu vaut vraiment la chandelle.

La question des grands transatlantiques fait au reste partie d'un problème général qui est celui de toutes les marines marchandes. En 1914, le tonnage mondial était environ de 49 millions de tonnes de jauge brute. Il est aujourd'hui de 70 millions de tonnes : soit une augmentation nominale de 43 p. 100 qui correspond, en raison du perfectionnement de l'outillage

et de l'accroissement de la vitesse des navires, à une augmentation réelle des moyens de transport qu'on estime à 70 ou 80 p. 100. Or le tonnage du commerce international n'était supérieur que de 28 p. 100 en 1929 à celui de 1913. Il n'est pas besoin de chercher d'autre explication à la longueur et à la gravité particulière de la crise des marines marchandes.

Depuis 1920, les armateurs ont subi, presque sans interruption, l'effet désastreux d'un dérèglement dont les chantiers suréquipés ne profitaient même pas. « De quelque côté que nous tournions nos regards », disait en 1931 le Président de la Chambre Syndicale Française des Constructeurs de Navires, « nous assistons à une production chaotique et désordonnée... Très rapidement, les besoins sont dépassés, avec une ampleur d'autant plus grande que la période de dépression aura été plus longue. Une sinusoïde livrée au caprice du hasard règle l'industrie de l'armement et de la construction navale, la faisant passer par des alternatives redoutables de prospérité spéculatrice ou de dépression excessive. » Paroles vraies — on ne saurait trop y insister — non seulement pour l'époque de la crise mondiale, mais pour une longue période où la plupart des industries devaient à la protection des gouvernements de se croire à peu près équilibrées.

En 1932 l'excès du mal finit par imposer le désarmement massif d'un cinquième environ de la flotte mondiale : Pour la France même, la proportion atteignait presque le tiers. Mais, avant d'en venir là, que faisaient les chefs de l'armement et de la construction navale? Au milieu de périls visibles, n'avaient-ils rien pu tenter?

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Albert Ballin, homme entreprenant, passait dans sa jeunesse pour un économiste révolutionnaire, parce qu'il était hanté par l'idée d'une entente nécessaire entre les armateurs. Président de la Hapag, il proposa, vers 1910, de démolir dans le monde entier les navires âgés de plus de vingt-cinq ans. Ce projet fut mal reçu. Beaucoup d'autres ont fleuri ensuite.

Il ne s'agit d'abord que d'arrangements particuliers sur

les tarifs de fret, les horaires, ou sur la division du travail dans une zone donnée. De bons modèles de ces arrangements avaient été fournis depuis longtemps par la «Baltic and White Sea Conference » et le sont encore par les « Conférences » de l'Atlantique Sud ou Nord. Cette dernière, malgré les conflits intérieurs qui menacent son existence et l'obligent à des remaniements fréquents, continue à se réunir à peu près régulièrement au printemps et à l'automne de chaque année.

En 1924 apparaît sous le nom de Plan Pollich (le commandeur Pollich était directeur de la *Navigazione Libera Triestina*) un projet tendant à soutenir, par les allocations d'une caisse commune, les bateaux à qui leur clientèle voudrait imposer des tarifs de fret trop bas. Comme la situation générale était loin de s'améliorer, on se mit à parler ou à reparler en même temps dans plusieurs pays de désarmement volontaire (Plan Andresen, 1925). Enfin et très vite on en revint aux propositions draconiennes. Cette fois, déclarait un groupe d'armateurs allemands, il fallait démembrer 22 p. 100 du tonnage mondial : mesure radicale qui permettrait de gérer librement le reste. Quelqu'un, pour perfectionner le plan, suggérait aux sociétés internationales d'assurance de ne plus assurer aucun bâtiment neuf si la compagnie constructrice ne justifiait pas de la démolition d'un tonnage correspondant.

Un autre armateur allemand, M. Schumacher, calcula, en 1932, que l'accord de six grands pays sur la destruction des bateaux jaugeant entre 1 000 et 8 000 tonnes et âgés de plus de vingt ans, éliminerait près du sixième du tonnage mondial : purge suffisante pour rétablir la santé des marines marchandes en période normale. La valeur du tonnage d'occasion a tant baissé que les armateurs se contenteraient d'une indemnité de 300 francs par tonneau mis à la ferraille. Il est curieux de noter qu'à ce tarif, le démembrement du sixième (600 000 tonneaux) le plus vieux de la flotte marchande française coûterait 180 millions de francs, soit une somme à peine supérieure au secours que le projet Tasso, actuellement soumis à la Chambre des Députés, propose d'allouer chaque année pendant quatre ans à nos armateurs et qui permettrait tout juste à ceux-ci, d'après leur propre expression, de « tenir la tête hors de l'eau ». Quant à l'assai-

nissement général de la situation par une méthode de ce genre, le coût en serait sans doute dix fois inférieur à ce qu'ont dépensé les grands pays depuis la guerre, en subventions maritimes et renflouements, pour n'éviter aux intéressés ni les difficultés de gestion ni l'angoisse du naufrage.

Il n'est pas prouvé, a-t-on observé, que la destruction d'une partie du tonnage mondial fasse remonter les frets à un niveau rémunérateur; et, s'ils remontent, certaines denrées ne devront-elles pas cesser de voyager? L'observation est juste pour la période de crise aiguë que nous traversons. Elle ne l'est point pour la moyenne des situations. Aussi la majorité des experts admettent-ils qu'un démembrement concerté soulagerait tout le monde. Ce qu'ils discutent, c'est la possibilité d'aboutir à un accord exécutable. Le directeur du *Journal de la Marine marchande*, M. René Moreux, offrait dès la fin de 1931, une formule claire, qui reste aujourd'hui la meilleure base de discussion qu'on puisse imaginer : fixation d'un âge limite pour chaque catégorie de navires et accord des principaux gouvernements pour refuser le départ aux navires ayant dépassé cet âge. « En dehors de cette solution universelle, simple et sans échappatoire, ajoutait l'auteur de la formule, il ne peut y avoir malgré toutes les bonnes volontés que désordre et inefficacité. » M. Moreux demandait qu'on organisât « un Washington des flottes de commerce ». Sa proposition fut intelligemment complétée ou commentée par les uns, critiquée par les autres, et en général accueillie avec un intérêt bien compréhensible par tous ceux qu'inquiète la crise permanente de la marine marchande. Le Président de la Commission de la Marine au Sénat, d'accord avec son collègue de la commission similaire à la Chambre, suggérait de porter la question à Genève. Le dossier Moreux fut expédié, dit-on, à la Section du Transit du B. I. T. Vers la même époque, la Conférence de la Baltique, après avoir longtemps soutenu qu' « en raison de la puissance des forces économiques en présence et de l'incertitude de la situation monétaire, toutes mesures artificielles seraient inopérantes et tout essai d'intervention inutile », admettait la « nécessité de sacrifices individuels temporaires, seul moyen d'éviter un désastre général ».

En automne 1932, la Compagnie Générale Transatlantique

devant quelque 1 200 millions au Crédit Maritime, au Trésor et à la Caisse des Dépôts, les commissions compétentes essayaient d'aller au plus pressé; la plupart des gouvernements se débattaient au milieu de leurs faillis nationaux. Et les hommes de bonne volonté avaient été remis en vacances.

LES POUVOIRS ET LES ADMINISTRÉS

Crise du transatlantique; crise des marines marchandes. Sous-chapitre et chapitre du livre qu'il ferait bon écrire sur la crise de l'exécutif dans l'état moderne; les services d'avions et de chemins de fer y mériteraient bien aussi quelques pages.

Si la France devait aborder un jour une discussion internationale sur la marine marchande, comment s'y présenterait-elle? Notre flotte, une des plus anciennes d'Europe avec celles de l'Angleterre et de la Hollande, s'est développée sous l'impulsion des intérêts privés. Aujourd'hui encore, près des trois quarts du tonnage marchand de la France sont absolument libres. Par contre, aucun soutien ne leur est accordé. Même le système des primes a été abandonné depuis la guerre. « Notre Compagnie, déclarait le Président des Chargeurs Réunis en décembre 1931, ne reçoit de subventions d'aucune sorte : moyennant des frais de transports réduits et sans aucun concours, elle répond à toutes les exigences des services que l'État attend d'elle sur diverses lignes. » Ces services sont principalement de nature postale; mais les Chargeurs Réunis, depuis qu'ils ont refusé de renouveler leur convention avec l'État (1925) ne les assurent que sur une base commerciale, comme ceux de tout autre client important.

A côté de cet armement « libre », figurent quatre sociétés subventionnées : la Compagnie Fraissinet, la Sud-Atlantique, les Messageries Maritimes ou plus exactement leurs services contractuels, et la Transatlantique.

La Compagnie Fraissinet, liée à l'État par une convention de 1927 revisable tous les cinq ans pendant vingt ans, émargera probablement au budget de 1933 pour une douzaine de millions destinés à faciliter le fonctionnement de notre ligne de Corse.

La Sud-Atlantique, créée en 1912 pour assurer les services maritimes postaux entre la France, le Brésil et la Plata, s'appuie sur l'organisation des Chargeurs Réunis qui en assure en quelque sorte la gérance. Elle a signé en 1928 une convention par laquelle l'État, confirmant le régime de régie intéressée sous lequel elle fonctionnait depuis 1920, lui prend les neuf dixièmes de ses bénéfices et l'assure contre les neuf dixièmes de ses pertes. Cette convention prévoyait la construction sur fonds d'emprunts garantis, de deux paquebots destinés à concurrencer les bateaux anglais, allemands et italiens exploités depuis 1926 sur le même parcours, et qui tous jaugeaient entre 23 et 26 000 tonnes, avec une vitesse maximum de 20 nœuds. Le premier de ces deux paquebots, l'*Atlantique* (40 000 tonnes, 22 nœuds) fut le plus grand bateau de l'Atlantique-Sud. Il fit son premier voyage à la fin de 1931, et eut il y a quelques semaines le sort que l'on connaît. Le second doit être construit « à une date à fixer d'accord » entre la Compagnie et l'État. Le déficit couvert par l'État pour les années 1923-24-25 avait été en moyenne de 22 millions. Il paraît devoir être de 65 à 70 millions en moyenne pour 1932 et 1933.

La création, en 1921, des Services Contractuels des Messageries Maritimes, sorte de filiale des Messageries Maritimes, a été un compromis entre l'État qui voulait avoir la haute main sur les services postaux d'Extrême-Orient réorganisés par la convention du 29 décembre 1920, et les Messageries Maritimes qui se dérobaient au contrôle. Les Messageries, qui ne conservent en propre qu'un matériel naval évalué à la fin de 1931 à 69 millions, gèrent, moyennant une rémunération importante, la Société des Services Contractuels dont elles détiennent la grande majorité des actions; cette Société, au capital versé de 15 millions, possède une flotte évaluée à environ 1 200 millions de francs. L'État, qui couvre les pertes des Services Contractuels, a dû débourser de ce fait, depuis que les Services existent, environ 1 milliard 70 millions.

Enfin, la Compagnie Générale Transatlantique, dont on sait les déboires et le renflouement par les caisses publiques, après n'avoir bénéficié, pendant de longues années, que de subventions relativement insignifiantes, est en passe de se transformer en une société où l'État, qui lui verserait 50 à

150 millions par an, posséderait les deux tiers des sièges au Conseil et les deux tiers des actions.

Si l'on ajoute que l'État s'est mis à construire pour son propre compte depuis 1928 de petits paquebots qu'il loue en Méditerranée à diverses compagnies, il apparaîtra qu'au regard de pays comme l'Allemagne ou l'Italie, de puissances comme l'union Hapag-Norddeutscher Lloyd, ou l'union Italia-Lloyd Triestino, nous avons pour souci principal d'essayer un peu de tous les régimes. Aussi le Sénat, lorsque la Chambre lui soumit, l'année dernière, ses propositions de crédits pour la Transatlantique, répondit-il en demandant qu'on lui présentât un projet de réorganisation d'ensemble de la navigation française.

Un projet d'ensemble! D'où sortirait-il? L'esprit de solidarité entre nos grandes compagnies semble peu développé jusqu'ici, sans doute parce que leurs champs d'activité sont très éloignés les uns des autres. Quelques-uns de leurs dirigeants se trouvent être aussi présidents ou administrateurs de chantiers navals. En cette qualité, ils ont le devoir de chercher des commandes de bateaux qu'en tant qu'armateurs ils souhaiteraient peut-être différer ou obtenir à meilleur compte. Un seul grand paquebot du type *Supercunarder* peut à la fois ruiner une compagnie de navigation et sauver un chantier. Le Comité Central des Armateurs de France, corps respectable et qui a toujours fait preuve de modération, semble avoir pour désir constant de n'accepter les secours de l'État qu'à la dernière extrémité : il est peu favorable d'autre part à aucun projet de démembrement. Au milieu des pires difficultés, certains armateurs français poussent l'individualisme jusqu'à déclarer qu'ils préféreraient « le régime du roi Pausole à des restrictions imposées par une République où les lois maritimes sont à refondre de A à Z ». Ce qui pourrait être un peu plus qu'une boutade. Attendre le projet d'ensemble d'un ministre? Fût-il Colbert, où trouverait-il, avant de passer la main, le temps d'adapter une politique à une doctrine, de la remodeler aux faits, de l'appliquer et de la poursuivre? Il existe certainement au Ministère, dans les Services de la Flotte par exemple, des experts d'autant plus qualifiés pour tracer un plan d'action, qu'installés à poste fixe ils pourraient servir

d'arbitres. Mais imagine-t-on que ces experts éprouvent la moindre envie d'entreprendre une bataille où ils seraient pris entre les rouages d'une vaste machine gouvernementale et le hérissement des intérêts privés?

En fait, les « Pouvoirs » se bornent à constater les dégâts au moment où ils se produisent, quitte à lancer alors dans la brèche leurs investigateurs parlementaires et leurs troupes de contribuables. L'épargne française, abstraction faite de ce qui a été gagné puis reperdu en Bourse, a contribué pour deux milliards et demi à trois milliards de francs depuis une dizaine d'années à l'entretien ou au sauvetage de nos lignes « impériales »; le seul choix qui lui a été laissé porte sur la méthode : versements budgétaires annuels dans le cas de la Sud-Atlantique et des Messageries Maritimes ou amputation brutale, dans le cas de la Transatlantique. On nous assure qu'en 1934, au plus tard en 1935, cette compagnie sera complètement rétablie. Des hommes remarquables s'emploient à sa réorganisation. Encore faut-il que la situation générale, l'absence ou les excès de politique, l'habitude de considérer les postes de l'actif national comme des châteaux à entretenir, non comme des biens qui doivent fructifier, ne rendent pas impossible la tâche de ces hommes et vaines les ressources de leur intelligence. Si l'on pouvait reprocher quelque chose aux dirigeants de notre flotte, c'est moins en effet d'avoir vu grand que de n'avoir point pris position nettement contre un courant qui allait rendre presque inévitables pour tous des décisions aux conséquences ruineuses. Donner des ballons d'oxygène aux mourants n'est qu'un pis aller. Il vaudrait mieux éclaircir l'atmosphère.

QUE PEUT-ON ESPÉRER?

En septembre 1932, d'après le Lloyds Register, 900 000 tonnes de navires marchands se trouvaient encore en construction dans le monde; mais pour la première fois depuis la guerre le tonnage à flot était en baisse (d'environ 400 000 tonnes) sur le chiffre de l'année précédente.

Aussitôt les partisans du laisser-aller de triompher : « Vous faisiez des projets, pauvres gens. La nature se charge de

tout arranger. » D'accord. A condition que les gouvernements et les hommes ne recommencent pas demain, comme ils viennent de le faire pendant onze ans, à contrecarrer son action. Tant de philosophie ne sert d'habitude qu'aux enterrements. « Il va falloir une entente internationale, et c'est là le hic! » déclarait un de nos honorables sénateurs après avoir pris connaissance de la proposition Moreux; puis il ajoutait sans rire : « Comme il faut un commencement à toutes choses, je crois que votre suggestion pourrait être soumise aux pouvoirs compétents à toutes fins utiles. »

Beaucoup plus nombreux encore sont les armateurs de toutes nationalités dont le raisonnement se borne à ceci : « Peu importe la détresse des autres, si notre gouvernement nous permet de vivre. » On répète aux actionnaires de nos compagnies de navigation que les avantages accordés par les États étrangers à leurs marines marchandes sont en général plus grands que ceux dont bénéficie la flotte française. C'est vrai. On dit que les sommes inscrites à notre budget pour la défense de nos lignes « impériales » sont inférieures à celles que nous consacrons sans que personne ne proteste, à nos canaux et à nos routes. Arithmétiquement, c'est encore vrai. La flotte marchande apporte à la balance commerciale et aux finances publiques des recettes considérables. Les subventions sont utiles, parfois indispensables, mais elles laissent, dans tous les pays, le fond du problème intact.

Les questions à traiter semblent se grouper, sans trop d'artifice, sous deux titres principaux : grands paquebots; excédent mondial du tonnage.

Voyons le premier. Du côté de l'Océan Indien, le canal de Suez empêche, pour notre bonheur, les coques de grandir démesurément : la lutte n'est, dans cette direction, qu'une lutte de vitesse, où les Italiens devancent actuellement à grands frais, mais d'assez loin, les bateaux des autres nations. La question des paquebots géants se ramène donc pratiquement à celle des « liners » de l'Atlantique. Par qui pourrait-elle être réglée? Par une dizaine de compagnies de navigation dont les plus entreprenantes appartiennent à quatre pays d'Europe : l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et la France. Le sera-t-elle? C'est une autre affaire. La plupart de ces compagnies de naviga-

tion étaient représentées, à la fin de l'année dernière, aux séances d'un comité international d'armateurs réunis à Paris. Parmi les délégués à ce comité, aucun ne désirait la ruine et beaucoup redoutaient l'étatisation de leurs compagnies. Or il est évident qu'à défaut d'entente, s'ils échappent à la ruine, ce ne sera que par l'étatisation généralisée, c'est-à-dire par le transfert des pertes des actionnaires au corps des contribuables.

Quant au second groupe de questions — celui qui concerne l'excédent mondial du tonnage — il ne peut évidemment relever que d'une conférence de gouvernements. « Un accord sur la course au tonnage », disait il y a quelques semaines le directeur de la section des Transports à la Chambre de Commerce Internationale de Paris, « sera complet et international, ou il ne sera pas ». Ceci pourtant ne signifie point universel. L'accord de huit pays (Grande-Bretagne, États-Unis, France, Italie, Allemagne, Hollande, Scandinavie, Japon), maintenant par exemple les proportions actuelles entre les flottes marchandes et limitant dans une certaine mesure les constructions neuves, aurait une telle portée que l'abstention des autres pays, auxquels il serait ouvert, ne le rendrait point ruineux ou inexécutable pour les signataires.

Mais peut-on s'entendre à huit? A Londres la « Chamber of Shipping » déclarait encore l'autre jour qu'elle ne parvenait même pas à mettre d'accord ses propres membres. Nous n'avons rien à envier sur ce point à l'Angleterre, qui d'ailleurs constate avec amertume qu'elle n'exploite plus que 29 p. 100 du tonnage mondial au lieu de 55 à la fin du siècle dernier. Sans elle, inutile de se réunir. Faut-il donc renoncer à tout effort? Non plus. Trois pays au moins ont voté depuis la fin de 1931 des crédits de démembrement : l'Allemagne pour 400 000 tonneaux à démolir en dix-huit mois; l'Italie pour 400 000 tonneaux, également, mais avec cette différence que les primes offertes par le gouvernement fasciste le sont à fonds perdus, tandis que celles du Reich devraient lui être remboursées plus tard par les armateurs bénéficiaires; le Japon pour 400 000 tonneaux, dont la moitié à remplacer. Hâter la destruction d'un million de tonnes de vieux bateaux dans le monde, c'est peu. Du moins

semble-t-il qu'on ait aperçu la bonne voie. On la suivra d'autant mieux que les comités d'armateurs voudront ne point méconnaître un fait qui a précédé de très loin la crise actuelle : de 1895 à 1900 l'accroissement du trafic international a été de 31 p. 100; il n'a plus été que de 29 p. 100 entre 1900 et 1906; de 25 p. 100, entre 1906 et 1913; et de 28 p. 100 seulement pendant les quinze années qui séparent 1913 de 1929. Autrement dit, le trafic tend à se stabiliser dans le monde à mesure que les pays s'équipent : la progression des besoins ne cesse de se ralentir. C'est sur ce fait que les détenteurs de bateaux doivent compter et non sur de trop mirifiques extrapolations.

Il est urgent de s'entendre sur les transatlantiques géants et de reviser en détail la conception de l' « hôtel flottant » moderne.

Il est nécessaire de favoriser par tous les moyens possibles un ajustement des flottes marchandes aux réalités du trafic normal dans le monde.

Deux problèmes qui se lient.

PIERRE FRÉDÉRIX

LA MAIN TENDUE[1]

XIV

En s'éveillant le lendemain, assez tard, Martin apprit de son valet de chambre que Daphné était sortie, ainsi que Sandford et le Secrétaire.

— Tout le monde a dit qu'après la soirée d'hier au Trocadéro, il fallait que monsieur reste seul pour se reposer, — précisa Francis avec hauteur.

— Voilà, — pensa Martin, — ils n'ont rien trouvé de mieux que de me laisser seul. Au retour de cette soirée, les oreilles et l'esprit assourdis par ces ovations, je n'ai pu m'endormir qu'au matin; je me réveille rompu et avec la migraine, et je suis tout seul. Je suis riche, je suis puissant, je suis célèbre, je peux faire ce que je veux, du moins pour les autres, et je suis tout seul...

Francis tendit le plateau du courrier, où les services du secrétariat n'avaient laissé parvenir que quatre lettres. Et encore étaient-elles recouvertes, rabaissées au second plan par une note de M. Sandford.

La note disait : *Rendez-vous pour vous, demain matin, onze heures, siège de la First. Visionner* (Martin ne pouvait pas s'habituer à ce mot) *pour U. S. A. actualités de votre arrivée à Paris.* — C'était bien. Martin irait.

Sans curiosité, il prit la première lettre. Dans le coin supérieur gauche, le crayon bleu de M. Sandford avait écrit :

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er janvier, 1er et 15 février.

Document. Dossier personnel. En effet, c'était une communication de la Grande Chancellerie, relative à la croix de Martin.

Document. Dossier personnel portait également la seconde lettre. Elle était manuscrite et due à la plume incertaine du doyen de l'Académie des Beaux-Arts, empêché par ses infirmités de se rendre à la cérémonie de la veille.

L'en-tête gravé de la troisième lettre ne constituait rien de moins qu'un palmarès : les trente noms les plus illustres de France, patronnant une œuvre qui sollicitait le concours de Martin à un prochain gala. Et la surcharge de M. Sandford disait : *Avons accepté pour vous, principaux journaux influents faisant partie de ce Comité.*

Martin repliait soigneusement chaque feuille, après l'avoir lue, et la posait sur sa tablette, entre la théière et le pot à lait.

Il prit la quatrième lettre. En haut du feuillet, qui était de petit format et sans en-tête, le crayon bleu avait apposé : *Ne pas éconduire. Ne rien renier. Bonne publicité parlée.* Allons! Qu'est-ce que c'était, cette fois?...

Et Martin lut :

« *Monsieur Martin, vous souvenez-vous encore de votre petit élève?...*

— Quoi?...

Sans avoir eu conscience de tourner la page, Martin vit la signature : *Antonin Carmignon.*

— Ah! — cria Martin.

Puis il répéta : « Ah! »

La lettre disait :

« *Vous souvenez-vous encore de votre petit élève? J'ai bien hésité avant de vous écrire, parce que je me demandais si mon nom vous dirait quelque chose et si cela vous ferait plaisir que je ne vous aie pas oublié.*

» *Je ne vous ai jamais oublié. Je me rappelle toujours l'année où j'étais dans votre étude, où vous vous occupiez de moi et où vous me donniez de bons conseils. J'ai si souvent repensé à ce temps-là que je me suis dit : « Tout de même, ça n'est pas possible que M. Martin ne s'en souvienne pas aussi un peu. »*

» *Il y avait longtemps que je savais par les journaux que le grand acteur célèbre dans le monde entier, c'était mon ancien*

maître-répétiteur. Mais vous pensez bien que si vous n'étiez pas venu à Paris je ne vous aurais jamais écrit. Seulement j'étais hier au gala du Trocadéro au milieu de tout ce monde, je vous ai entendu et je vous ai applaudi. Et, en rentrant chez moi, la tentation a été trop forte, et je vous écris.

» *Je serais bien content de vous revoir, monsieur Martin. Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez prendre sur votre temps si précieux pour me recevoir l'heure et le jour où ça vous dérangera le moins.*

» *J'espère une bonne réponse et je vous remercie à l'avance infiniment.* »

Assis devant le téléphone, Martin songea : « Le voir, oui. Mais le voir où? Ici?... Non... Pas dans ce luxe. Ce petit doit toujours être pauvre : cela l'intimiderait. Et puis je ne veux pas qu'il trouve en moi cet acteur célèbre, comme il dit. Voyons... où alors? Où et quand? Eh bien, pourquoi pas après la projection de demain?.. Mais oui, c'est cela, devant la *First*, place Vendôme, à midi. Et... et peut-être que nous pourrons déjeuner ensemble, peut-être que je pourrai l'emmener déjeuner...

Il décroche l'appareil. Il demande les messages : il veut atteindre cet enfant le plus vite possible. Il tient encore la lettre. Ses yeux y reviennent. Il se dit : « Pauvre petit... Il était là hier au gala, perdu dans cette foule... Prendre sur mon temps précieux... pauvre petit!... »

Il a demandé à avoir la cabine directement, il veut dicter lui-même son message, sa réponse à Carmignon.

La lumière se rallume.

— *O. K.?* Monsieur Martin?

Martin ne répond pas.

— Monsieur Martin, nous avons besoin de votre *O. K.*, pour ces actualités. Y a-t-il quelque chose qui vous déplaise?

— Non, non... — dit enfin *High-Brow*. On peut tout envoyer. *O. K.*

Martin a hâte de gagner le bureau directorial, qui donne sur la place Vendôme et n'est qu'au premier étage.

Il s'y trouve seul : le directeur vient de sortir et c'est là que se tiennent, quand elles ont affaire dans l'immeuble,

les grandes « stars » de la Compagnie. Par une des croisées ouvertes, Martin s'est penché, pour jeter un coup d'œil sur les alentours. Il n'y a personne. Personne encore. Le soleil, en cette fin de matinée, met la place en fête. Le gros des employés de banque, des couturières et des vendeuses s'est déjà écoulé vers la rue des Petits-Champs ou vers la rue Saint-Honoré, pour le déjeuner à prix fixe et les croissants avec café-crème. Plus à gauche, devant le *Ritz*, l'animation se maintient. Mais ici, en bas, personne. Près des autos en stationnement, un groupe de chauffeurs, et, dans une torpédo « grand sport », un homme et trois femmes qui rient bruyamment. Sur le trottoir, de rares passants et deux petits télégraphistes en conciliabule.

— Ce n'est pourtant pas un des petits télégraphistes? — se dit Martin; et il fait un pas en arrière dans le bureau. — Ce serait malgré tout un peu gênant de l'emmener déjeuner.

— Mais suis-je bête! — pense-t-il tout à coup. — Ce ne peut pas être un de ces petits télégraphistes. Carmignon est bien plus âgé. Comme si le temps n'avait pas marché depuis!... Comme si cela datait d'hier, comme si nous nous étions, lui et moi, arrêtés de vivre, pendant ces années... Voyons, que je réfléchisse! Il avait douze ans. Par conséquent... : treize... — Et Martin compte sur ses doigts : dix-sept... vingt, vingt et un... Mais oui : il doit aller sur ses vingt-deux ou vingt-trois ans. Bon. Alors ce n'est pas un des télégraphistes. Attendons.

Et il retourne à la fenêtre, et il s'y accoude de nouveau. Et cette attente ne l'ennuie pas. Parfois, un chasseur siffle ou accourt, alerte un chauffeur, et une voiture se détache. Dans la torpédo blanche, les trois femmes aux toilettes vives plaisantent et poussent des cris; leur compagnon, type-standard du gigolo sportif, complet clair et tête nue, les fait rire. « Ils doivent attendre quelqu'un du Ritz », pense Martin, « c'est bien le genre ». Les télégraphistes, sur le trottoir, n'en finissent pas de se faire des récits assurément captivants.

Au bout d'un quart d'heure, à la porte du bureau, on frappe. Martin fait volte-face. Et son cœur bat.

— Entrez, — dit-il.

C'est le second secrétaire.

— M. Carmignon vous attend en bas, sir. Il a dit au portier qu'il avait rendez-vous. Il est là depuis midi.

— Hein? — dit Martin. — Comment cela se fait-il..., voyons? J'ai plusieurs fois regardé sur la place et je n'ai pas vu ce monsieur. Il est entré?

— Non, sir. Ce monsieur vous attend dehors, comme votre rendez-vous, selon lui, l'indiquait. Et il n'a pas bougé depuis une demi-heure.

Martin retourne à la fenêtre : pas de doute, pourtant, le trottoir est désert; les petits télégraphistes eux-mêmes ont disparu.

— Mais vous voyez bien que vous vous trompez, à la fin! Il n'y a personne. Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

Interloqué, le secrétaire regarde alternativement *High-Brow* et la place Vendôme.

— Je ne me permets aucune plaisanterie, sir. Je vois très bien ce monsieur d'où je suis.

— Je serais curieux, par exemple, que vous me le montriez.

Visiblement, le secrétaire s'étonne de l'attitude de Martin; mais le besoin de se justifier l'emporte.

— Veuillez m'excuser, sir, mais ne voyez-vous pas aussi bien que moi monsieur Carmignon dans la voiture blanche?

Martin n'a pas bougé. Il tourne toujours le dos à la fenêtre et garde l'œil fixe.

... Quel besoin Martin aurait-il de regarder à présent? Il a compris.

Pourtant, il pivote. Mais c'est plutôt par contenance. C'est plutôt pour se soustraire à l'examen inquiet du secrétaire. Et les yeux de Martin s'en vont chercher sur ce théâtre ensoleillé la confirmation de ce que l'esprit sait déjà.

Or, le jeune homme s'est mis debout dans la torpédo; il néglige d'en ouvrir la portière, appuie ses mains au rebord et s'enlève avec facilité. Il est sans chapeau, les cheveux collés. Il retombe en souplesse et se carre sur ses pieds, les poings aux hanches. Les reins sont étroits, portés par les jambes hautes, tandis que, portée par les épaules larges, la tête ne paraît plus volumineuse comme naguère, mais fine et audacieuse.

Martin se détourne enfin de ce spectacle. Il regarde le secrétaire. Il sent qu'il ne lui parlera qu'avec difficulté; il a peur de manquer de souffle, de tousser.

— Écoutez, — dit-il. — Ce monsieur n'est pas le monsieur que j'attendais. Vous comprenez? Ce n'est pas lui. Comment vous expliquer cela? Ce n'est pas lui... S'il a dit : « Je suis M. Carmignon », il a menti. Alors... je ne le recevrai pas.

— Bien, sir, — dit le second secrétaire, toujours plus révérencieux, ou plus indifférent, que Sandford. Et il attend les ordres.

Martin ajoute, sur un ton dolent :

— Je ne peux pas le recevoir, n'est-ce pas? Mettez-vous à ma place.

— Certainement, sir.

— Alors rendez-moi un service, — dit Martin. Et il s'arrête.

— Avec plaisir, sir, — dit le second secrétaire.

— Descendez. Vous direz, simplement, à ce monsieur qui m'attend, que je suis empêché. Rien d'autre, n'est-ce pas! Et, aujourd'hui même, vous lui écrirez que j'ai été sensible à sa lettre, mais que je suis trop occupé, que je ne pourrai pas le recevoir...

Le secrétaire va s'en aller.

— Attendez, — dit Martin. — Prévenez aussi mon chauffeur qu'il aille m'attendre à la porte du personnel, faubourg Saint-Honoré.

Et, par des escaliers, des couloirs peints en blanc, des courettes dallées, voilà que Martin s'enfuit, comme un voleur qui a raté son coup.

XV

La porte du salon des Batailles s'ouvrit sur la chambre de *High Brow*, et Daphné entra.

— Petit chéri, je te cherchais, — dit-elle. — Ah! j'ai fait une bonne promenade en voiture. Dis donc, je viens de rencontrer quelqu'un qui veut te voir, un certain Tonio je ne sais quoi. Tiens, voilà sa carte. Tonio Car, boulevard Suchet. Il aurait préféré un rendez-vous, mais le petit secrétaire lui a déjà répondu une fois que tu ne pouvais pas. Il ne fait que des

gaffes, ce petit crétin. Ce monsieur te connaît d'ailleurs vaguement, je ne sais plus d'où. Tu ne dois pas avoir l'air d'un parvenu, tu vas lui faire bonne figure. Tu en as une chance, petit chéri, que ce monsieur ait demandé à me parler! Reçois-le; je lui ai dit que je m'en chargeais; il est très distingué.

Resté seul, *High-Brow*, à qui ce nom de Car n'évoquait rien, téléphona au portier pour qu'on fît monter le visiteur. Il n'en était plus à un importun près.

La porte s'ouvrit. On annonça M. Tonio Car. Il parut.

Mais Martin crut rêver. Martin secoua le front, écarquilla les yeux...

C'était le gigolo de la torpédo blanche. C'était Carmignon.

Il s'avança, fort à l'aise, souriant à belles dents, et la main tendue. Il saisit celle de Martin et la serra excessivement, avec cette affectation des gens fiers de leur vigueur physique, et qui tiennent à vous la manifester dès l'abord.

— Mon cher, je suis désolé de forcer votre porte, — dit-il. — Mais j'ai supposé qu'il y avait eu un malentendu derrière ces deux réponses contradictoires que j'ai reçues de vous, vous savez bien, ce message et cette lettre... Un malentendu, n'est-ce pas? oui; voilà ce qui s'est passé! Alors, je me suis permis de recourir à l'entremise de madame Martin. Elle a été charmante pour moi, mon cher, mille fois gracieuse. Vous voudrez bien lui redire toute ma gratitude, n'est-ce pas? oui.

Il avait une façon bien à lui de terminer ses phrases par « n'est-ce pas? oui ». Il glissait sur l'interrogation et ne donnait de poids qu'à la réponse qu'il y faisait lui-même et sans traîner : « N'est-ce pas? oui. »

Martin ne l'écoutait pas. Il le regardait avec une sorte d'hébétude, et penchant la tête en avant, très « *High-Brow* ». Et il dit à deux reprises, assez bas :

— Vous êtes Carmignon? Vous êtes réellement Carmignon?

L'autre éclata de rire, se laissa choir dans un fauteuil et lança ses gants sur la table. Ils rencontrèrent sa carte de visite qui y était restée.

— Ah! ah! je comprends votre ébahissement! — dit-il.

— Mais il y a beau temps que je ne m'appelle plus Carmignon. C'était un très mauvais nom, pour le monde des affaires. Carmignon! Antonin Carmignon! A-t-on idée!... Non, j'ai raccourci tout ça, j'ai abrégé. Tonio Car, mon cher, je suis maintenant Tonio Car! Ça, c'est moderne, ça tire l'œil, ça sonne et ça se retient. N'est-ce pas? oui. D'ailleurs, vous savez, je vous préviens tout de suite : personne ne sait que je me suis appelé Carmignon. C'est à peine si je m'en souviens encore moi-même!

Et il rit de nouveau, d'un beau rire assuré. De toute sa volonté, Martin faisait effort pour reprendre pied, pour se ressaisir.

— Vous êtes réellement Carmignon, — dit-il. — Le petit Carmignon Antonin!... Il faut l'entendre affirmer par vous, pour y croire. Je ne peux pas dire que vous ayez changé : vous êtes devenu si... tellement... — il ne trouvait pas le mot — vous êtes devenu... quelqu'un d'autre. Vous avez changé, plus que je n'avais jamais cru que l'on pût changer. Aussi, ne m'en veuillez pas, pour le rendez-vous manqué, place Vendôme. Je ne vous ai pas reconnu. J'ai même cru à un mauvais plaisant.

— Oh! mais que c'est drôle! Un mauvais plaisant! Ça, par exemple!... Enfin, je vous atteins tout de même, homme célèbre, homme insaisissable! C'est égal, je regrette que ça n'ait pas collé l'autre matin, parce que j'étais avec trois amies charmantes, oui, trois femmes vraiment bien, à qui j'avais promis de les faire déjeuner avec nous. J'avais retenu une table au *Gratte-Ciel*. Elles voulaient absolument vous voir à la ville; et elles veulent toujours, mon cher! Nous en reparlerons, vous ne me refuserez pas ça : je leur ai promis. N'est-ce pas? Oui.

Mais Martin restait la proie de ses pensées.

— Et comment, — dit-il, — aurais-je pu me douter de votre métamorphose, en lisant votre lettre? Le ton en était tellement mieux assorti au petit Carmignon qu'à Tonio Car... Tonio Car, n'est-ce pas?

— Quoi? Elle n'était pas bien, ma lettre?... C'est vrai que j'ai tout à fait perdu l'habitude d'écrire mes lettres à la main. Je ne voulais tout de même pas faire taper la vôtre. Oui, n'est-ce pas? je n'écris jamais, je dicte. Et encore, ma

dactylo me fait plutôt des projets que je revois. Autrement, mon cher, la journée n'y suffirait pas. Ah! c'est que... dans les affaires... — Bon prince, il ajouta : — D'ailleurs vous connaissez ça, vous aussi.

— Et, — dit Martin, — de quelles affaires vous occupez-vous? — Il surveillait ses mots; il avait peur, en lui parlant, de lui dire « monsieur ».

— Quelles affaires? Oh! un peu de tout. Publicité, principalement. Oui, je distribue des budgets. Je me suis fait une belle place, vous savez : je n'ai pas senti la crise, moi. Et puis, opérations immobilières, mais ça, pour l'instant, ça chôme. Administration de sociétés, augmentations de capital, négociations. En ce moment, les trois quarts des affaires financières sont en difficulté, elles mendient les appuis, les coups d'épaule, les renflouages, alors, vous vous rendez compte... Enfin les autos. Oui, je m'occupe beaucoup d'autos, voitures neuves, voitures d'occasion, échanges.

Martin, depuis qu'il s'était astreint à écouter, prenait peu à peu horreur de cette conversation.

— Et votre oncle? — dit-il.

— Non? Vous vous en souvenez? Eh bien! croyez-vous que ce vieux farceur, sitôt mis à la retraite, a épousé sa bonne! Naturellement ils m'ont planté là. J'avais quinze ans, je me suis débrouillé. Qu'est-ce que vous voulez? Mon cher, il a bien fallu. J'ai pris du culot. Je commençais à ne pas être trop mal physiquement : je vous le dis, je me suis débrouillé...

— Alors, vous n'avez pas terminé vos études à Condillac?

— Mais non, puisque je vous dis que l'oncle m'a laissé tomber. Oh! d'ailleurs, je ne lui en veux pas. C'est comme ça que j'ai appris la vie. Et puis, pour ce que ça sert, à présent, les diplômes...

Martin ne pouvait pas croire que celui qui parlait ainsi fût le même que l'écolier pâlot d'autrefois. En même temps, il ne le savait que trop, et ne pouvait pas croire non plus qu'au fond de ce gaillard ne demeurât point un vestige, un reflet, un parfum, si léger fût-il, du petit Antonin.

— Vous vous souvenez, — dit-il, — de nos sorties du dimanche?...

Pour dire cela, il s'était penché un peu en avant, les coudes aux genoux. S'il n'eût pas gardé ses mains croisées, on eût pu croire qu'il quêtait quelque chose.

Tonio Car, levant les sourcils, paraissait mal comprendre.

— Nos sorties, — redit Martin, — nos visites de musées.

— Ah! oui! j'y suis, — dit Tonio Car, — je vous demande pardon... Oui, oui, nos visites de musées, je crois bien!

— Et les heures d'études, — dit-il, — vous vous en souvenez?

— Ah! oui! ça, les études, je *m'en* rappelle! — dit Tonio Car avec vivacité. Ses yeux brillèrent, il porta la main à sa bouche et, riant de façon faussement contenue, comme les hommes qui se remémorent leurs frasques de jeunesse, il acheva sa pensée : — Dites donc!... oh! alors, ce qu'on a pu vous chahuter!...

Martin s'était dressé, s'était mis debout. Ce tête-à-tête, ne devait pas durer une minute de plus!... Pourtant, il était impossible de mettre cet individu à la porte. Alors?... Martin sonna.

— Apportez du porto, — dit-il au domestique. — Et demandez à madame si elle ne veut pas nous faire le plaisir de venir se joindre à nous.

Elle parut, environnée des pans flottants d'un déshabillé très vague. Elle versa à boire, puis s'installa dans une bergère, se ménageant sa place au creux des coussins, mouvant sa croupe et ses épaules, pareille à une poule qui fait son trou dans le sable.

— Là! — dit-elle quand l'opération fut accomplie; et, du ton que prend une fillette pour demander à quoi l'on va jouer : — Et de quoi bavardiez-vous tous deux? Racontez-moi ça.

Tonio Car se remit à parler de sa situation, avec cent détails. Cent détails absolument superflus, car Martin, en dépit de sa bonne volonté, avait bien dû se rendre à l'évidence et comprendre à quel personnage il avait affaire. Quant à Daphné, si avisée sous ses airs d'enfant, un coup d'œil jeté sur le garçon aux premiers mots qu'il lui avait adressés dans le hall, lui avait suffi pour évaluer le gars qui ne doute de rien, ni de lui-même, et à qui tout réussit.

Il parlait d'abondance, complaisant au son de sa voix. Son vocabulaire était principalement composé d'expressions techniques, financières, employées le plus souvent à faux, et d'allusions à de hautes relations, qu'il désignait de préférence par des prénoms, pour mieux marquer le degré d'intimité. (« le déjeuner de Marius, oui, je n'ai pas pu y aller : j'étais à la campagne chez Charlotte : Charlotte, vous savez bien, la Princesse d'Eylau... »). Tout cela mis au point par l'emploi de tournures vulgaires, parmi lesquelles « tant qu'à faire » et « je m'en rappelle » jouissaient d'une faveur particulière.

A travers ses paroles, on devinait la confiance en soi inspirée trop tôt par la chance, par l'argent facilement gagné. Étant donné la voie qu'avait suivie le garçon depuis que Martin l'avait quitté, il était logique d'ailleurs qu'il se fût transmué en ce commis voyageur vigoureux et élégant.

Il développait son exposé. Faisant fi de sa prudence habituelle, grisé de trop parler de lui, il se montrait compréhensif mais borné, au courant de tout mais ignorant, affairé mais paresseux, obséquieux mais mal élevé, débraillé mais affecté, bien vêtu mais trop parfumé, demi-aventurier et demi-parvenu, demi-indépendant et demi-vendu, prodiguant devant un Conseil d'Administration les ressources de son bagout, affectant de n'y pas ouvrir son dossier, d'ailleurs vide ou mal préparé, faisant les antichambres de ministres comme on fait le trottoir, se forgeant une arme de sa jeunesse, en raison de laquelle on admirait chez lui des qualités qui, chez un homme de cinquante ans, eussent paru quelconques, garçon de luxe bousculant de l'épaule l'homme d'affaires au maintien froid, et prenant sa place, installant à sa place un gigolo, le gigolo d'affaires.

Tonio Car achevait. Son boniment prenait fin, qu'il était certain d'avoir fait brillant et convaincant.

— Bref, — dit-il, — il y a bien peu de branches que je ne connaisse pas dans les affaires. N'est-ce pas? oui.

Il regarda un instant Martin, puis reprit :

— Alors, voilà : j'ai eu une idée. Et je voulais vous en glisser deux mots : Oh! vous n'êtes pas de trop! — dit-il à Daphné qui n'avait esquissé aucun geste, pour la bonne

raison qu'elle n'écoutait pas. — Oui, voilà, je n'ai qu'une question à vous poser, mon cher, qu'est-ce que vous avez à Paris comme impresario?

— Comme impresario? — dit Martin. — Mais que voulez-vous que je fasse ici d'un impresario? Il y a la filiale française de la *First*. Et c'est bien suffisant.

— Comment? — s'écria Tonio Car avec un ahurissement presque trop bien joué (il savait pertinemment que cette fonction n'existait pas, il avait pris ses informations). — Vous n'avez pas à Paris quelqu'un d'indépendant?... Ça, mon cher, je m'attendais à tout, sauf à ça! J'en suis bleu!

— Ah! c'est donc cela! — pensa Martin en l'observant. — Voilà donc pourquoi il est venu.

— Eh bien! mon cher, — dit Tonio Car en frappant la table du plat de la main, — si vous n'avez personne, je me mets à votre disposition. Parfaitement! Vous me direz que j'ai mes autres affaires, que je ne peux pas m'en désintéresser. Mais pour vous! mon cher, pour un vieil ami!... Non, non... laissez-moi vous expliquer, vous dire mes conceptions. D'abord, je suis sûr que vous ne gagnez pas assez d'argent. Ah! mon cher, pour ce genre de problème, il faut laisser parler les chiffres. Je ne sais pas ce que vous touchez en ce moment. Bien entendu, ça doit être une bonne pincée; mais je suis sûr que tant qu'à faire, vous pourriez palper le double.

Cette affirmation avait du moins réussi à tirer Daphné de son indifférence. Elle avait dressé l'oreille. Mais elle n'en « bêtifia » pas moins :

— Tiens, tu vois, petit chéri, M. Car est de mon avis. Combien de fois te l'ai-je dit : « Tu ne gagnes pas assez, petit chéri, tu ne gagnes pas assez »?

Martin fit aller son regard de lui à elle, du jeune homme à la femme. Ils étaient tous deux pareillement casés dans leurs fauteuils, abandonnés, l'épaule au large, la paume caressant l'accoudoir avec l'aisance du propriétaire.

En examinant la personne de Tonio Car, Martin appliquait malgré lui le même sens critique et minutieux qui lui servait à Hollywood, à évaluer les qualités physiques d'un nouveau partenaire soumis à son *O. K.* Il estima de l'œil, sous la chaussette un peu voyante, la cheville osseuse mais déliée, devina

les genoux durs, les reins minces, le torse spacieux. La peau du visage, nette et grenue, disait le garçon coquet et maître de son temps, rasé et douché deux fois par jour; et la coupe des cheveux, précise, comme sculptée, disait la demi-heure quotidienne perdue chez le coiffeur. Les ongles des mains vulgaires avaient leurs spatules corrigées par les manucures. Tonio Car devait être aimé des femmes. Il n'était pas beau mais avantageux, appétissant. Il devait porter l'habit aussi bien que le caleçon de bain. Et, malgré son brillant de mauvais aloi, c'était bouder contre le plaisir que de résister à son agrément.

Comme une réplique plus émouvante, plus raffinée, Daphné, assise de l'autre côté de la table, s'offrait sous un angle à peine différent aux regards de Martin. Mais à l'examen de cet autre corps et de cet autre visage, qu'aurait-il appris qu'il ne sût déjà? Corps et visage, il les connaissait si bien qu'il les eût vus, les yeux fermés, aussi précisément. Cette face parfaite, déjà touchée par la quarantaine, mais en secret, un peu ronde peut-être, mais ferme encore, toute gonflée d'une pulpe bien charnue, s'avérait sans ride. Seuls, deux coups d'ongle occupaient, dans les joues au repos, la place des fossettes qui, pour peu qu'elle souriât ou simplement parlât, rejetaient Daphné quinze ans en arrière et en faisaient de nouveau la petite fée des délices.

Martin regardait alternativement Daphné et Tonio. Tous deux lui proposaient leur apparence si bien faite pour charmer, pour inspirer confiance. Leur sourire n'avait rien de redoutable. Et tous deux parlaient d'une voix aussi différente que possible de la voix de l'ennemi.

Or, si Martin connaissait la pensée qui s'enveloppait des dehors rassurants de Daphné, quelle indication sérieuse possédait-il sur la vraie nature de Tonio? De quoi pouvait-il le tenir à l'avance pour coupable? En somme, c'était Martin qui, trop attaché au passé, avait commis une erreur de pronostic, avait vu la destinée contredire à la simplicité de son imagination. Fallait-il que ce garçon en subît les conséquences, et pâtît de la déconvenue et de la prévention fâcheuses, laissées en Martin par leur première rencontre? Était-il pas plus raisonnable de se réserver, d'attendre pour juger, de faire crédit,

d'être, une fois encore, de bonne volonté et de bonne foi?

Et enfin, derrière ses airs conquérants, celui-là n'était-il pas pareil aux autres, isolé dans le désert, en quête d'un signe et d'un appui? N'était-ce pas, toujours et chez tous, consciente ou non, la même misère?

Tonio disait :

— Mon cher, pensez-y. Si vous le voulez, je suis votre homme. Vous allez réfléchir à ça. Toute décision importante demande réflexion. Et vous me téléphonerez demain ou après-demain. N'est-ce pas? oui.

— Mais... — dit Martin lentement, — il est inutile de remettre d'un jour... Dès maintenant, je suis d'accord... Venez demain, à cette heure-ci, voulez-vous? Nous mettrons un arrangement sur le papier.

Dès lors, Tonio ne s'attarda point. Il se plaça devant Martin; il lui saisit la main et, à deux reprises, il la serra sans effort et en la meurtrissant.

Quand la porte se fut refermée :

— Tu ne trouves pas, — dit Martin à Daphné, — qu'il vous serre la main tout de même un peu trop fort?

— Non, petit chéri, — dit-elle. — Je ne trouve pas. Moi, il m'a pris la main, pour la baiser, tout à fait comme un gentleman.

Sur ce, elle disparut, regagnant son appartement; et Martin fut tout seul.

En sortant du salon des Batailles, Tonio s'était trouvé dans le couloir. Dédaignant par habitude l'ascenseur, il se dirigea vers l'escalier. Mais un « psst! » le fit se retourner, comme il descendait les premières marches. D'abord, il ne vit personne ni dans le couloir, ni sur les degrés. Puis l'appel, en se répétant, lui signala près de l'ascenseur une porte à peine entrebaîllée. Par la fente, il crut apercevoir une femme en rose qui le regardait et qui, d'un doigt, lui faisait signe d'aller à elle...

Quoi? Daphné?... Tout en s'avançant, Tonio sourit intérieurement, avec rouerie et suffisance. Quoi? Il y avait des conditions préalables à remplir? Faire la cour à la femme? Et même, ce raccroc était si peu déguisé que sans doute il allait s'agir bien vite de lui faire mieux que la cour. Un succès

si franc n'était pas pour décontenancer Tonio. Les bonnes fortunes les plus flatteuses, il les estimait justifiées, car, instruit par elles, il était fat et méprisait les femmes. Eh bien! si, pour mieux tenir Martin, il fallait d'abord prendre Daphné, pourquoi non? Elle était encore, comme avait dit Tonio en l'apercevant au Trocadéro, très praticable. Et une de plus ou de moins!... Autant celle-là qu'une autre.

Daphné referma la porte sur le garçon.

— Je suis ravi de me trouver un moment seul avec vous, — dit-il comme on attaque un rôle.

Sans répondre, Daphné sonna. Les loulous flairaient le nouveau venu en jappant.

— Vous savez ce que fait monsieur? — dit Daphné à la femme de chambre.

— Non, madame.

— Alors, allez au salon de monsieur. Vous y prendrez les illustrés et vous en profiterez pour dire à monsieur que je vais me reposer, que je ne veux pas qu'on me dérange.

La caméristé sortie, Daphné fit asseoir Tonio et, debout devant lui, lui offrit des cigarettes et du feu en l'observant sans parler. Tonio sentit qu'il convenait d'attendre.

— J'ai averti monsieur que madame désirait rester seule, — dit la femme de chambre en rapportant des magazines. — D'ailleurs, M. Sandford est auprès de monsieur, il lui montre des coupures de journaux.

— Ah! — dit Daphné, — c'est très bien. Maintenant, emmenez les petits chiens, laissez-nous.

— Elle ne se gêne guère, — pensa Tonio. — Avec elle, au moins, on sait où on va.

Malgré l'heure peu tardive, Daphné alluma les appliques et tira les rideaux sur la rue Boissy-d'Anglas. Elle alla donner un tour de clé à la porte du couloir et à celle de la salle de bain, qui commandait l'appartement de Martin. Tonio examinait ce petit salon où on l'enfermait et qui, tout Louis XV, peint de fleurs à la fresque, égayé de portes en glaces, paraissait aussi intime et galant qu'un boudoir reconstitué de Carnavalet; tandis que le salon des Batailles, où l'autre membre du couple célèbre l'avait reçu, n'engageait à parler que d'affaires.

Au fond, Tonio n'était pas fâché que les choses allassent si bon train, car il était expéditif en tout, et, particulièrement en ce genre d'occasions. Daphné s'assit dans un fauteuil qu'elle avait rapproché de lui.

— Voilà, — dit-elle en minaudant. — A présent, n'est-ce pas? Je vais aller droit au but.

Tonio sourit.

— Voilà, — dit-elle de nouveau. — J'attendais depuis longtemps que nous rencontrions quelqu'un comme vous, cher monsieur. Mon mari vous connaît depuis des années, il a de la sympathie pour vous, cela facilitera les choses.

— C'est un coup de foudre plein de logique, — pensa Tonio.

— Vous me comprendrez d'un mot, — dit Daphné.

Et, avec un sourire d'angelot, elle prononça :

— Il faut que mon mari fasse plus d'argent qu'il n'en fait, il faut qu'il en fasse beaucoup, beaucoup, le plus possible... Qu'est-ce qu'il y a, cher monsieur? Vous vous étonnez que je vous parle avec cette confiance? Mais vous en feriez autant à ma place. Et je ne vous demande même pas la discrétion, parce que je sais bien que vous avez déjà vu où est votre intérêt. Allez! quand vous me connaîtrez mieux, vous vous apercevrez que je ne suis pas une femme d'affaires trop imbécile, et que je sais juger les gens au premier coup d'œil. Et puis, tout à l'heure, sans en avoir l'air, je vous ai très bien écouté, vous savez. Vous êtes l'homme qu'il me faut. A nous deux, nous obtiendrons des résultats excellents, chacun avec nos moyens; et ces moyens, nous les combinerons au mieux de nos intérêts à tous les trois. Mon mari parle toujours d'art et d'influence à exercer : il se fait des illusions!... Eh bien, nous bâtirons son bonheur malgré lui; et si, comme je l'espère, cher monsieur, je m'entends bien avec vous, vous serez en mesure de bâtir le vôtre en même temps, de vous ménager une très jolie petite situation. Mon mari gagne de l'argent, c'est entendu; mais il doit en gagner davantage, bien davantage. Je ne le laisserai pas s'endormir, vous pouvez me croire. Il a la vogue, il a la vogue... mais je voudrais bien qu'on me dise combien de temps cela peut durer, la vogue! — Sans doute pensait-elle à l'éclipse que sa propre étoile avait subie. Elle

acheva, avec rancune : — Profitons-en pendant qu'elle est là, la vogue! On se sait jamais...

— Voyons, — dit Tonio, en sortant un carnet, — procédons par ordre. Qu'est-ce qu'il a comme appointements?

Elle répondit avec brièveté. Il n'était plus question, ni pour elle ni pour Tonio, de s'embarrasser de paroles inutiles.

— Trois mille cinq par semaine.

— ... Dollars, naturellement, — dit Tonio en prenant une note. — Trois mille cinq... Les grandes lignes de son contrat?

— Dix mois de travail par an. Les deux mois de congé pas payés. En ce moment, nous voyageons sur ces deux mois à nos frais. Mais c'est la *First* qui paye tout ce qui relève de la publicité.

— Quelle durée, le contrat?

— Nous avons signé il y a trois ans.

Ordinairement, dans les entretiens que Daphné pouvait avoir avec des tiers, Martin était désigné par son nom. Mais, dès que la conversation avec Tonio était devenue plus précise, Daphné s'était mise à dire « mon mari. » A présent, elle disait « nous », comme pour bien signifier que plus il était question de l'argent gagné par son époux et plus son époux lui appartenait. Ou comme pour faire entendre qu'elle avait sa part de mérite dans le labeur et les gains de cet homme. Prétention d'autant moins justifiée que Martin avait signé le contrat en cours dès l'époque où la *First* avait spontanément déchiré le premier engagement, c'est-à-dire bien avant le mariage avec Daphné.

— Nous avons signé, il y a trois ans, pour trois tranches d'un an, appointements progressifs : première année, deux mille par semaine; puis deux mille cinq, puis trois mille cinq. La troisième période sera échue dans six semaines.

— La *First* a une option?

— Nous ne pouvons pas signer ailleurs sans l'avertir. Elle se réserve la priorité. A égalité d'appointements, bien entendu.

— A votre avis, ils ont envie de garder Martin, à la *First*?

— Oui, il me semble. Walsh, le grand directeur, n'arrivera en France que dans quatre semaines. La fin du contrat ne sera pas encore échue. C'est clair : avant de renouveler,

Walsh veut constater ce que nos films font en Europe. Et surtout, il ne veut pas avoir l'air de courir après nous. Mais au fond, il a envie de nous garder.

— Et Martin, il voudrait rester à la *First?*

— Mon mari? — Mais voyons, il fera ce que je voudrai.

— Alors, il faut brusquer les choses.

— C'est mon avis.

— Là-bas, avant votre départ, il n'y a pas eu de conversations? Martin n'a rien promis?

— Il a promis de n'entamer aucun pourparler avec d'autres maisons, tant que Walsh ne serait pas ici.

— Ah?... C'est embêtant.

— Pourquoi? C'est une chose qu'il a simplement dite comme cela à Walsh. Il n'a rien signé.

— Il n'y avait pas de témoin à cette conversation?

— Si. Moi.

— Oh! alors...

— Vous voyez bien.

XVI

— Enfin, petit chéri, — dit Daphné, — voilà plus d'une heure que nous discutons sur le même point, et nous n'avançons pas. Il faut pourtant une décision. M. Car t'a dit ses raisons. Tu les as écoutées aussi attentivement que moi-même. J'avoue que, moi, elles m'ont convaincue. Mais si tu ne te ranges pas à notre avis, que veux-tu? tant pis. Seulement réfléchis bien à la responsabilité que tu prends. Et par la suite, n'est-ce pas? quoi qu'il arrive, tu te souviendras du conseil que nous t'avons donné aujourd'hui. Voilà, petit chéri, je n'ajouterai pas un mot. Alors, décide-toi. Ne perdons pas notre temps. Tu envoies ce câble, oui ou non?

Si elle mettait ainsi Martin au pied du mur, c'est qu'elle le sentait à bout de résistance. Il l'eût été à moins. Plus d'une heure de discussion soutenue, où Tonio et Daphné s'étaient relayés sans faiblesse, chacun reprenant le fil dès que l'autre paraissait à court d'arguments, et l'un l'autre s'aidant de leurs répliques, de leurs questions opportunes, cinq quarts d'heure de ce « grilling » avaient fini par avoir

raison de Martin. Il ne disait pas encore « oui », mais, en lui-même, il cédait déjà. Et il le sentait : s'il attendit un instant encore, ce fut plutôt pour s'accorder un délai suprême mais inutile, une demi-minute qui reculât la venue du remords.

— Alors? — dit Daphné.

Il n'eut pas le courage de prononcer : « C'est entendu. » Il se borna à lever les épaules d'un geste de lassitude, et à hocher la tête en signe de consentement. Tonio et Daphné n'en demandaient pas davantage. Sans plus s'occuper de Martin, ils se tournèrent l'un vers l'autre; Tonio tira son porte-mine et saisit sur la table un bloc-notes. La nonchalante Daphné, promptement debout, se déplaça, pour lire par-dessus l'épaule du garçon.

Mais Martin ressentait le besoin de dire une dernière fois ses objections.

— Tout de même, — répétait-il, — eux qui m'avaient fait venir de France, eux qui avaient spontanément déchiré mon premier contrat, eux qui m'ont laissé partir sans se méfier... Leur faire cela... Puisque j'avais promis d'attendre que Walsh soit là... Puisque je n'ai encore vraiment parlé avec aucune maison européenne... S'ils allaient l'apprendre... S'ils allaient se rendre compte que c'est une manœuvre... Oh! c'est égal...

— Tiens, — dit Daphné, — tu ferais mieux d'écouter notre texte, à moins que cela ne t'intéresse pas.

« *Plusieurs compagnies cinématographiques disposées signer immédiatement contrat six mille dollars par semaine. Stop. Désirez-vous exercer votre droit préférence? Stop. Sincèrement. Martin.* »

— Vous êtes fous, — dit Martin. — Six mille!... Je vous assure que vous êtes fous!

— Oui... — dit Daphné avec ce geste vulgaire de la main qui signifie : « Cause toujours ». — Nous sommes fous, c'est ça! En attendant, laisse-nous faire, veux-tu?

Le lendemain soir, alors que, contrairement à l'habitude, Daphné tenait compagnie à Martin dans le salon des Batailles, pour ne pas trop l'abandonner à lui-même, on apporta un câble de la *First*. Il disait :

Vu nos possibilités, pouvons pas considérer votre offre. Stop. Regrets. Bonne chance.

Martin laissa tomber sa tête dans ses mains. Daphné, interdite, appela Tonio au téléphone. Il crâna :

— Et alors? En voilà, une histoire! Est-ce qu'il n'y a que la *First* en Amérique?... Attendez-moi. J'arrive.

Tonio proposa la *Metro-Goldwyn*. Avec assez d'à-propos, il câbla en son nom personnel et comme s'il fût en mesure de faire traiter la firme avec *High Brow* sur le point de quitter la *First*. Le câble partit.

Peu après, l'on porta à Martin une lettre de M. Sandford. Mis au courant de la situation par la filiale française de la *First*, elle-même avertie par Hollywood, ce gentleman priait qu'on agréât sa démission et ses adieux, et qu'on lui envoyât place Vendôme le second secrétaire auquel il remettrait ses dossiers. Alléguant des occupations nouvelles, il s'excusait de ne point reparaître au Crillon.

Le surlendemain, la *Metro-Goldwyn* fit parvenir sa réponse : ses « possibilités » ne lui permettaient pas de considérer l'offre relative à Martin.

Tonio s'installa en permanence au Crillon. Il câbla en même temps à la *Paramount*, à la *Fox* et à *United-Artists*. Il attendit les réponses. Elles arrivèrent presque ensemble. Elles reproduisaient, à un mot près, celle de la *Metro*.

— Ah! les charognes! — dit Tonio. — Ils se sont bien donné le mot!

Il passa chez Daphné, laissant Martin seul et regardant, le front collé à la fenêtre, la place de la Concorde. Le soir, venant de la Seine, s'avançait vers le Crillon. Au travers du rideau de tulle, le froid de la vitre était bienfaisant au front de Martin. Tonio ne revint pas tout de suite. Daphné, depuis la veille, inquiète, se confinait dans sa chambre et son boudoir.

Enfin la porte s'ouvrit.

— Mon cher, — dit Tonio, — vous auriez tort de vous en faire. Au fond, j'ai toujours rêvé pour vous une société indépendante. Je vais vous mettre ça sur pied en moins de deux. Je vais commencer par vous organiser pour demain

un déjeuner d'affaires avec des hommes à moi, des personnalités très sérieuses, susceptibles de constituer un groupe. On nous servira ici, dans le salon des Batailles; nous serons plus tranquilles pour causer. N'est-ce pas? oui. D'ailleurs Daphné est d'accord sur tous les détails. Voyons... Je ferai ouvrir cette porte, pour qu'après déjeuner nous puissions aller en conférence dans le salon des Aigles, ça aura beaucoup d'allure. Je vais vous inviter un Russe que je connais et qui est très fort; et puis un cousin de Marius, un garçon très débrouillard; il est concessionnaire de la publicité dans toutes les salles de cinéma des Champs-Élysées : vous voyez qu'il est de la partie, et, à cause de Marius, il pourra nous être très utile. Et puis, un ou deux autres. Allez! à demain, une heure, n'est-ce pas? oui. Et vous verrez, c'était ça la vraie solution. On aurait dû commencer par là.

Martin retourne à la croisée. Il observe les allées et venues des passants, s'attachant surtout à ceux qui marchent seuls. Il se souvient d'un petit homme qui, un soir, avait compris que, pour lui, tout irait bien, tant qu'il rejetterait la protection des autres et ne chercherait plus à les protéger.

Martin ne vit pas sans quelque angoisse approcher l'heure du repas. Quels seraient ces gens, ces hommes auxquels Tonio voulait l'associer?... Il retarda le moment de passer de sa chambre dans le salon des Batailles. Il désirait apparaître le dernier, pour qu'ainsi, tout le monde se mettant à table aussitôt, le froid préliminaire fût abrégé. Il devait se voir déçu dans ce calcul car, en entrant, il n'eut devant lui que la table dressée,Tonio et quatre jeunes gens, qui, à en juger par leur âge, ne pouvaient être les financiers en question. Tonio les lui nomma néanmoins : MM. Balinieff, Lagarrigue, de Aziz et Petit-Decharme.

— Comment? — dit ensuite Martin à Tonio en le tirant à part. — Nous avons aussi à déjeuner les secrétaires de vos commanditaires?

— Qu'est-ce qui vous arrive, mon cher? — dit Tonio. — Où voyez-vous des secrétaires?

— Mais ces quatre jeunes gens?

Tonio se mit à rire :

— Ah! mon pauvre ami, ce que vous pouvez retarder! Vous en êtes encore aux administrateurs à favoris poivre et sel. Il faudra vous mettre aux idées du jour, vous savez. Allez. Vous en faites pas : ceux-là sont jeunes, mais ils sont d'attaque. Il y a de l'argent derrière eux et je les ai vus à l'œuvre, je sais ce qu'ils peuvent faire.

Daphné parut à son tour. Elle était en robe foncée et, pour une fois, sans ses loulous; elle donna sa main à baiser. Elle parla peu durant le repas, percevant que la situation ne réclamait pas l'appoint de ses mignardises. Elle prit le temps de verser les liqueurs et s'éclipsa sur un prétexte.

On passa dans le salon des Aigles. Tonio n'avait pas trop présumé des pompeuses proportions de cette pièce. Une atmosphère d'apparat y régnait, que réveillait heureusement le modernisme de la vaste table à tapis vert et de la sténographe postée avec sa machine dans l'embrasure d'une des fenêtres.

On parut se placer au hasard. Mais en réalité Tonio avait pris soin de diriger Martin du côté qui recevait le jour; et il s'assit lui-même en face, pour mieux observer sur ce visage les sentiments qu'y pourraient projeter les phases de la conférence.

— Si vous le permettez, messieurs, — dit Tonio, — je commencerai par vous lire l'exposé que j'ai rédigé.

Et il se mit à lire. Cela débuta par quelques circonlocutions propres à jeter le doute sur l'excellence des méthodes américaines et à faire valoir la vertu des françaises. Martin s'étonna dès les premières phrases, car elles étaient écrites avec une précision à laquelle il ne s'attendait pas de la part de ce garçon. Quant au plan même de l'affaire, il était plus limpide encore.

En résumé, Tonio jetait les bases d'une société anonyme au capital de six millions. Elle aurait pour objet : principalement la production de films cinématographiques, l'organisation de spectacles et de manifestations auxquels Martin prêterait son concours, et, de façon plus générale, toutes opérations financières ou immobilières (intérêts à prendre dans certaines entreprises, achat de terrains, de studios ou d'immeubles) se rattachant à l'activité de Martin. Si un nombre sérieux d'actions d'apport se trouvait réservé à celui-ci, en échange Martin

garantissait à la société l'exclusivité de son concours artistique et de son appoint moral. C'était en somme la mise en commandite de Martin lui-même, et l'exploitation de son rendement.

Quand Tonio eut achevé sa lecture, et, après la première minute inévitable où personne n'entend parler le premier, lorsque la discussion s'ouvrit, il s'apparut que les quatre amis de Tonio, messieurs Balinieff, Lagarrigue, de Aziz et Petit-Decharme, étaient singulièrement au courant de la question. Les modifications qu'ils suggéraient au programme proposé par Tonio ne faisaient que le développer et en pousser plus loin les conséquences. Et si Martin émettait une remarque ou une objection, ils l'écartaient avec aisance.

M. Balinieff était un petit juif russe et blond qui paraissait avoir vingt ans. Il souriait continuellement, inconscient, ou fier, de ses dents gâtées. A la moindre parole de Martin, il accentuait encore son sourire, en balançant de droite à gauche sa tête étroite et prognathe. Il gazouillait, distillant les *r* du bout de sa langue : « Mais comme c'est intéressant! Mais comme vous avez raison! » et conseillait incontinent de faire le contraire de ce que demandait Martin.

Lagarrigue procédait à peu près de même, mais avec les ressources de sa nature méridionale. Le corps bref, le cheveu dru et bleu, la parole et la main prestes, il avait plus d'accent que Balinieff, mais c'était celui de Marseille. Par moments, quand, à son gré, Martin insistait trop sur un point, il laissait éclater son enthousiasme, se frappait le front, claquait la table et obligeait *High-Brow* à se taire : « Il est épatang! — criait-il. — Si on ne vous a jamais dit que vous étiez un type épatang, moi je vous le dis! Avé un homme comme ça, on sera les maîtres de Paris, de l'Europe et de l'Amérique! » Après quoi, il prenait, lui aussi, le contre-pied des propositions de Martin.

Quant à monsieur de Aziz, il parlait peu. Très idole orientale, grand, le plus grand des cinq, même en comptant Tonio, il avait l'épaule à l'égyptienne et l'œil à la persane. A travers ses cils de femme, coulait un regard glauque et glacé. Jusque dans le monde des affaires et surtout des affaires cinématographiques, il promenait la légende des passions retentis-

santes et cosmopolites que lui avaient vouées successivement une star américaine, une marquise vénitienne et une exploratrice allemande. Toutes ces personnes l'avaient épousé. Son prestige, à chaque divorce, ne s'était pas trouvé diminué; au contraire; et finalement, une admirable comédienne française s'était tuée pour lui. Des cinq, c'était celui qui pouvait jeter dans la balance les plus lourdes souscriptions.

M. Petit-Decharme enfin était le plus âgé et, incontestablement, le plus distingué. Il devait aller sur ses vingt-huit ans. Des cheveux argentés et très soignés adoucissaient son visage de vieux jeune homme. Usé par les plaisirs ou par les drogues, son élégance ne le faisait paraître que blasé, détaché. Habillé à miracle, aucune bague sur ses mains de prélat maigre, il demeurait abandonné sur sa chaise comme sur un lit de repos, feignait d'être par avance d'accord sur tous les points et, de temps à autre, laissait avec nonchalance tomber un : « Non, ma foi; je suis d'un avis tout à fait opposé. »

Martin ne se sentait pas peu dépaysé au milieu de ce groupe. D'abord, il entendait là un langage quelque peu nouveau. Il n'avait jamais connu, dans ses affaires, de grandes discussions ou qui portassent sur autre chose qu'un contrat d'acteur, d'envergure forcément limitée. Il se fût encore à peu près orienté à travers ce jargon technique et ces considérations particulières aux constitutions de société. Mais ce qui, pour l'heure, achevait de le dérouter, c'était l'erreur de pronostic que, une fois de plus, il avait commise. Il avait cru, dans sa naïveté et sa fausse logique, que les gens d'affaires étaient des hommes pondérés, ennemis des bavardages et des impulsions irréfléchies, ne prêtant foi qu'aux chiffres et aux raisonnements rigoureux, réclamant du noir sur du blanc, et la main ne quittant guère le stylographe. Et voilà qu'il se trouvait en face de cinq jongleurs. Martin comprit qu'ils étaient paresseux, que, dans leurs bureaux et si surmenés qu'ils se prétendissent, l'arrivée d'un visiteur ou la sonnerie du téléphone leur étaient des distractions toujours bienvenues. Assurément, sans leurs satellites, dactylographes, sténographes et comptables, ils n'eussent été capables de rien; et combien de maladresses ces subalternes devaient-ils leur épargner!

Tous les cinq parlaient avec facilité. Leurs accents variaient leurs répliques. Mais de ce désordre apparent, de cette improvisation comme de ces contradictions policées et de ces attitudes peu combatives, se dégageait une vigueur singulière, une puissance grosse de traîtrises et de duretés. Ces gigolos savaient merveilleusement ce qu'ils voulaient. Les unes après les autres, leurs exigences se faisaient jour à travers le pseudo-décousu de la conférence. Et l'on voyait bien où elles tendaient. Gigolos, il fallait simplement qu'ils eussent chance de gagner le plus d'argent possible, en travaillant le moins possible. Il fallait en conséquence mettre Martin en mesure de fournir le rendement maximum. Chacun, dans ce dessein, s'efforçait d'inventer un débouché supplémentaire. En chargeant Martin d'une fonction de plus, chacun semblait vouloir venger sur cet homme sa propre tare : Balinieff sa misère physique, Lagarrigue sa couardise fanfaronne, Aziz sa passivité et Petit-Decharme son usure. Ils lui imposaient les labeurs dont ils n'eussent pas été capables. Ils se déchargeaient. Ils opéraient sur son dos une manière de fixation.

A cette manœuvre, le Russe se montrait le plus acharné : on ferait, selon lui, paraître Martin au music-hall, on lui ferait faire des séries de conférences, on lui ferait professer les arts d'expression : une université cinématographique, voilà qui attirerait les gens, voilà qui rapporterait : on pourrait mettre les inscriptions à des prix très élevés.

Durant plus d'une heure d'horloge, Martin subit ces assauts. Au demeurant, redevenu laborieux, ignorant nonchalance et fatigue sitôt que sa conscience professionnelle était en jeu, il redoutait aussi de donner à penser qu'il renâclait à la besogne. Et même, les efforts du groupe des cinq se trouvèrent couronnés, surpassés par une proposition de Martin lui-même.

Lorsque tout le programme en effet se trouva échafaudé, Martin osa préconiser la création d'un journal. Les gigolos supputant aussitôt l'influence qu'une feuille bien organisée pourrait mettre au service de leurs desseins privés, saisirent au vol une si suggestive initiative. Dans le vide cependant, Martin développait son intention, qui était de guider le lecteur, de le conseiller, de le mettre en garde, surtout dans le domaine des choses de l'esprit.

— Parfaitement! — coupa Tonio. — Je vous le répète, l'idée est excellente et dites-moi, mon cher, avez-vous un titre? C'est très important.

— Il m'avait semblé, — dit Martin en hésitant, — que, pour bien préciser notre tendance... — Il prit un temps, puis risqua enfin sa trouvaille : — « Mentor, » messieurs. Que penseriez-vous de « Mentor »? N'est-ce pas? Notre feuille serait à la fois l'amie et le... protecteur de notre public; et puis nous avons déjà d'autres publications qui se sont donné pour titres des noms de personnages littéraires : *Figaro, Candide, Gringoire...*

— « Mentor... » — disaient Tonio, Balinieff, Lagarrigue et Petit-Decharme. — « Mentor... » Ah! ah! en effet, « Mentor... »

Un léger désarroi passa sur les gigolos : aucun d'eux ne savait exactement quel héros, quel demi-dieu ce nom de Mentor pouvait bien désigner. Ce fut le Pirée de ces quatre singes. Mais ils avaient conscience de leur ignorance et la déguisaient. Ils se montrèrent prudents. Et Martin y gagna de ne pas voir discuter par eux le titre qu'il proposait. Pourtant M. de Aziz, à qui la familiarité des puissants de la terre et une superbe de Bouddha-vivant inspiraient plus d'assurance encore qu'aux autres, ne douta pas que, s'il ignorait le personnage invoqué par Martin, c'était un signe défavorable, non contre lui-même, mais contre ce personnage et l'usage qu'on en prétendait faire. Il laissa tomber l'une de ses rares interventions, pour laquelle se descellèrent ses lèvres pures d'Ange du Mal.

— Ne craignez-vous pas, — dit-il, que « Mentor », cela paraisse très pédant?

— Pédant? — dit Martin froissé.

Mais Tonio concilia tout :

— Justement, — dit-il, — cela fera sérieux.

On vota pour « Mentor ». Tonio Car en serait le directeur; Martin, le directeur littéraire.

Après quoi, l'élargissement du programme primitif réclamant des moyens plus vastes, on porta le capital de la Société à dix millions, et on décida l'acquisition d'un building entier où pouvaient être rassemblés les divers organismes dont on venait de décider la création.

On régla quelques menus détails, on fixa la date de la prochaine réunion. Et la séance fut levée.

Martin, demeuré seul, se fit mener au Bois. Il choisit des allées peu passantes, où il eût chance de n'être pas reconnu, et marcha. La voiture le suivait de loin. Il respirait à fond. Il se sentait le cœur dilaté, aéré, mais sans savoir pourquoi. Il lui arrivait souvent de surprendre en lui des tristesses sourdes, des angoisses sans cause; eh bien! aujourd'hui, il constatait un phénomène du même ordre, mais de sens inverse. Il se demanda un long moment : « Mais enfin, pourquoi suis-je heureux? » Était-ce cette perspective de nombreux travaux, rassurante après les inquiétudes qu'avait fait naître en lui l'échange des câbles? Il lui semblait pourtant, que cette félicité venait de sources moins mercantiles. Alors?

Et, au moment même où il s'imaginait renoncer à cette investigation, il reconnut qu'il avait eu raison de ne pas condamner Tonio sans appel sur les premières apparences. La notice que le jeune homme avait rédigée n'en disait-elle pas long sur Tonio? De quel droit en effet prétendre qu'elle n'était pas tout entière de sa plume? Tout permettait au contraire de penser que Tonio, sitôt qu'il s'agissait d'affaires, s'animait de leur génie particulier et dépassait alors son niveau ordinaire. L'hypothèse était vraisemblable et la chose se voit souvent. Un homme dont la conversation est le dernier mot de la platitude monte à la tribune : il se révèle orateur; et les danseuses les plus aériennes marchent à la ville comme des canards.

Bon. Il fallait donc faire crédit à Tonio. On jugerait sur les résultats. Dès à présent, il était avéré qu'au cours de cette conférence, Tonio avait toujours compris le premier, et souvent seul, la pensée de Martin. En chaque occasion, il l'avait soutenu, et ouvertement... Ah! c'était un fait! Fallait-il une preuve? La part ménagée à *High-Brow*. La double part, constituée d'un côté par les actions d'apport à lui reconnues, et de l'autre par les actions dont la souscription lui était réservée. Et cela dans quel but? Tonio n'avait pas hésité à le préciser : afin que Martin détînt, dès le début, la majorité.

Ainsi, pour peu que l'autre l'y aidât en fournissant un

prétexte plausible, Martin ne demandait qu'à approuver et à se déclarer content. Peut-être était-ce là sa tendance incoercible? Peut-être était-il fait pour s'opposer à ces gens qui partout voient le mal. Optimiste. Mais d'un optimisme tout intérieur, et qui ne servait ni l'égoïsme, ni la nonchalance, ni la lâcheté. Toujours prêt à risquer les ressources dormant au fond de lui, à les jeter dans les entreprises des autres, il se refusait par la suite à croire à la faillite où il se trouvait entraîné.

... Si c'est bien une passion qui possède les malheureux acharnés à découvrir, derrière les moindres actes et les moindres paroles de leur prochain, des mobiles d'intérêt et de malfaisance, de quel nom faut-il donc désigner cette force, qui en pousse d'autres à innocenter et à justifier contre toute prudence et toute évidence, tant certaines âmes sont obstinées à souhaiter le bien, même chez autrui?

QUATRIÈME PARTIE

MENTOR

XVII

Pour la troisième fois, Martin sonna. Réellement, son garçon de bureau dépassait la mesure et méritait une remontrance.

— Le timbre ne fonctionne donc pas? — lui dit Martin quand cet homme entra. — Voilà trois fois que je vous appelle.

— Sûrement que c'est détraqué, — dit l'autre effrontément. — Je viens juste d'entendre.

— Allez donc voir si le numéro de demain n'est pas tiré. On ne me l'a pas encore apporté.

Le garçon de bureau sortit. C'était un ancien garçon de bureau de ministère, parvenu à la retraite, entré à *Mentor* sur la recommandation de Marius Bidan, et, de ce fait, ennemi du travail, mal embouché, toujours en dispute avec

le chef du personnel et avec ses camarades. Tonio Car ne l'avait pas conservé deux jours à son service particulier, ni même à son étage : cette zone supérieure était réservée, tout en haut du building, à l'élite des collaborateurs, des employés, des dactylos, des garçons de bureau et des grooms. Refoulé de service en service, le protégé de Marius Bidan, que l'on n'osait pas remercier, avait échoué chez Martin, comme un matériel défectueux, mais bien assez bon pour un tel usage.

Il reparut et jeta sur le bureau le numéro frais sorti des machines. La feuille, mal pliée par l'homme, s'épanouit sous le nez de Martin, et dégagea l'odeur amère et laborieuse des encres d'imprimerie.

Martin étala l'exemplaire devant lui. Il n'avait pas eu besoin de débarrasser pour cela la place : elle n'était jamais encombrée, non seulement parce que Martin chérissait l'ordre, mais aussi parce qu'il n'avait plus guère de dossiers ni de correspondance à manier.

Il lut l'en-tête : *Mentor, troisième année, cent-trente-septième numéro.* Il releva la tête avant d'aller plus loin et rêva. C'était une nouvelle habitude, qui peu à peu l'envahissait, depuis un an surtout, depuis qu'il n'avait plus grand chose à faire, encore que ses intérêts importants dans l'entreprise, et ceux qu'y avait pris Daphné, l'obligeassent en conscience à passer chaque jour de longues heures au building. Car ce n'étaient pas ses fonctions qui l'y retenaient : les rubriques littéraires et artistiques, sur la rédaction desquelles il n'avait jamais eu beaucoup d'action, tendaient à disparaître. Il rêva et convint qu'à première vue les gens devaient mal comprendre qu'un building de deux sous-sols et huit étages fût nécessaire au seul *Mentor*, la seule des affaires entreprises qui, après trois ans, subsistât.

L'immeuble, il faut le dire, réunissait tous les services nécessaires à l'existence de l'hebdomadaire, que, d'ailleurs, Tonio avait le projet de transformer avant peu en quotidien. Le sous-sol inférieur contenait les magasins, le supérieur les rotatives. Puis le rez-de-chaussée déployait sa salle des fêtes, ses halls et son bar. Ensuite, à l'inverse des vieux immeubles où les appartements choisis sont en bas, ici, du premier étage au

septième, les pièces, d'abord petites et multipliées au maximum, augmentaient de volume et diminuaient de nombre. Enfin, le huitième étage, d'où Tonio Car régnait sur la maison, était somptueux.

Opulent en tapis, en tentures et en tableaux, le tout fort moderne, et, d'autre part, ouvrant sur la terrasse supérieure de l'immeuble, disposée en jardin suspendu, le huitième étage faisait penser à ces demeures de rois new-yorkais, installées sur un *roof* comme un cottage sur sa pelouse.

Au début, Martin y avait eu son bureau, le plus beau du building, son salon d'attente et son cabinet de toilette. Mais, au bout d'un an, et pour la commodité de l'organisation, il avait consenti, sur la prière de Tonio, à descendre au septième. Quelques modifications dans le fonctionnement de l'affaire avaient amené ce changement : il avait en effet fallu développer les services particuliers de *Mentor*, en raison de l'importance acquise par la feuille, et de l'échec des entreprises connexes.

Dès la constitution de la Société anonyme, les événements en effet s'étaient précipités. Cela avait commencé après le dernier film réalisé qui n'avait pas été une réussite. Tonio avait cru judicieux d'acquérir, et fort cher, les droits d'adaptation d'une pièce hongroise, qui, représentée à Paris sur une scène dite d'avant-garde, y avait longtemps tenu l'affiche. Mais l'ouvrage, sorti de son cadre, apparut dépouillé de son caractère et de ses charmes. En outre, il avait fallu déformer le rôle principal pour l'adapter dans la mesure du possible à Martin, et sortir cependant Martin de son emploi habituel... Quant au metteur en scène, Tonio avait porté son choix sur un poète abstrus et raté qui, depuis fort longtemps, commettait des œuvres cinématographiques d'une prétentieuse puérilité. Cet homme étant fort « entendu » en affaires, Tonio vit la majeure partie du capital engagé pour le film englouti dans des accidents soigneusement préparés. Il fallut se rabattre pour la fin de la réalisation sur un metteur en scène de second ordre qui voulût bien accepter une succession si fâcheuse. Pour achever, quand le film fut enfin prêt, Tonio et ses associés le firent passer à l'Opéra, indisposèrent la presse cinématographique et les directeurs

de salle en ne les invitant point à la première, et rebutèrent enfin le public par des prix prohibitifs. Et quand enfin le chef-d'œuvre fut mis à la portée de la foule, sa médiocrité consomma une déception si bien préparée.

Au second film, Tonio, n'obtenant aucun achat d'avance, se réfugia dans l'économie. Il prit un scénario peu dispendieux, engagea, et du premier coup, un réalisateur médiocre, alla chercher un dialoguiste nécessiteux, recruta ses acteurs parmi des amateurs avides de débuter, ménagea les décors, rogna sur la figuration. Le film, à sa présentation cette fois corporative, fit four et se loua difficilement.

Mais Tonio ne s'émut point, et, sans barguigner, négocia la vente de la firme, à laquelle étaient liés le bénéfice de certains contrats de location avec des salles, celui d'un accord avec un studio, et un important matériel technique. Mais la compagnie acheteuse ne proposa pas de reprendre le contrat d'exclusivité de Martin.

Tonio porta ses efforts sur d'autres chapitres du programme, jusque-là un peu négligés. Il fit paraître Martin sur la scène d'un music-hall spécialisé dans les exhibitions « en chair et en os ». Entre un numéro de phoques et un numéro de « main à main », Martin parut, précédé par la projection de quelques extraits de ses films. Il fit une courte allocution et joua une saynète de Courteline. On écouta avec déférence, mais la salle, les derniers quinze jours, fut « clairsemée ».

Tonio se tourna vers la province et fit composer par Martin un programme où, à lui seul, par une conférence, une causerie, des récitations et des lectures alternées, le pion comédien devait retenir le public pendant deux heures et demie. Martin ennuya partout, sauf dans les villes universitaires où il fit pitié.

L'Université Cinématographique, elle, florissait, malgré la résistance de Martin, qui, au fond de son cœur, savait bien que l'admission de chaque élève présageait une duperie. Les bénéfices montèrent si vite qu'un impresario, déjà lié à l'Université par une combinaison de figuration non payée, en proposa l'achat pur et simple. Tonio vendit, et fort bien.

En produisant ses deux films, en poussant Martin sur une scène de music-hall, en le lançant sur un circuit de confé-

rences, en négociant et la vente de la firme et celle de l'Université, Tonio avait manifesté une certaine précipitation, agrémentée d'un optimisme tout verbal. Et l'on eût pu se demander s'il avait eu tort d'agir ainsi, s'il avait compromis lui-même l'équilibre d'un édifice certes instable mais qu'on eût pu encore consolider; ou si, au contraire, averti par ce flair fameux et particulier aux gens de sa sorte, il n'avait pas plutôt voulu tirer le meilleur parti d'une situation perdue d'avance, sauver les meubles, faire rendre ses derniers services à un animal déjà frappé à mort.

Martin s'était laissé faire. Le jour où Daphné et Tonio, conjuguant pour la première fois leurs efforts, lui avaient arraché l'autorisation d'envoyer le câble, auteur initial de tout le mal, il avait compris qu'il consentirait, avant même de croire à la possibilité de consentir; de même, à l'époque où son premier film était sorti, il avait pressenti, sans y croire encore, qu'il était « coulé ». Alors, entre Daphné et Tonio, visiblement attachés à lui faire produire de l'argent pendant qu'il en était encore temps, il avait renoncé à la résistance. Et, une fois de plus, il avait suivi le mouvement. Il était comme ces malades qui, après une courte défense, s'abandonnent aux mains des chirurgiens et des aides, et acceptent le chloroforme. Certains jours, il se faisait même l'impression d'être un cheval vieillissant, bientôt fourbu, que l'on entoure d'exhortations et de coups de fouet, mais que l'indifférence emplit déjà.

Serait-il jamais capable d'un sursaut?...

Pourtant, il restait *Mentor*. Et quelle ironie! La seule entreprise qu'il eût lui-même et lui seul suggérée, et qu'on lui eût non pas imposée mais concédée, c'était la seule qui se maintînt encore, qui se développât chaque jour, et sans doute au-delà des prévisions des gigolos.

Il est vrai que la conception originale avait été profondément altérée. On l'eût mal retrouvée dans le building même, où, mis à part les sous-sol, le rez-de-chaussée et l'étage de Tonio, trois étages seulement contenaient les services de la rédaction, tandis que quatre abritaient les services de la publicité. En trois ans, les services de la publicité s'étaient assez bien multipliés, nourris et enflés pour prendre chacun

leur indépendance, et sortir même du cadre de *Mentor*; au cinquième et au sixième, en particulier, se tenaient des bureaux, des offices, des manières d'agence, où Martin se reconnaissait fort mal.

Le *Mentor* de Martin, on l'eût retrouvé plus difficilement encore dans la composition de chaque numéro. Au bout d'un an, les plus éminents parmi les collaborateurs de la première heure, naguère sollicités par Tonio en vue du lancement, s'étaient peu à peu retirés, déçus ou clairvoyants. Car, dès le début du second exercice, le tirage s'étant stabilisé, l'esprit de parti apparut nettement. Le journal devint l'organe quasi officiel de Marius Bidan, de ses partisans, de ses amis et de ses électeurs.

Adieu, la signification dont Martin avait prétendu charger son titre! Dorénavant, *Mentor* flattait.

Le numéro que Martin avait devant les yeux débutait par un fort article de deux colonnes. Cette « tribune libre » ouvrait bien congrûment la danse. Son auteur gigolo journaliste, cousin germain des gigolos d'affaires, entreprenait de dégager Marius Bidan et Armaillé d'une assez méchante histoire de trafic de décorations.

Voilà les faits. Un certain Justin Ledru, directeur d'un magazine théâtral, avait été dénoncé par un brave homme de marchand de grains, qui avait vainement attendu sa Croix après avoir versé les quarante mille francs requis. Cette initiative justicière déclencha une pluie d'autres plaintes. On instruisit. Mais, à mesure que l'enquête cheminait à travers les sentines indiquées par Ledru, à mesure qu'elle s'orientait vers les ministères, atteignait les commissions et désignait les chefs de cabinets, ses résultats étaient plus discrètement publiés. Et la couleur des journaux se reconnaissait au plus ou moins d'intérêt qu'ils manifestaient pour l'affaire. Mais des feuilles à potins, soutenues par les ennemis politiques de Marius Bidan, avaient, comme elles disaient elles-mêmes, mis les pieds dans le plat, lequel n'apparaissait pas fort propre.

D'après ces journaux, la responsabilité du scandale, loin de peser toute sur le misérable inculpé, bouc émissaire lâché dans le Palais de Justice par ses complices puissants, se

répartissait, au sommet de l'édifice, sur le chef de cabinet de Marius Bidan, sur Marius Bidan lui-même, sur Armaillé, et sur une princesse d'Eylau dans le salon de qui tout ce monde avait l'occasion de se rencontrer.

Finalement, l'affaire était devenue trop publique pour que *Mentor* pût se dispenser de prendre ouvertement position.

Cette position était nette : selon *Mentor*, le trafiquant avait fait tout le mal. Ce pelé, ce galeux, en se débattant, cherchait à éclabousser les personnages les plus dignes. C'était lui qu'il fallait frapper. Et les preuves de s'aligner. Habilement, on laissait planer un soupçon accessoire sur la vieille princesse d'Eylau, parce qu'on la savait la moins capable de se défendre et la moins coupable.

Martin parcourut impatiemment les autres rubriques. Il ne s'attarda pas au dithyrambe consacré à une pièce commanditée et jouée par la maîtresse d'un usinier; non plus qu'aux éloges déchaînés sur une exposition de peinture derrière quoi se devinaient les manœuvres d'un marchand de tableaux.

Pour la page financière, elle célébrait le redressement et les vertus de certaines valeurs de naphte dont il semblait pourtant à Martin avoir entendu dire le plus grand mal. Quant à la page des annonces, ce qu'elle offrait de plus innocent était le moyen de trouver, dans le meilleur monde, une épouse ou un époux.

PHILIPPE HÉRIAT

(*La fin dans le prochain numéro.*)

ANARCHIE FINANCIÈRE

La politique financière continue à susciter en France les plus graves préoccupations. Ce n'est pas le moins du monde que la situation soit en elle-même désespérée; on ne peut même pas dire, à proprement parler, qu'elle soit grave, car il suffirait, pour la rétablir, d'efforts minimes de volonté, et de mesures somme toute très modérées. Il serait absurde de parler pour nous de panique ou de catastrophe. Les problèmes techniques devant lesquels se trouvent l'Europe centrale et orientale, et les États-Unis, sont de ceux qui défient l'optimisme; mais il n'y a, heureusement pour nous, aucun rapport entre la crise financière américaine et la nôtre.

L'angoisse véritable, et cette fois justifiée, qui étreint notre pays, provient du spectacle que lui offre l'État, et de l'inconscience inimaginable de ceux qui, ayant la charge de remettre l'ordre dans la maison, démolissent tout ce qui subsistait de l'édifice et introduisent l'anarchie la plus incohérente dans les méthodes gouvernementales. Ce n'est donc pas sans regret que l'on se résout à retracer les événements de la quinzaine écoulée.

La chute du Cabinet Paul-Boncour avait empêché de voir la Chambre à l'œuvre, car elle renversa le gouvernement dès le début du débat. D'un point de vue strictement désintéressé, on pouvait donc trouver qu'il manquait quelque chose au processus de désagrégation par lequel, en trois étapes, le projet des experts avait été transformé en un

projet gouvernemental médiocre, puis en ce produit indéfinissable qui était le résultat des travaux de la Commission des Finances. Les derniers événements vont compléter la peinture, en montrant ce que le travail collectif et anonyme de la Chambre peut encore ajouter de monstrueux aux textes difformes qui lui arrivent.

Le Cabinet Daladier déposa ses projets le 6 février. On se rappelle qu'ils comportaient 2 417 millions d'économies et 3 149 millions de ressources nouvelles, de façon à laisser dans l'ombre le surplus du déficit. Il est vrai que, pendant ce temps, circulaient des évaluations nouvelles et fantaisistes qui avaient pour but de rassurer l'opinion en annonçant que la crise tendait vers sa fin, que les impôts rentraient mieux, que les dépenses effectives par contre ne seraient pas aussi élevées qu'on le disait. Cette période, que l'on peut appeler l'époque du déficit à soufflets, ne dura à vrai dire pas longtemps, car l'opinion réagit avec vigueur, et prouva qu'elle préférait avant tout la vérité, si dure fût-elle, plutôt que des onguents de qualité douteuse, destinés à endormir le mal.

Profitons du moins de cette occasion qui nous est donnée, pour parcourir les allées de l'oasis philologique où viennent errer, et s'y reposer, les maîtres de la politique oratoire.

On écrirait une histoire bien curieuse de la pensée parlementaire en sélectionnant les nouveautés linguistiques qui suffisent à donner un brevet de technicité à ceux qui les emploient. Sans parler du « soutien à éclipses » et de ses succédanés qui relèvent de la politique pure, rappelons-nous tant d'images que le Français moyen fut admis à contempler respectueusement; le mur d'argent, — le double plafond ou le plafond unique de la circulation, — les basses eaux de la trésorerie, sont les accessoires de cet étrange Pays, où la voix de la sirène vocalise à l'unisson du « déficit en accordéon », pour accompagner les entrechats du « douzième nu » qui danse éperdument, repoussant du geste les « regrèvements » et les « aménagements fiscaux » que des mains pudiques lui présentent pour voiler son corps frissonnant.

On quitte à regret le spectacle riant de ce jardin financier pour s'avancer vers les régions arides et sans grâce des discussions budgétaires.

Les travaux de la Commission des Finances furent brefs et le rapport général put être déposé le 8 février. On admira presque cette rapidité, ce qui prouve que vraiment, en France, nous savons nous contenter de peu. En réalité, cet apaisement soudain qui succédait à la tempête était simplement l'expression d'une volonté socialiste qui, pour être inflexible dans ses buts, n'en est pas moins souple dans ses moyens. Le parti S. F. I. O. semble prêt à faire tout au monde pour sauver un cartel qui lui est si évidemment avantageux. Or la monture radicale était visiblement harassée, et ne réagissait même plus aux coups de houssine les mieux appliqués. On lui avait trop demandé : monopole des assurances, bouleversement du code civil et rafle de l'épargne, inquisition des dépôts en banques, désarmement militaire; il faut reconnaître que c'était un plat d'os assez durs à avaler et qui se mettaient en travers de l'estomac. Une petite halte s'imposait, avec distribution d'herbe fraîche et d'eau claire, avant de remettre dans les brancards le coursier épuisé.

Ne nous attardons pas à ces levers de rideau qui ne font en somme que répéter, sous des formes différentes, mais sans accompagnement d'orchestre, ce qui s'était produit sous le ministère de M. Chéron.

La pièce allait se jouer désormais au Palais-Bourbon et au Sénat. Le Gouvernement, ni la Commission des Finances, ne comptaient plus beaucoup; la délégation des gauches prit l'affaire en main de façon à trouver des textes qui fussent acceptables pour un parti de Gouvernement, c'est-à-dire de conservation sociale, défenseur certain de la liberté et de l'ordre, et en même temps pour un parti d'opposition systématique, qui n'a, en somme, qu'un but : la révolution sociale, même si cet objectif devait lui faire peur lorsqu'il deviendrait trop proche. Tout ce beau travail conduisit à un débat public, qui commença le dimanche 12 février, à 9 heures du matin, et qui finit le 13 à 10 heures du soir, c'est-à-dire qui dura trente-sept heures sans discontinuer.

Le lundi matin, chaque Français partait pour son travail par un froid sec et vivifiant. Le ciel était bleu et pur au-dessus de toutes les provinces françaises. Les champs avaient cette belle couleur ocre pâle de la terre prête au prochain travail

du printemps. La nature respirait l'ordre, la paix, l'appel au travail et à l'espoir. Cependant, sous les verrières du Palais-Bourbon, le jour ne pénétrait pas, et à midi, comme à minuit, les lumières électriques n'arrivaient pas à percer la brume qui appesantissait l'air et obscurcissait la pensée, tandis que les improvisations les plus étonnantes jaillissaient de cerveaux échauffés par l'insomnie. Le seul fait d'une pareille méthode de travail est indéfendable. On a peine à croire que tout ce complexe de vie morale et de vie matérielle qui compose un grand pays, avec tout ce qu'il comporte de traditions, de continuité dans l'effort, de vues lointaines, individuelles, familiales ou professionnelles, que tout cet ensemble soit à la merci des hasards d'un scrutin et des combinaisons des boîtiers. Un goût désastreux pour le désordre donne du peuple une véritable caricature, et pousse les représentants de la nation à singer cette caricature. La conduite des grands intérêts nationaux exige une application, une conscience, une réflexion, littéralement incompatibles avec ces procédés de discussion qui sont le fait de champions à l'entraînement ou de recordmen de la résistance physique. Le résultat fut celui que l'on pouvait normalement attendre d'une assemblée hébétée de fatigue et de politique, abandonnée à elle-même, n'ayant plus ni directive, ni principe, ni chef.

Le détail des mesures envisagées ne présenterait qu'un bien mince intérêt, car il n'est pas croyable qu'elles soient jamais acceptées. Mais ce qui est caractéristique, indépendamment du résultat final à intervenir, c'est l'oblitération systématique des projets de redressement. Il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer à nouveau les exigences fondamentales, du problème actuel des finances publiques, puis de les regarder dans le verre grossièrement déformant des textes tels qu'ils ont été votés par la Chambre, au cours de sa « nuit des deux jours ».

L'État, entraîné par la prospérité factice des dernières années, a hypothéqué son avenir à tel point que, même sans la crise économique, il ne pourrait faire face à tous ses engagements. A plus forte raison ne le peut-il dans la période de marasme actuel qui ralentit ses recettes. L'équilibre budgétaire exige donc que l'État mette un frein à des prodigalités absurdes, et

constate qu'il ne peut pas payer, situation qui est malheureusement irréfutable et à la portée des gens les plus bornés. Il faut réviser les subventions et les services coûteux. Il faut repousser la date de jouissance de la retraite du combattant, sinon la supprimer. Il faut examiner toutes les pensions injustifiées. Or, sur tous ces points, ce que propose la Chambre est tout à fait insuffisant. Elle décide 2 milliards de réductions de dépenses. Mais ces réductions portent sur les crédits militaires (508 millions), sur les travaux à effectuer (462 millions), et, pour le reste, elle ne se résout qu'avec peine à faire 500 millions sur les traitements des fonctionnaires, sous forme de suppression de certaines indemnités et d'arrêt du recrutement. Ainsi refuse-t-elle obstinément de toucher aux abus essentiels par lesquels, a dit récemment M. Chéron, le « budget est littéralement au pillage ». Pour être juste, notons toutefois qu'elle a supprimé la « présomption d'origine » en vertu de laquelle des pensions étaient accordées à des individus déchargés de l'obligation de prouver la responsabilité de l'État.

La seconde exigence de l'équilibre est de ramener certaines dépenses au niveau actuel des prix. Il s'agit là d'une opération générale, que l'on peut dire extra-budgétaire, parce que la nation entière est en train de s'y livrer sous la pression d'un mouvement monétaire que l'on appelle, très imparfaitement d'ailleurs, la déflation.

Quoi qu'il en soit des raisons de ce mouvement et de sa vraie nature, il se trouve que tous les prix baissent. Loyers, salaires, gains commerciaux et industriels s'abaissent rapidement. Seuls, les engagements monétaires à long terme paraissent d'abord incapables d'adaptation. Cependant, le libre mécanisme de l'économie capitaliste fournit, par la baisse du loyer de l'argent qui suit automatiquement la baisse des prix, et par les conversions rendues possibles, un régulateur, sans doute approximatif, mais généralement suffisant si les mouvements n'ont pas une amplitude excessive. Il est donc naturel que l'État-employeur suive la même voie que toutes les forces productives nationales, et qu'il diminue les traitements de ses fonctionnaires. A vrai dire, cette diminution sera purement apparente. Sans elle, les prix baissant et

les traitements restant fixes en valeur nominale, ces derniers représenteraient un pouvoir d'achat régulièrement croissant, ce qui est un paradoxe insoutenable alors que toute l'économie nationale souffre. Une réduction générale et proportionnelle des traitements, de 5 ou de 10 p. 100, reste notablement inférieure à la diminution moyenne des prix, et signifie donc que les traitements ainsi affectés continuent à représenter un pouvoir d'achat légèrement accru, ce qui compense les retards qui ont pu autrefois exister dans l'autre sens.

Cette idée simple a été transformée à tel point que le problème est devenu méconnaissable. On a prétendu, en effet, que la diminution des traitements était un « sacrifice » demandé aux fonctionnaires; et, aussitôt, on s'est adressé aux autres classes sociales pour les associer à ce geste généreux. C'est ainsi qu'est né le projet d'un surimpôt sur les traitements publics ou privés, comme si toutes les rémunérations privées étaient fixes, et qu'un employeur dût demander l'avis du Gouvernement quand il diminue son commis ou son ingénieur. En fait, les traitements, les rémunérations — sauf celles qui sont fixées par les pouvoirs publics — ont déjà et depuis longtemps baissé. Ajouter à la diminution supportée par l'ingénieur un prélèvement fiscal supplémentaire, alors que pour le fonctionnaire le prélèvement fiscal doit tenir lieu de diminution, cela est de la plus haute incohérence.

Il est bon de rappeler que le système des impôts sur le revenu comprend, en France, une série d'impôts cédulaires, et un impôt général de superposition. Les revenus sont classés en diverses cédules, suivant leur nature, et chacun est frappé d'un impôt proportionnel dont le taux est différent : les revenus du travail sont les moins taxés à raison de 10 p. 100; les revenus des capitaux (valeurs mobilières ou propriétés foncières) sont les plus taxés à raison de 16 p. 100; les revenus mixtes du travail et du capital sont taxés suivant des tarifs intermédiaires. D'autre part, l'impôt général sur le revenu reprend l'ensemble des divers revenus cédulaires et les frappe d'un impôt à tarif progressif, c'est-à-dire croissant beaucoup plus vite que la matière imposable.

Une erreur en entraînant une autre, le déplacement de

la question des traitements allait amener une nouvelle série de contradictions. Pour ne pas avoir l'air de frapper les fonctionnaires, et pour les noyer dans la masse des contribuables, la Chambre vota ce qu'elle appela la « surtaxe de crise » qui est un impôt supporté exclusivement par la cédule des traitements, qu'ils soient publics ou privés, et qui, pour comble d'anomalie, est progressif. D'après l'échelle adoptée, l'impôt total acquitté par les traitements et salaires devrait atteindre 18,45 p. 100 à partir de 500 000 francs. Nous sommes ici proprement dans l'incohérence au second degré. En effet, les revenus du travail pur se trouveraient taxés plus que n'importe quelle autre source de revenus, même les revenus du capital pur, ce qui est le contraire de toute espèce de justice fiscale et qui va directement à l'encontre des intérêts nationaux, et même de ceux dont la majorité de la Chambre prétend avoir plus particulièrement le souci. La place manque pour énumérer les dispositions accessoires d'après lesquelles la surtaxe ne serait pas due si le revenu du contribuable avait baissé de plus de 10 p. 100 pendant les deux dernières années. Ici l'arbitraire rivalise avec l'absurde, et on ne saurait dire lequel est vainqueur de ce triste combat. Du moins s'en voudrait-on de ne pas décrire le couronnement de l'édifice, qui est la taxation des tantièmes et jetons de présence. Ce n'est qu'un sujet d'importance médiocre, et on s'excuse de s'y arrêter, mais il a un charme tout particulier, comme le bouquet de fleurs champêtres que mettent les charpentiers sur le faîte du toit qu'ils viennent d'achever. Nous entrons d'ailleurs, grâce à lui, dans le domaine de l'incohérence au troisième degré.

Les tantièmes étaient autrefois taxés comme un revenu du travail. Le législateur, constatant qu'il existait un tarif supérieur, lequel frappait les valeurs mobilières, alors taxées à raison de 18 p. 100, assimila la rémunération des Administrateurs de Sociétés à un revenu mobilier. L'impôt sur le revenu des valeurs mobilières fut ramené en 1930 à 16 p. 100. Par une attention vigilante, on spécifia que les rémunérations d'Administrateurs resteraient taxées à 18 p. 100; ainsi subsistait ce tarif exceptionnel, comme les buttes-témoins marquant les anciennes collines que l'érosion a démantelées depuis. Aujourd'hui, on projette une surtaxe frappant théoriquement

les seuls traitements et salaires. Aussitôt on y comprend les rémunérations d'Administrateurs. Voilà cette matière imposable de choix qui traverse successivement toutes les cédules, et qui serait aujourd'hui taxée à l'une, pour le principal, et à l'autre, pour l'accessoire. Il n'est pas certain que, dans l'avenir, toute majoration d'impôt, quand bien même ce serait celle des spécialités pharmaceutiques, ne doive pas automatiquement s'appliquer aux rémunérations des Administrateurs, par une formule de style dont il ne reste qu'à chercher la rédaction...

Ainsi l'État est-il conduit, pour ne pas toucher aux extravagants privilèges de ceux qui bénéficient de ses générosités, ou de son activité hétéroclite, à demander toujours davantage aux contribuables qui sont pourtant à la limite extrême de leurs possibilités. Le pays tout entier se rebelle. Les mouvements de contribuables s'étendent. L'activité productrice de la France se refuse à être indéfiniment pressurée. Les devantures sombres des magasins fermés en manière de protestation ont quelque chose d'impressionnant, et peut-être de plus significatif encore que les cortèges dans la rue, ou la manifestation des commis d'agents de change. Les gens qui peinent et s'ingénient toute leur vie, qui paient mille taxes et supportent mille vexations pour avoir la liberté d'exercer leur ingéniosité et de risquer leur fortune, font grève. Ce faisant, ils n'arrêtent aucun service public, ils n'interrompent aucun devoir qui leur soit imposé; ils renoncent simplement, pendant une journée, à gagner leur vie, puisqu'ils constatent que le fruit de leurs efforts doit leur être enlevé. Le système fiscal paraît organisé, en effet, pour décourager le travail libre et créateur, et ne protéger que les pensionnés, les rentiers sociaux ou les chômeurs. Le premier geste du travailleur est l'interruption momentanée de son travail; la suite logique et nécessaire serait-elle l'inscription à une caisse de chômage? La seule solution du problème est-elle de promettre des subventions aux 99/100e de la population, jusqu'au moment où l'on verra le dernier centième s'arrêter épuisé, et se joindre à la foule qui demande et qui reçoit?

Au total, on ne se lassera pas de répéter que le problème budgétaire est facile à résoudre. Il est préférable de ne pas

faire l'opération en un jour, et de rattraper progressivement le déficit total, en acceptant provisoirement qu'une somme, qui pourrait avoisiner 3 milliards, reste couverte par l'emprunt, ce qui n'est pas absurde puisque la Caisse d'amortissement diminue annuellement la dette publique d'une somme analogue. La simplicité du problème ressort d'ailleurs des mesures raisonnables prises par la Commission des Finances du Sénat avant du moins que les tractations de parti n'aient commencé à les adultérer. Alors que la Chambre se refuse aux économies véritables, le Sénat a voté 1 400 millions de réductions, dont l'énumération seule prouve la nécessité : recul de la retraite pour certains fonctionnaires; suppression du cumul d'indemnités et de pensions; suppression de la pension des veuves de guerre remariées; révision des conditions de cumul et d'attribution des pensions, dans le cadre des lois actuelles; recul de cinq ans de l'âge nécessaire pour jouir de la retraite du combattant, etc. Enfin, le Sénat propose de réduire uniformément de 5 p. 100 tous les traitements publics supérieurs à 7 000 francs (avec des prélèvements supplémentaires pour les traitements supérieurs à 50 000 francs), et de réduire de 10 p. 100 toutes les indemnités versées par l'État.

Un pareil programme d'économies est l'expression approximative du plus simple bon sens. Il n'est pas inutile de rappeler que tous les pays d'Europe ont réduit les traitements de leurs fonctionnaires : en Grande-Bretagne le taux d'abattement varie de 9,5 à 13,7 p. 100 (entre 1924 et 1931). En Allemagne, la réduction est fixée à 20 p. 100 par rapport aux traitements rajustés en 1928. En Belgique, le supplément de 10 p. 100 a été supprimé au cours de 1932 et un nouvel abattement de 4 p. 100 vient d'être décidé. En Suisse, la loi du 29 septembre 1932 a réduit de 7,5 p. 100 tous les traitements pendant deux ans. En Italie, la réduction opérée par le décret du 18 novembre 1930 s'élève à 12 p. 100. La diminution opérée par la Pologne dépasse 25 p. 100.

Le problème des recettes n'est pas sensiblement plus difficile. On a déjà vu que certains relèvements d'impôts indirects étaient justifiés par les modifications survenues dans l'économie nationale. Le Sénat a naturellement écarté la surtaxe de crise, mais propose une majoration de 10 p. 100

de l'impôt général sur le revenu qui, au fond, et si condamnable soit-elle, est moins nuisible que l'insidieux relèvement que masquait le bouleversement de tarif proposé par le gouvernement. Enfin, l'État se ferait autoriser à émettre pour 1 milliard de monnaie de nickel. Ce sont des subterfuges après tout admissibles. Puisque le Trésor a remis à la Banque de France la gestion de la monnaie fiduciaire, il s'attribue le droit régalien de créer pour 1 milliard de francs qui lui coûteront peu de chose; du point de vue monétaire, l'opération n'est pas réellement critiquable.

A côté de l'équilibre budgétaire, le véritable problème financier est le rétablissement du crédit de l'État. Celui-ci ne peut pas être envisagé en dehors de l'ensemble du marché financier français, dans lequel baigne littéralement la trésorerie publique.

Les ressources les plus sûres pour le Trésor sont les emprunts à long terme. L'État français a placé l'emprunt de 2 milliards des P. T. T., opération nécessaire et heureusement terminée. Mais le taux d'émission a été 91 francs, au lieu de 100 francs pour les 85 milliards de rente ayant fait l'objet de la conversion de septembre 1932. De pareilles conditions mesurent le recul enregistré et ne sont pas très rassurantes pour l'avenir.

Au bilan du 3 février, le Trésor n'avait plus que 11 millions à la Banque de France; ce dépôt s'est élevé à 50 millions au bilan du 10 février. C'est encore bien peu. On a relevé la limite d'émission des bons du Trésor jusqu'à 15 milliards, sur lesquels, le 7 février, un placement de 4,2 milliards était encore possible. Cela est fort bien, mais il faut qu'il y ait des souscripteurs pour les prendre. Ceux-ci ne peuvent guère être que les Banques, qui y trouvent un emploi rémunérateur pour les dépôts qui leur sont confiés. Mais la Banque de France ne semble, fort heureusement, guère disposée à pratiquer indéfiniment le réescompte des bons du Trésor, c'est-à-dire, sous une forme déguisée, les avances directes à l'État qui ont permis les catastrophes financières de 1924 à 1926. Le placement des bons suppose donc que rien ne vienne troubler les détenteurs de dépôts. L'équilibre des monnaies bancaires, quoique relativement très solide en France, n'en reste pas moins précaire dans le monde entier. On sait qu'aux

États-Unis la crise des banques se précipite et que tous les guichets de l'État de Michigan ont été fermés à la fois.

C'est pourtant le moment où les plus extraordinaires extravagances ont été proposées. Le titre à endos a été provisoirement ramené au magasin des accessoires. Mais une offensive vigoureuse a été menée pour exiger la déclaration de tous les comptes en banques, et installer un nouveau réseau de surveillance fiscale englobant tous les mouvements des dépôts. Il est difficile d'imaginer opération plus inopportune, alors que les mouvements violents et irraisonnés des disponibilités bancaires menacent gravement l'activité du pays. Il semble vraiment que l'on cherche, avec une persévérance et un succès qui seraient dignes d'un autre but, à englober sous le nom de « mesures d'assainissement financier » celles qui sont au contraire les plus propres à entretenir le trouble, et les plus ingénieusement susceptibles de désorganiser les finances publiques.

On éprouve quelque lassitude à voir toute l'attention de la France concentrée sur des questions, primordiales certes, mais simples et qui devraient être résolues rapidement. On ne saurait blâmer les protestations violentes qui s'élèvent partout dans le pays et il faut, au contraire, s'en féliciter hautement, car les projets combattus seraient effectivement mortels. Mais la véhémence indispensable des critiques ne doit pas faire croire que les finances publiques sont perdues, et que tous les troubles de l'inflation nous menacent. Si la gestion politique de la France est profondément affligeante, sa situation financière et économique n'a rien de désespérée. Il suffit que les pouvoirs publics cessent de collaborer à l'accroissement systématique du désordre; c'est en effet dans l'allégresse qu'ils paraissent prendre à pareille tâche que gît le véritable et angoissant danger.

Il est temps que l'on dirige ses regards sur autre chose que la question des fonctionnaires, ou les fantaisies fiscales qui introduisent la comédie là où elle n'a que faire. Sans parler des relations internationales, qui deviennent l'objet de préoccupations chaque jour plus graves, il est, sur le terrain économique et financier lui-même, maintes questions d'un intérêt pressant. La situation internationale du franc, et

le maintien d'un système monétaire interne à la fois souple et résistant; le financement de l'immense Empire colonial français par les ressources d'une Métropole riche d'épargne, et qui n'ose pas l'employer; les enseignements à tirer de la crise bancaire américaine; les solutions à donner à cette querelle des créanciers et des débiteurs qui, dans l'intérieur de chaque pays, est peut-être l'aspect le plus profond de la crise des prix; le réglement définitif des dettes interalliées et l'orientation de la Conférence économique internationale, ce sont autant de sujets qui mériteraient vraiment de passionner quelque peu l'opinion et le Parlement français.

Il se joue dans le monde une partie formidable, dont c'est notre avenir à nous, France, qui constitue presque le seul enjeu. L'Europe d'après-guerre oscille actuellement, incertaine de son avenir, ayant le choix entre deux voies, et hésitant à se décider. Toutes les énergies françaises devraient être tendues vers les solutions d'un intérêt national éclatant. Et notre voix ne sera entendue que dans la mesure où elle exprimera une volonté claire, étayée dans tous les domaines par une énergie consciente de sa force et de sa valeur. Le rétablissement de l'équilibre budgétaire est la condition première de toute activité créatrice, mais ne se confond pas avec elle. Il est pénible que tout un pays soit conduit à se passionner exclusivement pour les différents remèdes dont on lui propose l'absorption, qu'il paraisse confiné dans l'atmosphère étouffante d'une chambre de malade, et que toute son imagination se borne à choisir des tisanes ou des pilules. Il y a mieux à faire pour nous, dans le monde inquiétant qui nous entoure, si nous voulons y garder la situation éminente que l'on reconnaît uniquement à ceux qui savent la mériter et qui savent l'imposer.

ED. GISCARD D'ESTAING

RABELAIS A LA NATIONALE

Il y a eu, au mois de novembre dernier, quatre cents ans, que paraissait, à Lyon, chez Claude Nourry, un mince volume de petit format : PANTAGRUEL. *Les horribles et espoventables faictz et prouesses du très renommé Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grand geant Gargantua, composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier.* Nous n'en possédons plus qu'un exemplaire. Le roman était l'œuvre d'un humaniste accompli, parlant le grec et le latin comme sa langue maternelle, savant médecin qui venait de se faire agréer, quelques jours plus tôt, au grand Hôtel de Notre-Dame de Pitié à Lyon, aux appointements de quarante livres par an. L'auteur était François Rabelais, Alcofrybas *Nasier*, l'homme au grand nez, qui n'eut pas grand chemin à faire pour se rendre de la Pitié à la boutique de son éditeur, près de Notre-Dame de Confort, à l'angle de l'hôpital et de la rue du Raisin.

La librairie était accueillante, et l'éditeur, dit le Prince, à cause d'une petite figure ornant sa maison et lui servant d'enseigne, avisé. Il cherchait à atteindre le grand public, assez rustre, qui fréquentait les foires de Lyon. Il savait que l'on vend plus facilement un almanach qu'un livre de poésie ou une chronique. Le savant médecin l'entendait ainsi, qui s'était fait faiseur d'almanachs et venait de donner cette *Pantagrueline Pronostication*, ornée de l'image du petit colporteur : portant sur son dos sa hotte pleine de livres, il marche rapide, son gourdin à la main pour écarter les chiens, et nous montre au ciel, l'index tendu, notre avenir, le ciel,

une étoile. L'année 1532 avait été chaude, le pays de France se montrait altéré. La peste fait son apparition; le pape accorde un pardon; le savant médecin propose un remède, la gaîté. Il dit, à sa façon, la geste d'un géant, qui sera le roi des altérés. C'est le petit ouvrage, un simple passe-temps, la chronique véridique de *Pantagruel*, dont Rabelais se dit le page, et qui peut bien se vendre autant que la *Pronostication* dont on a débité en deux mois plus « qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans ». Rabelais a dit vrai, puisque nous n'en possédons plus qu'un exemplaire. Le sort des livres très lus, toujours en mains, est de disparaître.

***

Mais grâce à l'initiative si heureuse de M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque, la balle du colporteur a été ouverte, les officines des librairies du temps versées dans les vitrines de la brillante Galerie Mazarine. L'impression est vraiment saisissante, si vous êtes de loisir, et enclin à vous pencher sur tant de petites pages, de « grimoires » comme disent les dames; mais ces feuillets épars, qui ne les contemplerait avec émotion et recueillement? Ils nous disent, non seulement la joie de vivre, mais la sagesse ornée, la pensée libre, la science et son avenir. Tout un monde se lève en travail. Voici non seulement Rabelais, mais ses protecteurs et ses amis, les Du Bellay, François Ier et Henri II, Louise de France et Marguerite de Navarre, Nicolas Bourbon, Maurice Scève et Étienne Dolet, Clement Marot et Mellin de Saint-Gelais, Érasme, Budé et Tiraqueau. Nous parcourons, avec ces dessins de Gaignières, dans un voyage imaginaire (ne sont-ils pas souvent les plus vrais et les plus beaux?) le joli pays de Chinon qui a vu naître Rabelais; nous entrons dans sa chambre, vraie ou fausse, d'ailleurs; nous parcourons la Devinière et son enclos de vignes. Voici la Roche-Clermault, Saint-Pierre-de-Seuilly où François a été baptisé, la Baumette près d'Angers, Poitiers et la roche levée sur laquelle les étudiants gravaient leur nom avec un couteau; Montpellier où Rabelais s'inscrivit comme étudiant à la Faculté de Médecine sur sa trente-cinquième année, prit son baccalauréat

et donna des leçons; Lyon où il commença ses publications scientifiques comme médecin, où il commenta Hippocrate, qui n'est pas seulement la somme des connaissances de la médecine antique, mais le recueil des préceptes les plus hauts d'un philosophe. Regardons l'Hôpital où Rabelais fit le bien et tourna mal. Mais regardons surtout les aspects de Rome où il fut plusieurs fois, comme médecin de Jean Du Bellay, prenant tant d'intérêt à la topographie antique; là, il écrivit les lettres très spirituelles à Geoffroy d'Estssac. L'homme de Chinon a aimé le site de Florence, la grandeur de Rome. Il s'est entretenu avec les subtils Italiens de questions de pédagogie. Ainsi nous avons l'illusion de revoir nous-mêmes les lieux qui remplirent les yeux du meilleur peintre de son temps, de le suivre jusqu'à sa fin, à l'église Saint-Paul, la vieille paroisse des premiers Valois. On lit la copie de l'épitaphier : « François Rabelais, décédé âgé de 70 ans, rue des Jardins, le 9 avril 1553, a été enterré dans le cimetière Saint-Paul... ». Vous savez la jolie histoire de Charles Nodier qui ôtait son chapeau toutes les fois qu'il passait devant la petite maison de la rue du Figuier, portant le n° 8, vis-à-vis de l'Hôtel de Sens, où la tradition voulait que fût mort celui qu'il nommait « un Homère bouffon ». On a bien envie d'en faire autant.

Où Rabelais revit tout entier à la Nationale, ce n'est pas dans ses portraits, qui sont tardifs et médiocres. La petite figure de la *Chronologie* collée[1], grande comme un timbre-poste, est sans doute la plus expressive. Mais il ne nous est resté aucun portrait antérieur à 1553. Aucune image n'accuse le grand nez du *Nasier*, attesté par les épitaphes de Jacques Tahureau, de Ronsard, et cette *Naseïde* dédiée au « grand roi Alcofribas Nasier » par le poète Bérenger de la Tour. Qui ne se souvient de la prédilection de Rabelais à peindre l'appendice nasal de ses héros, de frère Jean des Entommeures « jeune, guallant, frisque, de hayt, bien à dextre, hardy, adventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé de nez... » Nous avons lieu de croire que, comme frère Jean, Maître François avait été des premiers « à la

1. On nomme ainsi une série de portraits gravés. Cette suite très répandue représentait des contemporains illustres.

foyre des nez ». Le portrait de Panurge est indiqué aussi par le « nez un peu aquilin, faict à manche de rasoir ». Les portraits exposés de Rabelais ont je ne sais quoi de lourd, et même de bestial. Enfin, je ne l'ai pas reconnu.

Mais nous le retrouvons vraiment dans sa bibliothèque, et dans ses autographes. Il revit dans douze volumes portant sa signature et son *ex libris* en grec : Plutarque, Aristophane, Hippocrate, Galien, Mélanchton, Bembo. On imagine des colloques muets du grand liseur. On voudrait les entendre, non sous les plafonds trop vastes de la galerie de Mazarin, mais dans une petite pièce, très petite, comme celle des *Effigies*, où Érasme dicte à son secrétaire Cousin. Les livres sont à portée de la main, dans une bibliothèque basse. Mais Rabelais, qui a tant lu et cité, des romans de chevalerie à Villon, à Pathelin, qui connaît tous les anciens, les modernes, Agrippa, Morus, doit beaucoup plus aux *Adages* d'Érasme, c'est-à-dire à un ouvrage de seconde main, qu'aux sources originales elles-mêmes. Ce que Rabelais dit de *la République* de Platon est là. Lucien qu'il a tant imité, amplifié (les contemporains en ont eu le sentiment), Rabelais a pu le lire aussi bien dans le texte que dans les traductions latines d'Érasme et de Thomas Morus. Méfions-nous, d'ailleurs, du railleur, de ses catalogues et de ses énumérations. Il copie parfois celles des autres. Ses références visent le plus souvent à un effet comique : elles contrastent avec l'insignifiance ou la futilité des idées, qu'elles cherchent à accréditer. Toutes ne sont pas exactes. Seraient-ce les érudits que l'érudit moque parfois? Sa meilleure bibliothèque était la rue, la taverne. De l'esprit populaire Rabelais aime tout, jusqu'aux coq-à-l'âne, aux « contrepéteries » dont il s'amuse comme un acteur. Rabelais a beaucoup aimé les farces. Jean Porcher a vraiment bien fait d'ouvrir, dans une des vitrines, près de *Me Pierre Pathelin*, le manuscrit de la « Farce nouvelle à cinq personnages » où l'on trouve la plus ancienne mention du « Gargantua ».

Si la bibliothèque de Rabelais nous retient, que dire du nombre d'autographes du Maître? La lettre de Rabelais à Guillaume Budé, si généreusement prêtée par M. le baron Henri de Rothschild, des *ex libris*, des quittances, les inscriptions autographes du doctorat de Montpellier! Jamais

Rabelais n'avait été si près de nous. Même parmi les humanistes, on rencontre rarement une aussi belle écriture, plus harmonieuse, plus claire. Racine et Anatole France n'ont pas fait mieux. Après avoir regardé la série impressionnante des *Gargantuas* et des *Pantagruels*, il faut voir la première forme du *Quart livre* de 1548 (seul exemplaire connu) rédigé à la diable, peut-être à Metz, où Rabelais « vivotait »; et la forme définitive de 1552, avec la dédicace au cardinal Odet de Chastillon et le privilège d'Henri II faisant allusion aux « faicts et dicts Héroïques de Pantagruel, non moins utiles que délectables ». Le *Quart livre*, le grand livre de Rabelais, voyez-le dans sa magnifique présentation typographique; admirez la beauté de ses caractères, de son papier : un enchantement. C'est un livre royal. Suspendu par le Parlement, condamné comme les autres, il demeurera sous la protection du roi, comme Rabelais lui-même. Et non loin, vous trouverez l'explication de la navigation de Pantagruel qui n'est, comme l'a montré si fortement M. Abel Lefranc, que la transposition des voyages de Jacques Cartier vers la Nouvelle France. Le manuscrit de la « découverte de terres occidentales » du natif de Saint-Malo est ouvert sous nos yeux, comme la curieuse mappemonde de Cossin montrant le fameux passage du Nord-Ouest, tant cherché jusqu'au XIXe siècle.

Ce petit manuscrit, écrit assez régulièrement, dans la seconde partie du XVIe siècle, est celui du *Cinquiesme et dernier livre*, publié dix ans après la mort de Rabelais, et dont une autre version est l'*Isle sonnante*. Faut-il voir là un postiche, ou bien des papiers du maître conservés par des étudiants en pantagruélisme, exploités par eux, représentant la réponse tant désirée et attendue du sens de l'œuvre de Rabelais par l'oracle de la « dive bouteille »? On ne sait encore. « En vin vérité » (la soif de savoir, s'entend), ces mots suprêmes :

Toutes choses se meuvent à leur fin.

Le triomphe de la Vérité, fille du Temps, n'évoque-t-il pas la fontaine du *Songe de Polyphile*, le mythe dionysien tel que Léonard de Vinci l'a peint dans son *Bacchus* et sur lequel rêva Frédéric Nietzsche? Mais comme tout chez Rabelais est sage, prudent! Il est parti à la recherche de l'île d'Utopie :

il n'en a pas rapporté le communisme, comme Thomas Morus, bien qu'il s'en défende. Rabelais n'écrit ni un évangile, ni des paraboles. Sa fameuse Thélème, c'est le château de Bonnivet, Chambord ou Chantilly. Il y a des galeries et des librairies, s'il n'y a pas de cuisines. Rabelais fait autant de confiance à la nature qu'à la coutume. Les plaisanteries sur les moines sont traditionnelles depuis le temps de Saint Louis; les abus qu'il censure chez les gens de loi, aussi vieux que notre pays. Dans une époque de foi ardente, qui a déjà eu des martyrs, l'homme au nez n'a nulle envie d'être l'un d'eux. Donner sa vie pour une idée? L'existence est trop belle, trop intéressante, quand elle comprend les livres, les doctes entretiens, l'amour et l'amitié. Rabelais est aussi trop artiste pour cela.

Le sens de son œuvre, vous l'entendrez mieux en regardant deux tapisseries, l'*Amour sacré* et l'*Amour profane*, que le Musée des Arts décoratifs a prêtées, deux merveilles qu'il faut avoir vues, et qui prennent, au voisinage des livres de Rabelais, un sens nouveau, exquis; *Triomphe de Vénus et de Bacchus* de la suite du Triomphe des Dieux, tapisseries de Bruxelles au monogramme de Genbels, images de fantaisies et de voluptés.

L'Exposition de Rabelais organisée à l'occasion du quatrième Centenaire de la publication de *Pantagruel* est la plus belle, la plus complète que la Bibliothèque Nationale ait réalisée. Elle fait honneur à l'initiative de M. Julien Cain. M. Jean Porcher vous prend par la main et vous sert de guide dans un catalogue que seul un disciple d'Abel Lefranc pouvait rédiger.

Abel Lefranc a parlé un soir, comme il sait le faire, avec sa foi, sa science, et, pour tout dire, son génie de « trouveur »; il est lui-même, comme un homme du XVIe siècle, érudit et vivant. On lui doit : *La Revue Rabelaisienne*, *Les Navigations de Pantagruel*, la magnifique édition des *Œuvres*, à laquelle il faut associer les noms de Jacques Boulenger, de Henri Clouzot, de Paul Dorveaux, de Jean Plattard, de Lazare Sainéan. — Abel Lefranc parlait. Il disait qui était Rabelais, et ce qu'il n'était pas. Il montrait le fils de l'homme de loi, né dans la procédure et dans la benoîte Touraine; la première fleur exquise de la Renaissance, quand l'art gothique

se fond dans l'art italien; il montrait la vie monastique de Rabelais, le Cordelier qu'un Gilson a si bien entrevu, l'étudiant de Paris, le médecin de Montpellier et de Lyon; il disait les chances de Rabelais, ses protecteurs, les Du Bellay, l'exquise Marguerite d'Angoulême, et, ce qui est beaucoup plus inattendu, Henri II. Rabelais maître des Requêtes, Rabelais publiciste du roi de France et soutien de ses querelles! Affirmations surprenantes et nouvelles, qui eussent scandalisé les tenants de la légende, si longtemps admise. C'est Voltaire qui a écrit : « Il est clair que Gargantua est François Ier, Louis XII est Grandgousier, quoiqu'il ne fût pas le père de François, et Henri II est Pantagruel. L'éducation de Gargantua et le chapitre des torcheculs est une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes... » Ces hypothèses tombaient. Il restait un Rabelais, français moyen. Car Rabelais, fils d'un avocat de Chinon, d'un petit propriétaire, celui qui a peint les Chats fourrés, finit maître des requêtes! Voltaire, un autre bourgeois, n'est-il pas fils de notaire? Abel Lefranc lisait alors un texte. Ayant commencé de le lire, il ne pouvait s'arrêter sans regret. Car Rabelais, lu à haute voix, est la musique et le mouvement de la vie. Car c'est bien cela que fut Rabelais, un artiste au verbe incomparable, celui dont un autre enchanteur, Chateaubriand, a écrit : « Rabelais a créé les lettres françaises; Montaigne, La Fontaine, Molière viennent de sa descendance. »

Cela vaut bien une exposition à la Nationale, et même une visite.

PIERRE CHAMPION

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il a paru vers 1890 une génération d'écrivains, un printemps sacré. Ces jeunes hommes apportaient un lyrisme nouveau, une métaphysique platonicienne et l'amour de la beauté. En lisant les deux premiers volumes de l'édition collective des œuvres d'André Gide [1], on revit le rêve de ces jeunes années.

Il a publié en 1891 les *Cahiers d'André Walter*. Le livre commence par une sorte de prélude, où l'on voit qu'André est au lendemain d'une lutte, et encore meurtri. « Attends. — Quand les larmes seront pleurées, les chers espoirs refleuriront. — Maintenant tu sommeilles. » Il va prier et dormir. Peu à peu, nous reconnaissons ce deuil qui l'enveloppe. Sa mère vient de mourir. Et, au moment de mourir, elle a demandé qu'il renonçât à Emmanuèle. « Bien qu'elle soit ma nièce, ne me fais pas regretter de l'avoir adoptée depuis qu'elle est orpheline. Je craindrais, en vous laissant libres, que ton sentiment ne t'entraîne et que vous ne vous rendiez malheureux tous les deux... Emmanuèle a déjà bien souffert : je voudrais tant qu'elle puisse être heureuse. L'aimes-tu assez pour préférer son bonheur au tien? » Et la mourante a fiancé Emmanuèle à un autre. André, qui est encore un enfant pieux, s'est incliné. « Puisqu'il faut que je la perde, que je te retrouve au moins, mon Dieu, — et que tu me bénisses d'avoir suivi la route étroite. »

1. *Œuvres complètes d'André Gide*, t. I et II. N. R. F. — L'édition a été établie par L. Martin-Chauffier. Aux œuvres proprement dites ont été ajoutées des textes inédits, lettres et fragments de journal. L'ensemble en devient plus lumineux et plus vivant.

Il lui faut maintenant commencer une nouvelle vie. Écrire ses rêveries antérieures, pour s'en délivrer, et pour ne pas les perdre. Et composer un livre auquel il songe depuis longtemps, l'histoire d'*Allain*, que je ne crois pas différente de la sienne. Nous sommes au printemps de 1889. L'air radieux donne à l'âme envie de chanter. Il s'enfonce dans l'impalpable souvenir. « L'éducation d'une âme; la former à soi — une âme aimante, aimée, semblable à soi... » Telle était sa vie avec Emmanuèle. Ils partageaient la joie des lectures. Flaubert, en ce temps-là, était un Dieu. André déclamait à haute voix : « J'ai vu le Sphinx qui s'enfuyait du côté de la Libye; il galopait comme un chacal. » La voix d'André rythmait les dactyles du texte. Il racontait à Emmanuèle le livre qu'il rêvait, *Allain*, l'œuvre rêvée, mélancolique et romantique d'abord, puis métaphysique et profonde, — puis devenue leur amour même. Un soir, en revenant sur le haut de la voiture, ils ont récité la *Maison du Berger*, et à la traversée des champs, l'air soufflait plus tiède des labours. Le matin, elle vaquait aux soins du ménage, et il l'appelait Marthe, parce qu'elle s'agitait pour bien des choses. Mais le soir, elle redevenait Marie. Un soir, il l'a retrouvée dans sa chambre et leurs larmes se sont confondues sur leurs joues rapprochées. Une autre fois, il est entré chez elle pour voir à ses côtés le lever du jour. La fenêtre ouverte à la fraîcheur limpide, serrés l'un contre l'autre et pourtant un peu transis, ils regardaient les étoiles pâlir et les brumes se colorer.

En même temps que ces souvenirs, il lui vient des pensées nouvelles, des maximes de conduite. « Multiplier les émotions. Ne pas s'enfermer en sa seule vie, en son corps; faire son âme hôtesse de plusieurs... » Il retrouve aussi des pages écrites deux ans plus tôt, des méditations d'adolescent sur la pureté et la souillure. Aujourd'hui encore, la rumeur de son sang lui donne des vertiges. Mais il se souvient du mot de l'Apocalypse. « Celui qui vaincra, je le vêtirai de vêtements blancs. » — Son rêve est très haut et très austère. Dès 1886, il écrivait : « Vivre profondément sans plus que le temps vous poursuive. Manger quand j'aurais faim; dormir n'importe quand, alors que j'aurais fait ma tâche. Je porterais le manteau blanc, la cuculle et les sandales... Je lirais la Bible, les Védas, Dante, Spinoza, Rabelais, les Stoïques; j'apprendrais le grec, l'hébreu,

l'italien et ma pensée se sentirait orgueilleusement vivre. » Quand il était plus enfant encore, il avait rêvé de nuits entières passées à l'orgue.

Les souvenirs de la tendresse amoureusement fraternelle et la fermentation d'une jeune pensée se mêlent ainsi jusqu'au mois de juin : à ce moment un nouveau personnage apparaît, Pierre, — dans lequel il faut, je crois, reconnaître Pierre Louys. Il envoie des livres à André. Sa lettre parle de Paris, de la lutte, des premiers triomphes. « Adieu, le calme de la philosophie quiète, écrit Walter; ce souffle d'air enfiévré me grise. » Il veut être du triomphe. Il craint de s'attarder. Il se sent de grandes forces : « Arriver tout à coup et sans qu'on vous ait prévu, sonner haut son cri de trompette... » Il veut travailler frénétiquement. Il s'enferme, renvoie les lettres qu'on lui adresse. « Je ne pouvais dormir; la pensée bouillonnait trop tumultueuse : cette force latente de production, j'en sentais la pression; l'inspiration me devenait comme palpable; la vision de l'œuvre m'éblouissait comme déjà faite. »

Telle est parfois l'exaltation qu'elle éclate en vers. Et les vers prennent la forme d'un morceau de musique, exactement d'un scherzo avec son trio, — ou, pour parler la langue de Schumann, d'un alternativo. La modulation et le changement de rythme sont fort curieux. Voici le scherzo :

Mets ta main dans ma main
que nos doigts s'enlacent
Ton cou sur mon épaule
et que nos cœurs se sentent battre.

Voici l'alternativo, en mineur et au ralenti :

Ne me regarde pas — parle plutôt — j'écoute.
Oh! parle et je te rêverai
Semblable à l'inflexion de ta voix douce.

Il reprend alors le thème de l'union, impossible par l'amour, mais possible peut-être par la communion dans un amour commun; — impossible par la volupté, possible peut-être par la musique... Un soir où il jouait le premier *Scherzo* de Chopin, s'étant arrêté brusquement, il vint près d'elle. Elle tremblait, les yeux brillants. « Pourquoi jouais-tu cela? » dit-elle d'une voix altérée. Elle eut la fièvre le lendemain. — Ce thème de

la communion mystique traverse tout le premier cahier, celui que M. Gide appelle le *Cahier blanc*. Un jour André a rencontré Emmanuèle chez des pauvres. Il a voulu montrer le même zèle tendre, dont elle les secourait. Mais il le faisait pour elle, non pour eux. Elle l'a remarqué et le charme s'est rompu. Il faut le cheminement parallèle. Ce mot le désespérait autrefois; maintenant il a compris. Puis sont venus le deuil et la séparation. Mais cet amour, où la réunion se fait à l'infini, ne peut lui être enlevé. « Mère chérie, dit-il, tu n'as pu séparer que nos corps. » La fin du cahier est un chant d'allégresse au travers des plaintes funèbres : « J'ai dit à mon âme : Qu'as-tu donc à sourire? Ta solitude est désespérée... Crois-tu? m'a répondu mon âme. »

Nous voici au mois de juillet. Le second cahier commence, le *Cahier Noir*. Il débute par un hymne d'amour. « Le savais-tu, Emmanuèle, le savais-tu que nous nous aimions? Ton amour a pris toute mon âme; vers toi maintenant elle répand son parfum. Je te rends maintenant ce que tu m'as donné : ta musique et ta poésie... » Il se met à l'œuvre : il écrit ce roman, *Allain*, qui est la lutte de deux adversaires, l'âme et la chair. Nous lisons les premières notes, où il trace le sujet, et où il s'impose des lois. Il lit Kant et Spinoza, il fait du grec et de l'algèbre. Mais il est tourmenté d'une inquiétude infinie. « Je rêve; — les caresses éparses alentour m'enfièvrent : je pleure, je ne sais pas pourquoi ». Ces parfums me grisent comme un vin tiède; j'ai sommeil; mon âme s'alanguit d'un désir de tendresses. » — Par la magie de la musique, il évoque l'absente : « La nuit — très faiblement, une mélodie douce et comme ensommeillée berce la rêverie — se la figurer présente — oublier les choses — rêver. »

Puis il surmonte cette langueur. Ou plutôt il en fait le principe même de sa victoire. « Il est affreux, dites-vous, de frôler de si près le bonheur et de passer. — Non, répond André. « Que l'âme reste désireuse, toujours; qu'elle souhaite. C'est dans l'attente qu'est la vie. » La fuite errante de deux âmes confondues, voilà l'infini bonheur. Paolo et Francesca, emportés dans l'éternel orage, sont donc heureux? Non, parce qu'ils ne se désirent plus. Je crois que cette exégèse appelle quelques réserves. Il me semble aussi que l'idée de

chasteté s'est un peu modifiée, d'avril à juillet. Elle était naguère toute chrétienne. Elle est maintenant destinée à protéger l'amour contre l'assouvissement, ce qui est assez différent. Protégée par une forte discipline, soutenue par la musique, elle devient le moyen de s'évader hors du monde, ou plutôt de créer un monde nouveau : « Si j'arrivais à contempler la chimère avec assez de fixité pour que mes yeux éblouis du mirage n'aient plus un seul regard pour les réalités ambiantes, la chimère inventée m'apparaîtrait réelle. »

Emmanuèle meurt brusquement le 31 juillet. Il est d'abord écrasé. Il redevient sous le coup doux et pieux comme un enfant. Il vivra avec la pensée qui reste d'elle. Il l'aimera et se perdra dans l'extase. Prière, solitude, chaste amour de l'âme fidèle. Que peut-elle, quand tous les aimés sont partis? Rester fidèle.

Ce qui suit est singulièrement hardi. Car c'est au milieu de sa douleur, moins de deux semaines après la mort d'Emmanuèle, qu'André commet le péché. Le livre va suivre maintenant un rythme accéléré. Au milieu des révoltes de la chair qui veut vivre, des contraintes qui prétendent la dompter, de l'amour pour une ombre et de l'œuvre qui s'écrit, au milieu des prières, des chutes, des hallucinations, des nuits sans sommeil, l'esprit d'André vacille. Alors viennent les angoisses, les obsessions, la certitude de la folie, la volonté de s'observer. « Pour le bien décrire dans Allain, il faut observer sur soi-même le moment délicat où la pensée se détraque. » Et nous assistons à cette double marche vers la minute où la raison sombrera, et chez le personnage, et chez l'écrivain, chez Allain et chez Walter. Celui-ci n'a qu'un seul moyen de se sauver : c'est de cesser d'écrire; mais il ne le peut pas. C'est, comme il dit, la course éperdue. Il la gagne. Il a le temps de mener Allain jusqu'à la folie. Un dimanche d'octobre, il peut écrire : « Allain est fou — je ne le suis pas encore. » Mais il est lui-même tout proche de la fin. Ses visions sont devenues monstrueuses. Du combat qu'il a livré il a connu la vanité. Il sait les vengeances de la vie, et qu'il va y succomber. Il pense à Jacob, qui a lutté toute la nuit avec l'ange. Il pense au blanc manteau que Dieu garde aux êtres purs. Il pense que celui qui est mort est délivré du péché. Ces trois idées s'entrecroisent

dans sa tête : la lutte dans la nuit, la blancheur de la neige et la mort. Et il meurt en effet d'une fièvre cérébrale.

On pourrait prendre les *Cahiers d'André Walter* pour l'examen de conscience d'un jeune romantique puritain. Et dans leur première partie, ils sont bien quelque chose de pareil. Mais c'est mal les entendre que de réduire ce duel de l'esprit et de la chair à un débat sur le neuvième commandement. Il ne s'y agit pas seulement de morale, mais de métaphysique. Les hommes de 1890 ont été tous plus ou moins touchés de néo-platonisme. Ils ont tous plus ou moins maudit le voile changeant de Maïa, et tenté d'atteindre l'essence des choses. C'est là le sens profond de ce mythe de Narcisse, qui a hanté Gide et Valéry, et qui est la figure même du symbolisme. Le *Traité du Narcisse* a paru en 1892. Qu'est-ce que l'apparence et qu'est-ce que la réalité? Que voit Narcisse, penché sur le fleuve du temps? Les choses, du lointain futur, et encore virtuelles, se pressent vers l'être, passent dans le présent, s'écoulent dans le passé. « Toujours les mêmes formes passent; l'élan du flot seul les différencie. Pourquoi plusieurs? ou bien pourquoi les mêmes? C'est donc qu'elles sont imparfaites puisqu'elles recommencent toujours... et toutes, pense-t-il, s'efforcent et s'élancent vers une forme première, paradisiaque et cristalline. » — Le monde extérieur, vu sous la catégorie du temps, c'est le Paradis perdu.

Au chaste Eden, jardin des idées, chaque forme étant parfaite, ne s'épanouissait qu'une fois dans l'éternel présent. Tout demeurait immobile, car rien ne souhaitait d'être mieux. « Tout était parfait comme un nombre et se scandait normalement; un accord émanait du rapport des lignes; sur le jardin planait une constante symphonie. » — Adam, lassé de cet accord parfait, a rompu un seul rameau de l'arbre du Bien et du Mal, qui croissait comme une fonction logarithmique. L'arbre se brise net; une vapeur monte au ciel en nuées et retombe en larmes; le temps est né. L'homme se dédouble, et sent avec angoisse et horreur l'amour que rien n'assouvira, pour cette moitié de lui-même. L'effort pour recréer l'être parfait aboutira à la création d'une race infortunée, dispersée sur cette terre de crépuscules.

Quand donc, maintenant qu'il a commencé, le Temps cessera-t-il sa fuite? Formes divines, qui n'attendez que le repos pour reparaître, dans quel silence vous recristalliserez-vous? « Le Paradis est toujours à refaire... Il demeure sous l'apparence. Chaque chose détient, virtuelle, l'intime harmonie de son être, comme chaque sel, en lui, l'archétype de son cristal. Tout s'efforce vers sa forme perdue. » — C'est cette forme que l'art doit retrouver. « Tout phénomène, dit encore Gide, est le symbole d'une vérité. Son seul devoir est qu'il la manifeste. Son seul péché : qu'il se préfère. Le singulier, c'est que cette doctrine, énoncée par des poètes, est surtout d'une vérité évidente pour des peintres. Tout l'art d'un Signac y est enfermé. Et l'art des cubistes en sortira un jour. »

L'effort éperdu d'André Walter pour accorder son idéal et sa vie l'avait brisé. Nous ne retrouverons plus de longtemps ce combat déchirant dans l'âme des héros de Gide. On dirait qu'elle a durci. Ils sont prêts maintenant à affronter le voyage de la vie. C'est ce périple que va raconter, dans l'été de 1892, *le Voyage d'Urien*. La forme aussi est devenue plus ferme et d'une matière plus dense.

« Quand l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase fut finie, mon âme, qui depuis le soir brûlait solitaire et fidèle, sentant enfin venir l'aurore, s'éveilla, distraite et lassée. » Dans l'étude même, le souvenir de la lumière le hantait d'un désir de voyage. Il se leva et gagna la plage, où l'attendaient ses compagnons de pèlerinage. « Je les reconnus tous, bien que ne sachant pas si je les avais vus quelque part; mais nos vertus étaient pareilles. » Ils s'embarquèrent dans un port où les navires venaient de l'équateur et du pôle. Des montagnes de glace diaphane étaient débarquées près des balles de pourpre. Ayant goûté dans ce spectacle la promesse de toutes les futures histoires, les aventuriers partirent pour l'avenir.

L'*Orion* qui les portait doublait des promontoires et dépassait des îles. Des compagnons, l'un voyageait pour reposer sa tête malade d'avoir pensé Dieu; l'autre était poussé par un désir de prouesses; un troisième voulait vivre son rêve; un autre cherchait des pays où raconter son âme. Tous avaient

quitté leurs livres pour un souvenir de la mer et du ciel réel. Ils n'avaient plus foi dans l'étude. Quand les brises balsamiques et tièdes ont soulevé les rideaux de leurs fenêtres, ils sont descendus malgré eux vers la plaine. « Nous étions las de la pensée, nous avions envie d'action. »

Après trois jours, ils rencontrèrent des îles flottantes, si minces qu'au-dessous d'elles, dans la mer profonde, on revoyait de la lumière. Et ces îles déracinées, qui cheminaient comme eux, disparurent le cinquième jour. Le septième, ils abordèrent devant une plage de sable et de chardons bleus. Mais ceux d'entre eux qui étaient partis à la découverte revinrent en courant. « Fuyons, disaient-ils ; l'île est habitée par des sirènes. » Ils les avaient à peine vues, endormies dans les algues, et chacun les imaginait à sa façon. Les voyageurs marchèrent alors dans cette île stérile et pleine de mirages. Ils traversèrent une ville déserte. Dans un couvent carré, ils virent des derviches tourneurs. Et le soir, ils retrouvèrent leur navire. Le vingt et unième jour, ils arrivèrent devant un rivage planté d'arbres. On voyait dans une avenue des femmes se promener en groupes. Ceux qui allèrent à terre revinrent chargés de fruits nouveaux, mais l'œil hagard et plein d'insultes. De belles berges se déroulèrent tout le jour, annonçant une ville. Était-ce le terme du voyage? Cette ville était construite sur un rocher de corail, dans un golfe arrondi, sur une mer voluptueuse, qui, la nuit, se déchirait en flammes. L'équipage et ceux des compagnons qui étaient déjà descendus à terre y passèrent la nuit. Puis le navire repartit.

L'un des pèlerins ayant la fièvre, on relâcha, pour trouver de la neige, au pied d'une haute montagne. Enfin pour la septième fois, le bateau jeta l'ancre devant une île large et belle, où ils furent accueillis par des femmes à figures d'androgynes, qu'ils ne reconnurent point d'abord, et qui étaient seules, tous les hommes ayant fui vers les plateaux. La reine, qui se nommait Haiatalnefus, et qui était belle, retint prisonniers les voyageurs, dont elle était amoureuse. Ils ne furent délivrés que par la peste, qui anéantit tout le peuple de l'île. Et telles furent leurs aventures dans l'Océan Pathétique.

Au sortir de ces sept épreuves, ils arrivèrent dans la mer des Sargasses. Après les périls, l'ennui. « Sur les soleils déco-

lorés tombent les cendres du crépuscule, et les petites pluies de l'ennui sur les grands souffles du désir. » J'ai peur que cette escale ne soit un funeste arrêt au pays de la connaissance de soi-même. En quelle autre contrée qu'entre ces berges incertaines et sous ce Pot-au-noir, verrait-on des hérons couleur de fumée chercher des vers dans la vase devant des pelouses nivelées? Sur ces pelouses, les voyageurs sont attendus par une jeune femme blonde, nommée Ellis, qui porte une ombrelle rouge, un châle écossais, une robe à pois et dans une petite valise le *Devoir présent* de M. Desjardins. Dans la somnolence universelle, cette figure déplacée se résorbe peu à peu et le navire aborde aux glaces du pôle.

Cette dernière étape est extrêmement pénible. Il faut traverser le pays des Esquimaux, qui vivent, corps et âme, dans des huttes de neige pareilles à des tombes. Ignorants de l'induction, ils ne savent que déduire; mais de trois maigres points ils tirent une métaphysique. La suite de leurs pensées descend de Dieu jusqu'à l'homme, et devient leur vie même. — Il faut résister à un climat sans volupté et au manque d'herbes fraîches. Le sang trop fluide jaillit par la peau. Le soleil disparaît, pour une saison entière. A travers la nuit et les formes gelées, il faut pourtant avancer jusqu'au pôle. Sept seulement y parviennent. Attachés à la corde, dans une tourmente de neige, ils arrivent enfin à un mur de glace, sous lequel gît un voyageur, épuisé au moment de toucher le but. Ils franchissent cette dernière muraille, après laquelle il n'y a plus rien, qu'une cavité parfaitement circulaire, un peu d'herbe et un lac dégelé. Ils dégagent de la glace le cadavre, qui tient à la main un papier. Et quand ils veulent le lire, ils s'aperçoivent que ce papier est entièrement blanc.

Je laisse au lecteur le plaisir de se reconnaître dans la forêt des symboles. Ils me semblent sinon assez clairs, du moins assez frappants. On n'oubliera pas toutefois qu'un symbole n'est pas un rébus, et qu'à vouloir l'exprimer trop exactement, on n'en laisserait rien. Le plus sage est peut-être de prendre ces aventures pour des aventures. Je crois volontiers qu'entre une escale, *une mer* où la volupté les tourmentait et une autre où les femmes semblaient des éphèbes, les voyageurs ont abordé au pied d'une montagne chargée de glaciers, tandis qu'un

enfant aux yeux bleus cherchait à comprendre les mots qu'il avait écrits lui-même sur le sable. Il me semble même que cette rencontre est nécessaire. Il me semble pareillement inévitable que, sur les pelouses enfermées par la mer des Sargasses, une jeune femme lise *la Contingence des Lois de la nature* en mangeant une salade croquante et fade. Ce caractère de convenance profonde est la loi du symbole. Mais il faut s'en contenter et il est vain de chercher des allégories raisonnées.

Paludes, qui vient ensuite, fut publié en 1895. Le tour est tout différent. L'auteur, avec une maîtrise accrue, n'a plus besoin de cette application presque solennelle qui est encore sensible dans les tableaux précédents. Le pinceau trace librement des contours plus aisés. La prose du *Voyage* était tendue, décorative et quelquefois un peu fastueuse. Ces grands paysages semblaient découverts par les Argonautes de Gustave Moreau. Au contraire *Paludes* est écrit dans un style familier, et le décor en est la chambre d'un écrivain ou le salon d'une jeune femme. A la pâle Ellis, évanouie dans une fièvre de symboles, succède Angèle, qui est bien vivante et ironiquement observée. — Avec ces différences qui sautent aux yeux, *Paludes* est pourtant la suite du *Voyage*. Les pèlerins de l'*Argo* avaient parcouru la terre de l'équateur au pôle, vainement. Le héros de *Paludes* s'appelle Tityre, comme le berger virgilien dont le champ est plein de pierres et de joncs, mais assez grand pour lui. « *Paludes*, explique M. Gide, c'est l'histoire d'un homme qui, possédant le champ de Tityre, ne s'efforce pas d'en sortir, mais au contraire s'en contente. » Son horizon est un jardin, avec la plaine au bout, le bois à droite et l'étang à gauche. Il aime sa propre pensée, qui est sérieuse et même morose. Et il la promène dans des paysages pareils à elle sur des landes tristes, entre des étangs sans sourires. C'est le poème de la monotonie. On voit glisser et se remplacer tour à tour trois figures, ou plutôt trois apparences du même visage : l'auteur, Tityre et un certain Richard, vertueux et déplorable. Ce livre de plaine, de réflexions tristes et d'aventures manquées, ne mène nulle part.

Du moins il pose exactement ce problème de la destinée, dont l'ombre nous suit de livre en livre. Et il l'énonce dans

une belle image. « Chaque fois que nous avons bâti dans la plaine quelque toit pour nous abriter, ce toit nous a suivis, s'est placé dès lors sur nos têtes; nous a préservés de la pluie, il est vrai, mais nous a caché le soleil... Il courbait notre front, il voûtait nos épaules. » — Que faire? La réponse sera deux ans plus tard dans les *Nourritures terrestres*, qui marquent le retour à la vie. Il faut brûler en soi tous les livres. Toute connaissance qui n'est pas précédée d'une sensation est inutile. Il ne suffit pas de lire que les sables des plages sont doux. Il faut que les pieds nus le sentent. Il faut regarder chaque soir comme s'il était le dernier, et chaque matin comme s'il était la naissance du monde. Il faut s'étonner de tout. Intéresse-toi à tout plus qu'à toi-même. Assume le plus possible d'humanité.

En sept ans, l'auteur a passé de l'idéalisme hégélien, qui nie les apparences, à l'émerveillement devant le monde extérieur. Mais cette évolution n'est pas personnelle à M. Gide. Toute l'école symboliste, en même temps que lui, est revenue aux jardins de la vie. Ce qui lui est propre, c'est d'avoir marqué, dans des livres d'une exceptionnelle beauté, toutes les étapes du voyage. C'est aussi d'y avoir engagé son cœur, et d'avoir fait, de ce qui pourrait sembler une aventure de l'esprit, le plus pathétique et le plus profond des drames de l'âme.

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE

Ermete Zacconi à Paris. — Les Marionnettes de Salzbourg. — M. Alfred Savoir : *la Voie lactée.* — M. Léopold Marchand : *une Poule sur un mur.*

— Qu'est-ce qui distingue le *grand* comédien du *bon* comédien? A quel signe reconnaît-on le premier?

Nous posions cette question récemment à Franco Liberati, délégué par le Ministre de l'Éducation nationale d'Italie, pour accompagner à Paris Ermete Zacconi et sa troupe.

Franco Liberati a longtemps dirigé, à Rome, le charmant théâtre Valle; il est actuellement directeur, dans la capitale italienne, du beau théâtre Argentina. Il a jadis connu familièrement La Duse et Novelli, dont il fut à la fois l'impresario, le conseil et l'ami. C'est un homme riche de souvenirs et qui, dans la maturité, reste extrêmement jeune, tout ensemble réfléchi et gai, libre et fin; en outre, le mieux renseigné que je sache sur la « chose théâtrale », laquelle a toujours été sa partie — et sa passion.

— Le *grand* comédien, — me répondit Franco en souriant, — se reconnaît à ceci que, chaque soir, à un certain moment du spectacle, quelquefois pendant un temps très court, mettons même trois minutes, il fera quelque chose que le *bon* comédien, de sa vie, ne fera jamais.

Le critérium me paraît juste et d'autant plus frappant que la formule ici est poussée à l'extrême : trois minutes à la rigueur suffiraient, mais ce sont ces trois minutes-là, sans doute, qui portent une interprétation vers les sommets, déchaînent l'enthousiasme ou les larmes; c'est l'instant sacré qui arrache

les spectateurs à eux-mêmes, d'abord au drame de leur propre destin qui pèse obscurément toujours au fond de leur conscience, puis à leur réserve, à leur sens critique, voire à leurs préventions : l'instant qui, tout à coup, de cette masse attentive d'individus, plus séparés entre eux, chacun dans son fauteuil, que des larves d'abeilles dans leurs alvéoles, forme un seul être frissonnant d'où sortent des clameurs. A la différence du grand orateur qui subjugue aussi les foules, le grand comédien ne se borne pas à convaincre ni à émouvoir, il impose un rêve, il le vit sous les yeux de l'assistance, il en épuise devant elle la jouissance ou l'horreur, et, par l'exemple de cette impudeur, entraîne le public à communier dans le même délire. En dehors de ces zones supérieures, il se peut que, à mi-côte, dans les régions moyennes d'un rôle, le *grand* comédien et le *bon* comédien semblent égaux en mérite. Mais l'éclat d'une interprétation se mesure à la quantité de fois où la simple justesse, la simple tenue sont brusquement dépassées; il se mesure au degré d'imagination créatrice, d'invention surprenante, dont l'artiste, dans son jeu, fait preuve.

Ermete Zacconi demeure, en Europe, un des rares spécimens aujourd'hui vivants de cette race magnifique d'acteurs, lesquels ont un génie qui déborde infiniment et les caractéristiques particulières à leur tempérament national et les formules de l'école à laquelle ils se rattachent historiquement. Oui, Zacconi est Italien, et les hautes traditions de la scène italienne se perpétuent en lui. Oui, les conceptions théâtrales selon lesquelles son art s'est formé et qu'il a illustrées, au cours de sa glorieuse carrière, par tant d'images inoubliables, nous les retrouvons dans son jeu. Les critiques diront que celui-ci est « naturiste », « vériste », et au sens étroit, didactique du mot, cela n'est pas absurde. Il faut bien cataloguer les artistes, les glisser dans des cadres, les fixer à leur date, qu'il est généralement convenu de faire coïncider avec l'époque de leurs premiers succès. Autrement les auteurs de manuels n'auraient plus qu'à jeter leurs fiches au panier. Et d'ailleurs, si l'on considère Zacconi de ce point de vue doctrinaire où les styles des générations successives de comédiens s'opposent les uns aux autres, si on le replace au temps de sa jeunesse, de ses rivalités avec Tommasso Salvini, de ses

victoires disputées, il est exact qu'il apparut alors sur la scène comme un révolutionnaire, car il était « pour le réalisme contre le romantisme », et c'est, je crois, son interprétation du rôle d'Oswald, dans *les Revenants*, qui, en 1893, marqua les débuts de sa célébrité. Mais ce qui fait l'extraordinaire valeur d'Ermete Zacconi, c'est que de telles définitions, si valables qu'elles soient, n'expriment que certains aspects de sa personnalité, les plus faciles à saisir parce qu'ils sont liés à des circonstances extérieures, à des polémiques, donc les moins profonds. Italien, Zacconi donne la couleur italienne à un jeu d'une portée universelle. « Vériste », si l'on veut, mais du « vérisme » il se sert comme d'un point de départ, comme d'un premier degré pour monter plus haut et atteindre la vérité.

Le grand artiste a offert, le mois dernier, au Théâtre des Champs-Élysées, six représentations, dont je me serais bien gardé de manquer une seule : *les Revenants*, *la Mort civile* (de Paolo Giacometti), *la Ville morte*, *les Affaires sont les affaires*, *le Roi Lear* et *le Pain d'autrui* (de Tourguéniév). Ce furent six soirées exaltantes.

Zacconi, en quelques-unes de ses plus fameuses créations, a donné de certains phénomènes morbides, ou de l'agonie sous diverses formes, des peintures si minutieuses, si scientifiquement observées et d'un pathétique si puissant, que ces états de paroxysme ont fini par prendre, dans l'idée que l'on se fait communément de son génie propre, une importance exagérée. Oserons-nous dire que, malgré leur étonnante perfection, ce ne sont pas des réussites de cet ordre que nous admirons le plus chez lui. Certes, nous comprenons tout ce qu'elles purent avoir, à l'époque, d'audacieux, voire de « scandaleux » par leur extrême nouveauté. Nous entendons bien également que de tels « tours de force » supposent un art de la mimique poussé jusqu'à l'entière soumission de tout le corps aux moindres influx de l'imagination émotive. Mais à ces tableaux, nous dirions volontiers à ces « planches » en couleurs, dont la justesse garde un caractère de démonstration pathologique, nous préférons un travail plus secret, celui par lequel le maître compose un rôle. Non content de prévoir dans tous leurs détails les réactions de son personnage au cours du drame qui se joue, il descend

dans cette âme que la scène lui livre comme devant être la sienne durant le jeu, il en explore les dessous. Les phrases du texte ne sont pour lui que les signes les plus apparents de l'orage intérieur, comme la fumée aux flancs du Vésuve. Le mauvais comédien est celui qui ne pense — ou qui ne paraît vivre un peu — que lorsqu'il parle (et encore combien sont-ils qui demeurent vacants même lorsqu'ils articulent — d'ailleurs, mal — leurs répliques). Ce sentiment d'une *présence*, qu'il est si rare qu'un acteur nous donne, Zacconi, dès qu'il paraît, nous le communique avec une force de suggestion, un magnétisme que je n'ai vu à ce degré chez nul autre. Ses moyens d'expression sont le regard d'abord, ensuite la mimique (laquelle ne comprend pas seulement le jeu des muscles du visage et le geste, mais développe ses prestiges de la racine des cheveux à la pointe des pieds). La parole ne vient qu'en troisième ligne. Qu'on se rappelle, au premier acte du *Pain d'autrui*, par quelle série de touches délicates, comme estompées, nous est peu à peu révélée la situation humiliée du vieux seigneur pauvre dans la maison : ses regards craintifs, ses flatteries timides à l'adresse du major-dome, son dos rond, ses pas menus au long des murs, et quand la jeune châtelaine lui prend le bras, et le replace ainsi à son rang, la fierté puérile avec laquelle il bat faiblement des mains. Ou bien encore, dans la grande scène du dernier acte de *les Affaires sont les affaires*, l'attitude d'Isidore Lechat en face du marquis, ce mélange de rouerie, d'embarras et d'insolence, les doigts fébrilement passés dans la barbe, grattant le menton sous le poil, achevant d'une arabesque dans l'air la phrase commencée, menaçant, apaisant, caressant. Le parvenu tient l'aristocrate dans ses griffes et ne consent à desserrer son étreinte qu'à une condition : que le fils de son orgueilleux voisin épouse sa fille. Cependant, il hésite à le dire. Enfin, il s'y risque. Mais la phrase, en route, a un temps d'arrêt, une syncope. Alors, vite, les deux index rapprochés une seconde suggèrent cette idée de mariage que la bouche n'ose encore exprimer.

Les mêmes nuances subtiles se remarquent dans le verbe, toujours exempt d'emphase, sans recherche aucune d'effet vocal, de lyrisme extérieur. L'organe est clair, robuste,

bien timbré, mais limité à son rôle d'instrument docile, serviteur des émotions. Entre autres exemples de cette diction simple, dépouillée de tout ce qui n'est pas humanité profonde, nous citerons, dans *la Mort civile*, au deuxième acte, le récit du meurtre, de l'arrestation et de l'évasion. C'est le mouvement même de la vie, le passé terrible redevenu soudain présent par l'évocation qu'en fait le narrateur. Pas une fausse note. Pas une intonation qui ne ravisse, pas une inflexion qui ne soit une trouvaille.

Nous avons eu, pendant une semaine, à la salle de l'École Normale de musique de la rue Cardinet, les Marionnettes de Salzbourg. Leur programme comprenait trois spectacles : de M. Hermann Aicher, une sorte de conte fantastique ou d'anticipation à la Wells, *l'Avion-fusée*; le petit opéra de Mozart : *le Directeur de Théâtre*; enfin *la Vie scandaleuse et la Fin terrifiante du célèbre magicien Johann Faust*, légende en 4 actes et un prologue, d'après les textes allemands du XVIe siècle.

Avant tout, il faut féliciter et remercier madame Octave Homberg d'avoir pu décider le docteur Hermann Aicher, fils d'Anton Aicher, le fondateur de ce gracieux théâtricule, à venir nous rendre visite. Nous apprécions hautement une attention si charmante. Il est seulement dommage que nos fonctions de critique nous obligent à dépasser ici un peu le ton de la courtoisie mondaine. Nous aurions tant voulu nous tenir dans le cercle des révérences et des baisemains!

Les Marionnettes de Salzbourg arrivaient à Paris précédées de leur réputation, qui est aussi grande qu'elles sont petites. Un savant professeur, M. André Lichtenberger, consentit même à nous initier, avant le spectacle, aux mystères de *la Légende de Faust*. Il le fit en termes excellents, élégants, où l'érudition la mieux documentée semblait devenue chose légère. Nous étions recueillis, enseignés, attendris, bref, en état de réceptivité parfaite. Et le rideau se leva. Ce fut une déception.

La faute en incombe-t-elle aux Marionnettes, je veux dire à leur aspect et à l'ensemble de conditions dans lesquelles les petits acteurs de bois évoluent, à la conception même de la scène, au système? Oui et non.

D'abord, c'est folie de prétendre à faire réussir un spectacle, quand on néglige de se soumettre aux exigences matérielles de dimension, d'échelle, d'optique, seules capables de le mettre en valeur, voire de le rendre intelligible. Les Marionnettes de Salzbourg sont de taille exiguë : trente centimètres environ. Le cadre de la scène lui-même n'excède guère les proportions moyennes d'un tableau d'appartement, de forme rectangulaire (1 m. 80 × 0 m. 90, m'a-t-il semblé). Ce principe, bon ou mauvais, une fois adopté, entraînait une conséquence fatale. En effet, c'est une loi d'architecture théâtrale, que les dimensions de la scène commandent celle de la salle. Nous ignorons comment Anton Aicher avait résolu la question autrefois. Nous dirons seulement que le fin ciseau qui sculpta les premières marionnettes de Salzbourg vouait celles-ci, par avance, en raison de sa finesse même, aux *spectacles de salon*, donnés devant une vingtaine de personnes au plus. Sans doute, Anton Aicher, dès ses débuts, fut-il persuadé par le succès de convier à ses représentations un public plus étendu, mais alors il ne le fit qu'en dérogeant aux règles dans lesquelles, à l'origine, il s'était lui-même enfermé. Je suis sûr que, si j'avais pu tenir entre mes mains quelques-unes des marionnettes sculptées jadis par le professeur Anton et aujourd'hui par le comte Schaffgotsch, je me fusse émerveillé à la délicatesse de leurs traits, à leurs physionomies expressives, au pittoresque de leurs costumes. Mais ce sont là des perfections qui seraient mieux à leur place dans les vitrines d'un musée. A quoi sert tout cette ciselure précieuse lorsque l'œil du spectateur ne la distingue pas? L'autre après-midi, la petite salle de la rue Cardinet paraissait une cuve immense par rapport à la scène posée sur l'estrade. A partir du deuxième rang d'orchestre, l'emploi de jumelles était recommandable. Au balcon, les lunettes marines. La plupart des assistants, martyrs de la politesse, écarquillaient ou clignaient les yeux, tendaient le cou dans l'ombre. Quelle fatigue! nous sortîmes harassés. Vous me direz que j'ai peut-être la vue basse? Point du tout, avec mes verres. La preuve en est que, par un jeu de reflets malencontreux, si je n'avais des acteurs qu'une image confuse, j'apercevais en revanche tous les fils qui les faisaient mouvoir.

Mais, supposons réalisées les conditions les meilleures du spectacle, c'est-à-dire la salle ramenée aux dimensions d'un salon. Ce sont alors d'autres objections qui nous viennent à l'esprit, et celles-ci, pour le coup, visent les principes mêmes sur lesquels repose un théâtre de marionnettes ainsi conçu. Le disparate entre l'exiguïté des personnages et l'amplitude des voix, des chants, des bruits ne laisse pas que de gêner. — Il en va pareillement à Guignol, répliquera-t-on. — Peut-être. Mais par là même vous reconnaissez que l'on requiert ici *a priori* d'une réunion de grandes personnes la naïveté, la promptitude d'illusion, les facultés de transposition dans le rêve qui sont propres à l'enfance. En vérité, la prétention est excessive. De plus, Guignol est un théâtre populaire, une réduction de parade foraine. Or, la tendance salzbourgeoise est tout autre : elle est à l'extrême justesse artistique, au raffinement, au *rendu*. Que si l'on acceptait, à l'origine, les conditions sommaires du guignol, il fallait ne pas s'engager par ailleurs dans les voies de l'exquis et du rare.

Là pourtant fut l'erreur commise. Le théâtricule voulut rivaliser avec le théâtre même. Il prit donc pour modèle, un beau jour, le dernier état de perfectionnement mécanique auquel le théâtre était parvenu, selon l'esthétique du moment, la mode en faveur à telle date. Au lieu de chercher sa voie dans une direction originale, il mit toute son application à triompher de la difficulté dans les chemins battus. Il fit, en miniature, des décors en trompe-l'œil; il installa, dans d'étroits espaces aux perspectives étudiées, des meubles de poupée, avec les accessoires à l'échelle : sur la table du docteur Faust, ce grimoire exact, à la fois énorme et minuscule, suivant qu'on le considère par rapport aux personnages ou en lui-même; ce flambeau, dont le feu est à la mesure précise de l'ensemble; ou bien, dans les jardins du duc de Parme, ce mince jet d'eau scintillant, au milieu d'un bassin en réalité moins grand qu'une soucoupe, mais si bien calculé selon les plans du paysage qu'il s'y accorde avec l'arbre et l'horizon lointain. Le théâtricule s'enorgueillit encore de réaliser des apparitions aussi parfaitement que les Opéras ou les théâtres de féerie les plus fameux : un Méphistophélès jaillissant d'une trappe, auréolé d'un rayon rouge, dans une spirale de fine fumée.

Cependant il arriva ceci, que la forme d'art jadis en honneur dans les mises en scène d'Opéra s'étant peu à peu démodée, l'esthétique théâtrale des Marionnettes de Salzbourg devint aussi désuète que son modèle. Par un miracle de mise au point, d'ajustement technique, elle garde un air de subtilité, mais celle-ci nous semble aujourd'hui vieillotte, attendrissante et vaine : un *Châtelet* lilliputien.

Enfin, le caractère des œuvres représentées est lié plus qu'on ne croit au système employé. Il était donc inévitable que, sur ce terrain encore, les Marionnettes de Salzbourg parussent copier les théâtres de musique ou de comédie. A une conception différente de la marionnette elle-même eussent correspondu, croyons-nous, un rythme différent de la représentation et, par suite, un autre répertoire. La fonction, dit-on, crée l'organe, mais, en art, la réciproque est non moins vraie. La matière conditionne le style et même le suscite.

C'est pourquoi mes préférences vont aux Marionnettes italiennes de Podrecca qui, par leur taille (90 centimètres environ), par un désaccord moins sensible entre le volume des voix et la dimension des personnages, par le mécanisme, le jeu, le décor, le costume, toute l'ambiance du spectacle, sont capables d'illustrer un genre particulier, plus populaire sans doute, mais aussi combien plus vivant : espèce de fantaisie violente, drôlatique, parodiquement sentimentale qui participe de la féerie, du conte fantastique, de la farce et de la satire.

La Voie lactée, la dernière œuvre de M. Alfred Savoir, joint à ses brillantes qualités l'attrait fâcheux du scandale. De celui-ci parler est délicat, mais s'en taire absolument reviendrait à s'en faire le complice, car ce silence épargnerait à l'auteur le seul risque qu'il ait consenti à courir dans l'affaire : celui d'être blâmé ouvertement par quelques-uns. Bien qu'entretenant, depuis longtemps, avec M. Savoir, les meilleures relations, nous ne lui cacherons pas notre réprobation d'un procédé qui ne comporte pas un très grand courage, puisque l'écrivain, ici, par une sorte d'anonymat plus inadmissible encore que celui qui l'abriterait lui-même s'il n'avait pas signé sa pièce, dissimule sous des masques l'identité de ses

modèles. Grâce à ce subterfuge, il peut à la fois être assuré que ses allusions seront comprises, et jouer après coup la candeur.

Au reste, quand un personnage possède, ne fût-ce que par quelque côté, un véritable mérite, il est curieux de voir comment les petitesses qui font aussi partie de son caractère ou que la malignité publique lui prête, parviennent peu à le diminuer. Il n'est homme, en effet, qui n'ait ses défauts, ses travers, ses ridicules, lesquels peuvent fournir matière à railleries et surtout à potins; mais il suffit d'une seule vertu, lorsqu'elle est de haut rang, pour effacer toutes ces taches; ou plutôt les ombres du portrait ne servent qu'à en mieux accentuer le relief.

La supériorité de Jimmy Thill, comédien-auteur, est double. Son grand talent, d'abord. Dans la pièce de M. Savoir, nous ne connaissons la valeur du héros que par l'idée avantageuse que lui-même s'en fait. Mais peut-être cette idée n'est-elle extravagante que dans la forme qu'elle prend parfois. Peut-être correspond-elle, au fond, à une réalité positive. Ensuite, et c'est là l'éminente dignité qui perce, chez Jimmy, en toutes choses, excusant, rehaussant ce que son égoïsme aurait sans elle de monstrueux : il a de son art, de son métier une passion exclusive, qui comble sa vie, domine, annihile tous ses autres sentiments et gouverne uniquement sa conduite.

D'autre part, si tant est que la satire a précisément pour objet, non seulement de stigmatiser le vice, mais de moquer (ainsi que l'a fait Molière dans *le Misanthrope*) toute vertu qui devient insociable, inhumaine en passant la mesure commune, on conçoit quelle cible offrait à M. Savoir un tel cas d'hypertrophie de la personnalité. Considérée sous cet angle, détachée des circonstances qui ont pu l'inspirer, l'œuvre acquiert une portée générale. Quand les clés basses en seront perdues, si les répliques, tout en dépouillant leur venin, ont gardé leur mordant, il se peut que *la Voie lactée* demeure comme une âpre peinture originale d'une déformation professionnelle.

Le premier acte, coloré, vif, bien enchaîné dans un mouvement rapide, est peut-être le mieux venu. L'action nous transporte dans les coulisses d'un petit café-concert de quartier,

au cours de la représentation. Le bruit se répand que Jimmy Thill, le célèbre, l'unique, est dans la salle, avec son escorte habituelle d'amis. Émoi du directeur, des artistes, de tout le personnel, sauf d'Édouard, l'électricien, qui, lui, semble renseigné sur les raisons de cette extraordinaire visite. Jimmy, tout simplement, l'a engagé à son théâtre, car Jimmy est aussi directeur, et il est venu voir comment son nouvel employé s'acquitte de sa tâche. Une petite chanteuse, une ingénue comique, d'origine roumaine, qu'Édouard admire en blaguant et qui le regarde avec complaisance, remporte, ce soir-là, un succès inattendu. Or, justement, Jimmy qui vient d'apparaître dans les coulisses, y apprend d'un ami que sa femme, sa partenaire au théâtre, associée par lui à tous ses triomphes, l'abandonne pour suivre un amant. Au dépit, au chagrin que lui cause cette nouvelle, se substitue immédiatement l'idée du parti que l'auteur dramatique qu'il est pourrait tirer de la situation, l'idée de la scène à faire. Déjà il griffonne sur son genou les premières répliques, lorsque Maïka se montre, avec sa grâce de « criquet », ses larges yeux, son innocence retorse et son accent roumain. Ici le plus joli moment de la soirée. Quand l'acte s'achève, la petite théâtreuse est en passe de remplacer, dans l'orbite de l'illustre Jimmy, l'étoile infidèle.

Au second acte, Maïka n'a presque plus d'accent : elle est installée dans les faveurs du maître, ce qui signifie gloire, richesse, toilettes, bijoux, concerts d'adulation, mais aussi travail acharné, vœux perpétuels de sacrifice à l'idole terrible : le Théâtre. Cette religion, dont Jimmy est le pontife, pèse lourdement sur les frêles épaules du « criquet ». La pauvrette s'ennuie à mourir. Mais, M. Savoir avait-il prévu cela? la plainte faible de Maïka ne nous touche guère. Au contraire, il a beau cribler de traits empoisonnés le personnage de Jimmy, c'est lui, le monstre, qui nous intéresse, je dirai plus : qui nous émeut. Cet acte est un peu flottant sur les ailes, mais le centre en est occupé par une trouvaille amusante qui lui donne son aplomb. Dans la pièce que Jimmy fait répéter actuellement à son théâtre, le personnage qu'il joue épouse, au dernier acte, le personnage qu'interprète Maïka. Or, Jimmy a décidé que l'on ferait quelques raccords à cette scène aujourd'hui chez

lui. A l'insu de Maïka, il a fait publier leurs bans, obtenu les dispenses indispensables, prévenu le maire de l'arrondissement, alerté les témoins, bref organisé, sous les apparences d'une quelconque répétition de travail, la cérémonie officielle de leur mariage. Cet escamotage de la réalité sous le voile de l'illusion scénique lui est apparue d'abord comme un jeu, puis peut-être, qui sait? comme un hommage encore au dieu Théâtre, plus vrai pour lui que la vie même. Mais Maïka, sous ses perles, est restée une fille simple. Ce mariage avec Jimmy, elle le souhaitait, au sein de son esclavage doré, comme la suprême récompense de tous ses renoncements. Mais quand elle se voit mariée par surprise, frustrée, par une espèce de jonglerie, de l'émotion qu'elle aurait eue, elle éclate en sanglots.

Le dernier acte est celui de l'évasion. Là encore, le petit cri de l'oiselle en cage retentit faiblement en nous. De même, son amoureux (l'électricien du début, maintenant promu ingénieur) fait figure de comparse auprès de Jimmy. Ils ont l'air, ces amants, de deux canaris pépiant leur chanson à côté d'un grand-duc sévère.

M. Harry-Baur est Jimmy Thill : mélange onctueux, fondu, savant, de puissance et de finesse. L'art de mademoiselle Cocéa, qui joue Maïka, est plus discutable. La silhouette menue est ravissante, mais le jeu est comme désaccordé, tantôt juste, exquis, tantôt artificiel, avec des dissonances vulgaires qui surprennent. Mademoiselle Christiane Jean montre une coquetterie sensible dans le rôle de Léa, une jeune actrice, qui ambitionne de séduire Jimmy. Léa rate son coup au premier acte, faute d'arriver à temps, mais elle réussit au troisième. Maïka partie, elle sera la nouvelle étoile de la « voie lactée ».

Une Poule sur un mur nous ferait craindre que M. Léopold Marchand, naguère mieux inspiré, optât décidément pour les jeux faciles, à grosses ficelles, et censément commerciaux. Mais, voire du point de vue commercial, pareils calculs sont souvent trompeurs. Ne fait pas un bon vaudeville qui veut. Il y faut une invention fertile en épisodes, et surtout de l'entrain, du mouvement. Le nouveau spectacle des *Variétés* languit. Il

semble que l'auteur ait, par moments, des repentirs; que, ayant fait un plongeon dans la farce vaudevillesque, il y barbotte, et jette un regard de noyé vers le rivage quitté : celui de la comédie dramatique. De là, des hésitations, des lenteurs.

Bob, sa femme Betty, son jeune frère François et un couple d'amis : Henri et Fossette, sont réunis chez l'oncle Albert, à la campagne. Villégiature assez morne. Tous ces gens bâillent, mais les ménages, du moins, semblent unis; François ne pense qu'à ses examens, et l'oncle à ses devoirs de maire et de châtelain. Heures d'ennui, existences sans mystère : telle la surface sans rides d'un étang.

Floc! une pierre tombe dans cette somnolence : une fille du village se plaint d'avoir été violée sur un mur par un inconnu. Qui est le satyre? Il y avait là, je crois, l'amorce d'un sujet intéressant. Oh! pas dans le viol, non plus que dans l'enquête policière qui suivra, inévitablement! mais dans cette circonstance fortuite qui amène un groupe de personnes à révéler progressivement leurs vies secrètes. M. Léopold Marchand est trop intelligent pour n'avoir pas saisi la valeur de son postulat. Peut-être même a-t-il cru l'exploiter au cours de ces trois actes, puisque, à la fin, il tire de son histoire une petite morale.

Apprenez donc qu'un policier, qui se fait passer pour un ami de l'oncle Albert, oblige chacun des hôtes du château à fournir l'emploi de son temps à l'heure où le viol aurait été commis. Or, il se découvre que l'oncle Albert courtisait la bonne dans le pavillon; que Bob était allé rejoindre une amie à l'auberge; que Betty et Henri couchent ensemble; que François confie à l'épicier des paris pour les courses. Et, de surcroît, comme Henri lui-même a trompé Betty avec une paysanne (la même qui a inventé cette histoire de viol pour se rendre intéressante), Betty se venge en poussant François dans les bras de Fossette. Voilà.

Les comédiens font de leur mieux pour animer cette plaisanterie un peu longue.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

VALSE. — La salle Wagram bondée, aux radiateurs brûlants. Des phares de prises de vue braqués sur l'estrade. Une atmosphère laiteuse, dans laquelle les traits ne marquent pas sur les visages, ni aucune expression. Il nous semble voir les marionnettes de Salzbourg. Il y a là madame Cécile Sorel, qui préside cette séance du *Faubourg*, auprès de Reynaldo Hahn.

L'organisateur de ces réunions si variées et qui attirent un public si étendu, M. Léo Poldès, présente le docteur Vicart, médecin de la gorge, et qui compte parmi ses clients, chanteurs, comédiens et tout ce qui parle en public.

J'ose l'avouer, — si efficaces que soient les traitements du docteur Vicart, — je suis venu parce que je désire entendre chanter une vedette de ma dix-huitième année, Paulette Darty. Je n'ai pas la faiblesse de prétendre que les romances de mademoiselle Darty puissent offrir le charme de celles que chantaient la Patti, ni que les voix aient quelque ressemblance. Mais je n'ai jamais entendu la Patti et, qui dit mélodie ou romance, évoque à peu près la même qualité de sensibilité et de sensiblerie, les mêmes expressions démodées, pour atteindre à peu près, ou exactement, au même point.

La Valse Bleue m'a semblé naguère, pendant une saison, posséder le pouvoir de repousser tous les maléfices. Que j'étais jeune! Elle m'enveloppait de sérénité, de voluptés et de joie. Elle m'a bercé, elle m'a tenu éveillé jusqu'à l'aube et je me suis endormi la fredonnant encore. Elle était mon air, notre air. Je l'ai fait jouer à des tziganes qui semblaient avoir conservé, tant ils étaient noirs, les fumées de l'*Orient-Express*,

sur le visage et les mains. Des mandolinistes la répétaient comme un chant de cigales énervées. Cette valse eut la saveur et la couleur, toutes les nuances, d'un « mai à juillet » de Paris. Peu m'importe qu'elle soit exécrable, facile, qu'elle ait été composée par un manœuvre et vendue moins de cent francs à un éditeur qu'elle enrichit. Peu m'importe. Nos grands-parents et nos parents nous ont accablés de rengaines qui ne valaient pas celle-là.

Nous sommes arrivé en retard. Plus un siège ne reste libre. Vais-je rester debout, pendant deux heures, contre un radiateur brûlant? Oui.

J'aperçois Paulette Darty. Elle est vêtue de mousseline rose. Elle est blonde. J'attends *Amoureuse* et *La Valse bleue*.

Ce que le public attend, lui, c'est la Doyenne de la Comédie-Française; je m'en suis brusquement aperçu.

Cécile Sorel remplit une salle. Elle ne la remplit pas *raisonnablement*, pourrait-on dire, fût-ce la salle Wagram. Elle la fait déborder. Cette comédienne, cette artiste, que connaît aujourd'hui le monde entier, — ce qui est tout de même bien un privilège pour une comédienne, — ne sait rien faire à demi. Et ce qui est surprenant, c'est qu'une partie du public ne cesse de le lui reprocher, tandis que l'autre ne s'en trouve jamais comblée à suffisance.

La plus grande injustice de ce temps, c'est mademoiselle Sorel, assurément.

Cette personne splendide, à qui pouvaient suffire les hommages d'une génération, s'est élancée hors de soi-même pour devenir un des joyaux qu'une ville revendique au nombre des valeurs qui font sa fortune. Elle s'est projetée dans l'espace et le temps. Elle s'est faite gerbe d'artifice. Elle est un monde à soi seule. Un monde qui fait hurler les uns et entraîne sans cesse des foules qui veulent *avoir vu*, connu, entendu.

Des personnalités pareillement douées pour vivre, briller, durer, qui ont le goût du beau, du vaste et de tout ce qui possède une supériorité en ce monde, et qui prodiguent une science de la vie, acquise avec courage, pénétration, continuité, devraient se trouver à l'abri d'âpres et sournoises ou brutales hostilités.

M. Léo Poldès annonce que la Présidente de cette réunion, — qui évoque un peu, sous ses projecteurs implacables, celles des périodes électorales ou des matches de boxe, — va dire quelques mots. Mademoiselle Sorel se lève. Elle est vêtue de velours noir. Si Tiepolo l'avait drapée, elle ressemblerait à la Cléopâtre du Palais Labia. Même longueur de jambes, même buste — et la manière! Le manteau de velours négligemment enroulé autour du bras, elle s'est élancée. Tandis que la salle exhale une clameur, elle avance à travers l'estrade. Il semblerait qu'elle veuille en franchir les limites, trop restreintes pour son impétuosité.

J'ai oublié *la Valse Bleue* et mademoiselle Paulette Darty.

Ces spectacles d'un être aux prises avec six ou sept mille personnes causent une de ces angoisses passagères dont le goût augmente chez les habitants de nos grandes et vieilles capitales. Les Anciens, eux, avaient celui du sang.

Je pensais entendre *la Valse Bleue* et j'ai l'impression d'assister à une scène de gladiateur. On n'aperçoit pas le lion, mais on voit *qui* le cravache et *qui* le dompte. Les applaudissements éclatent aussitôt.

Il m'est arrivé bien souvent d'admirer avec quelle science et quel instinct mademoiselle Sorel faisait le point. C'est lorsqu'elle aura disparu de ce firmament qui n'est que ténèbres et où elle aura voulu briller, — avec d'autant plus d'éclat qu'elle connut, sans doute, de plus près que ses pareilles, la vanité de tout ce qu'elle a cherché et recueilli, — c'est lorsqu'elle disparaîtra de la scène, qu'on s'apercevra de l'exception qu'elle fut, avec une vigueur si peu commune. Elle s'en ira rejoindre Adrienne Lecouvreur et Sophie Arnould.

Gabriele d'Annunzio, qui fut son ami, comme Barrès, disait qu'il n'avait jamais rencontré de maîtresse de maison plus brillante, qui sût mettre en valeur chacun de ses convives avec plus d'adresse ni mieux célébrer le talent et la beauté d'une autre artiste. Et c'est vrai.

Pendant que la salle applaudit, la mince et souple Présidente de la soirée s'en est allée reprendre son fauteuil lointain.

Je vais entendre *la Valse Bleue*. Toute rose dans les mousselines, mademoiselle Paulette Darty s'est approchée. L'orchestre prélude. La voix a gardé sa fraîcheur.

Pourtant, cet air, dont on pourrait dire qu'il porte l'estampille d'un printemps heureux, de quelques semaines de Paris inoubliables, cet air qui s'était mêlé au bruissement des feuilles autour des restaurants de nuit et qui gardait pour moi, — en recréant la vision de la Seine criblée des feux de ses palais, pendant l'Exposition, — cet air vulgaire et banal, qui conservait dans le passé des tendresses si profondes, je l'écoute, je l'entends, je souris : — je ne le reconnais plus!

***

Delacroix et M. Auguste. — Les toiles de Delacroix, peintes *après* son voyage en Algérie et au Maroc, en 1832, presque toutes d'une si merveilleuse matière, n'évoquent, en réalité, ni le Maroc, ni même l'Orient, comme ils seraient vus par nous : mais comme il était admis qu'on les fît voir, alors.

Ce Maroc de Delacroix, exposé au Musée de l'Orangerie, ne ressemble évidemment pas beaucoup à ce que le Maroc pouvait être en 1832. Peut-on dire, d'ailleurs, que M. Matisse, cent ans plus tard, peigne véritablement la Méditerranée aperçue d'une fenêtre, par-dessus la Promenade des Anglais? Les peintres orignaux sont rarement compris et aimés de leurs contemporains : ils placent devant eux une nature sans rapports avec celle qu'ils avaient l'habitude de voir, d'après des artistes d'une génération précédente. Ce n'est que par la lente habitude des yeux, croyez-le bien, que nous entendons, aujourd'hui, de loyaux et honnêtes bourgeois vanter, enfin, les paysages de Renoir, peints entre 1872 et 1882, c'est-à-dire il y a plus de cinquante ans! Ils en découvrent enfin la fraîcheur. Leurs enfants verront « Matisse » comme nous avons vu « impressionnistes » et comme nos parents voyaient « Poussin » ou « Claude Gelée » ou « Fragonard et Robert », qui étaient de bien séduisants ou sublimes imposteurs, eux aussi. Des gens virent comme Dupré, comme Rosa-Bonheur, pourquoi pas? Il en est qui ont vu « Didier-Pouget »!

Les Delacroix sélectionnés, exposés à l'Orangerie des Tuileries, sont par excellence, des toiles de chevalet : c'est ainsi qu'on les nommait. Elles étaient des exercices de virtuosité. L'esquisse avait opposé quelques taches de couleur, qui se faisaient valoir, se heurtaient même, de manière à

produire un choc sur la sensibilité du spectateur. Puis l'artiste transformait ce choc en impressions variées et durables, par le mouvement, la forme et le modelé.

Chopin compose au piano, comme Delacroix exécute un de ces tableaux de chevalet qui ont pour thème son voyage au Maroc et en Algérie.

Delacroix mélange aux hommes drapés et aux chevaux qui se cabrent, des panthères recourbées et des tigres bondissants. Rien de commun avec ce que le voyageur a vu ni avec la manière dont il l'a vu. Le beau mensonge qu'il se suggère, nous en concevons toute l'énormité en feuilletant ses carnets de route, en regardant les aquarelles rapides, les croquis dont il s'est ensuite servi, non pas pour reconstituer la réalité, mais pour créer de toutes pièces, des tableaux dans lesquels la vérité n'entre pas à plus grande dose, par exemple, qu'il n'entre d'humanité, de réel dans les drames d'Hugo, de Casimir Delavigne, de Ponsard et autres. Le grand-père Walter Scott se promène à l'arrière-plan de ces turqueries merveilleuses, qui laissent admirer des muscles un peu partout alentour, même sur les palmiers.

Ce grand indépendant, ce sauvage pensant, cet isolé à col de velours noir, cet œil sombre, — ce Delacroix, dont on ne saurait imaginer le sourire — n'est-il point l'esclave de ses contemporains? C'est pour eux qu'il a peint ces ciels d'un bleu si intense, ces nuages volcaniques, et, sur des toiles de quarante centimètres de large, ces combats où le lion transpercé ne cesse point de rugir, ni le cheval jeté sur le flanc de redresser sa tête frémissante, sa crinière éployée, pour hennir encore.

Nous admirons et nous sommes terrassés. Lord Byron est toujours là! Puis nous allons regarder les délicates, précises, véridiques aquarelles.

Ces notations, ces petits fragments saisis tantôt dans un rayon de soleil, tantôt dans l'équerre bleue d'un angle de maison ou sous le parasol hachuré d'un palmier, peuvent être comparés aux « croquis » jetés par un littérateur, en quelques mots, sur un feuillet, aux minces petits récits qu'il sténographie presque, le soir, en rentrant chez lui, après une conversation avec un personnage rencontré. Le tableau peint à l'huile, dans l'atelier, d'après des aquarelles et des croquis,

s'alourdit, se complique, il perd la jeunesse que garde à jamais une esquisse. Les *Mémoires*, qu'on écrit, longtemps après que les faits sont passés, ne valent point le *Journal*, rédigé chaque jour. Nous le constations, hier encore, en lisant le premier volume des carnets si étrangement vivants du vicomte Eugène Melchior de Vogüé, publié par son fils, Félix de Vogüé.

Sur les aquarelles de Delacroix, nous retrouvons, enfin, les portes couleur de feuille verte, les marches de céramique mauve et bleue, le torchis ocre des maisons de la Kasbah d'Alger, les vieillards aux ceintures roses et ces jeunes hommes drapés de blanc, déjà engourdis pour le tombeau, les bras collés aux hanches, les mains allongées sous le linceul de la gandourah, la pipe posée sur les genoux et les yeux perdus dans un rêve interminable.

Les visiteurs de cette noble et intéressante rétrospective de Delacroix orientaliste, verront deux petits panneaux consacrés à l'un de ses contemporains, ignoré de nous, M. Auguste. La plupart de ces esquisses, ébauches, toiles de peu d'effet, proviennent du Musée d'Orléans. M. Auguste était un contemporain et un précurseur de Delacroix, puisque Eugène naît en 1799 et que Jules-Robert Auguste était de 1789. En tous cas, il avait précédé Delacroix en Orient, et celui-ci vit à Paris, dans la maison de Vernet, où M. Auguste habitait, les études de M. Auguste, qui nous paraît avoir été le plus exquis des amateurs, après avoir remporté le prix de Rome de sculpture. Son père et son grand-père s'étaient enrichis dans le métier d'orfèvres. Mais il négligea la gloire. Je l'imagine charmant et un peu nonchalant, Méditerranéen d'adoption et peignant tantôt une copie délicate du Watteau de *l'Embarquement pour Cythère*, tantôt quelque poitrail de cheval luisant de reflets, à Chio, tantôt quelque svelte négresse qui évoque, encore aujourd'hui, strictement la silhouette de celle dont les murs de Paris sont couverts.

***

Lutte ou Renoncement. — Aux yeux de certains esprits non dépourvus de jugement, le mouvement de février 1933 pourrait ressembler, enfin, à l'un de ceux que nous imaginons

avant les grandes journées qui, depuis un siècle et demi, depuis 1788, ont marqué les fins de régime, — le moment où les gens éprouvent le sentiment que tout vaut mieux que ce qui est, le temps venu où les tièdes s'échauffent et où l'on entend des voix jusqu'alors légères prendre des intonations graves.

Que les magasins de Paris ferment pendant un après-midi, que des cortèges de protestataires suivent les rues. Un peuple veut vivre. Que ceux qui se laissaient étrangler se révoltent, s'organisent et fassent grève à leur tour : tout vaut mieux que ce qui est!

On cite le cas de M. Nicolle, secrétaire général du *Comité du Salut économique*. Il vivait avec sa mère, laquelle semblait diriger la maison de commerce du Sentier plus que lui-même. Et voici qu'il est devenu l'un des agents les plus actifs de la coalition. Il improvise des formules saisissantes, des images que les professionnels ne trouveraient peut-être pas si aisément. Et ces révélations permettent d'espérer que d'autres hommes vont venir aussi — qui sont attendus.

Le refus du Sénat rend l'espoir à ceux que les votes de la Chambre accablaient. Mais les uns affirment que les sénateurs vont s'amender, que ces radicaux ne peuvent voter contre une chambre radicale. Et M. Léon Blum compte des partisans jusque chez ses adversaires.

Devant le renoncement des riches, on devine que, si le peuple souhaite ardemment de posséder le superflu, — ceux qui en ont goûté parlent de s'en voir frustrés dans une sorte de débauche prématurée de l'imagination. Comme si ne plus rien posséder, après avoir tout possédé, devenait aujourd'hui une façon de posséder davantage!

***

Musée du Soir. — Le musée du Jeu de Paume, consacré aux Écoles Étrangères, n'est plus, enfin, cette sorte de hall mal approprié, où la lumière ne descendait qu'à regret. C'est, en terrasse sur la place de la Concorde, une série de salles, un rez-de-chaussée et un premier étage, non seulement accessibles pendant le jour, mais la nuit venue, grâce à des éclairages parfaits.

Je me souviens d'avoir proposé au directeur d'un grand journal, vers 1920, d'écrire une chronique sur l'utilité d'éclairer les magasins le soir et l'avantage qu'il y aurait, pour un certain nombre de travailleurs, de bureaucrates, d'employés, libérés plus tôt par la journée de huit heures, de pouvoir passer quelques instants dans nos musées, avant de rentrer à la maison. Le Directeur, pourtant généralement bien avisé, me regarda — je devrais dire : me toisa — et, haussant les épaules, me répondit que mon initiative serait sans résultat. Je n'écrivis pas la chronique. Ma paresse s'en accommoda. J'avais caressé le titre un instant; *A l'espoir, magasins du soir.* Il me revint à l'esprit, l'an dernier, pendant un séjour à Berlin, où je voyais, dans les rues fréquentées, les promeneurs s'arrêter avec complaisance devant les vitrines brillamment éclairées jusqu'à minuit. *A l'espoir...*

Le conservateur du Musée du Jeu de Paume, annexe du Luxembourg, M. André Dézarrois, pourra désormais, de la fourmillante rue de Rivoli qui s'écoule à ses côtés, faire monter les passants.

Notre temps a abusé de tout, de tout ce qui lui était si étrangement nouveau et même de tout ce qui était pour lui ancien. Les réactions apaisées, les grands engouements refroidis, on commence à s'apercevoir que, si les sports existent et sont en honneur dans le monde entier, s'ils profitent à la jeunesse et même à ceux qui ne sont déjà plus très jeunes, ce qui n'est point sport peut nous intéresser encore. Le sport ne détourne plus obligatoirement, comme à ses origines, de la pensée, de la raison (ou du raisonnement) et de l'art. Toutes choses *se tassent*, comme l'on dit, et la diversité même des sports finit par les rendre accessibles à tous et par là moins exceptionnels.

Ainsi pareillement la T. S. F., le phonographe, chaque jour améliorés, et les documents photographiques. La photographie *câblée*, transmise par belinogramme, ce phantasme d'un gris inconsistant, d'une fidélité aérienne et d'un si médiocre intérêt, après avoir soulevé le public d'enthousiasme, le rejette déjà vers des documents, moins immédiats peut-être, mais plus substantiels.

Le cinéma, enfin, n'est plus cette nourriture, sur laquelle

des individus, même intelligents, se jetaient, — au fond de salles obscures et de films inconnus, — à la recherche du nouveau. Nous savons à peu près toujours, désormais, ce que Greta Garbo, Marlène Dietrich et des moindres étoiles nous réservent. Nous avons épuisé les yeux trop vastes et quasi vides de Joan Crawford et nous n'attendons plus rien de ces vedettes, dont la contemplation en public et dans le noir, nous paraissait indispensable au bon équilibre de celles de nos facultés que nous ne régissons, si j'ose dire, qu'en tâtonnant.

La jeunesse de Leningrad, de Moscou, fréquente, bras dessus, bras dessous, des spectacles, des cinémas et des musées. Elle mange mal — et peu — mais elle ne dédaigne pas les jouissances qui semblaient naguère le privilège de l'élite. Nous aurons des musées splendides et nous vivrons nous-mêmes dans des sortes d'asiles. C'est peut-être le sort futur de cette vieille humanité.

L'éducation se pratiquait jadis à la manière dont on nourrit les poussins. On enfermait les enfants et on les gavait. Ils n'en mouraient pas tous. Aujourd'hui, chacun s'instruit davantage à sa guise et selon son tempérament. Les pitances sont d'ailleurs copieuses et variées, et l'on s'aperçoit que ce que l'on retient le mieux et qui sert le plus, c'est encore ce que l'on apprit seul, poussé par l'instinct.

Il faut rendre attrayants, clairs, lumineux, les musées. Celui du *Jeu de Paume*, le mieux situé de tous, consacré aux artistes étrangers, avec quelques salles destinées à des présentations temporaires, qui nous permettent de suivre le mouvement des pays voisins dans toutes leurs réactions, leurs croisements et leurs phobies, est appelé à prendre plus de place dans la vie de Paris. M. André Dézarrois s'y emploie.

***

Nymphéas. — Les toiles décoratives de Claude Monet, exposées chez M. Paul Rosemberg et provenant de l'atelier de Giverny, rentrent dans cette production de la fin de la vie du grand impressionniste, qui n'a plus guère de liens avec la nature même, qui est une transposition complète, une forme d'orchestration visuelle, et sans analogie avec

aucune sorte de décoration précédemment exécutée par aucun peintre. Elle ne tient rien de la forme, de la composition, du jeu des lignes. Écouter dans la pénombre quelque prélude de Debussy produit sur les sens un résultat presque analogue. Le travail du peintre et celui du compositeur, aboutissent par des voies opposées à des réalisations identiques. Mais le point attaquable de ces sortes de grands rideaux que Monet a peints et qui représentent quelques instants fugitifs du crépuscule, de la nuit et du jour, placés entre nous et la vie, c'est de ne fixer qu'un instant de l'été et de ne pas renouveler, ni modifier la première sensation qu'ils procurent. Elle est si exacte, si unique dans son insaisissable rapidité, elle isole dans une sorte de concert où l'accord varie si peu, qu'on ne la retrouve pas sans une certaine sensation de monotonie. Il faudrait, en réalité, posséder toutes ces gammes, toutes ces toiles et choisir, selon l'humeur.

Peut-être sommes-nous autorisés à nous demander si elles ne devançaient pas le temps pour lequel elles ont été faites. Ou, peut-être, ce temps est-il déjà passé, sans avoir pu les comprendre et les adapter? Peut-être Monet peignait-il seulement les *Nymphes* pour engourdir dans le travail ses dernières énergies et ses nouveaux rêves? Ce rénovateur de génie, a pressenti et traduit un temps nouveau. Il a ouvert les portes à ceux qui devaient suivre, mais il n'est pas toujours facile aujourd'hui de discerner parmi eux, sinon le talent, du moins la valeur, la sincérité, et l'amour, dont les âmes comme celle de Monet furent pleines.

***

Rétrospective. — M. Lalique rassemble, au Musée des Arts Décoratifs, son œuvre, depuis 1900. Son cas est exceptionnel. Peu d'artistes et d'artisans ont maintenu leur production, pendant quarante ans, avec une si abondante régularité. Prônés par Jean Lorrain, dans ses *Poussières de Paris*, si merveilleusement datées, les bijoux de Lalique furent imités, bien avant 1900. Le sort de M. Lalique semble d'avoir été pillé depuis quarante ans par tout le monde. Les élèves de l'École des Beaux-Arts n'ayant point réussi aux concours,

mais tout de même capables de dessiner un corps de femme, dans la forme d'ailleurs la plus convenue, un visage que la masse des cheveux environne, un cygne, une fleur de fuchsia, ces élèves se sont mis à exécuter des modèles dans la manière de Lalique, pour des orfèvres de second ordre et même de dernière catégorie.

M. Lalique voulut s'évader un jour de cet orchestre dont il était involontairement devenu le chef. Avec une opiniâtreté digne de respect, il abandonna le style inspiré par le Japon, que Lorrain avait reçu tout frais des mains de M. Edmond de Goncourt. Il quitta les émaux translucides qui faisaient rayonner derrière des Fuzi-Yama de laque de garance, des couchants de cadmium sur des *pectoraux* que portaient les dames coiffées de bandeaux à la Cléo de Mérode, et qui s'enroulaient dans les boas de plumes de Sarah Bernhardt. Il abandonna les bijoux imitant les vitraux et qui roulaient, dans une conque schématisée, quelque perle malade à force d'être baroque. Il oublia les algues et les fleurs d'acacia. Il adapta, il imprégna, il pétrit le verre. Il fit des flacons pour les premiers parfums de M. Coty; puis, s'enhardissant, il créa pour celui-ci, tout en verre, son premier comptoir de New-York.

Paris défila dans ce magasin que l'on avait exposé avant de l'envoyer en Amérique. Le verre était lancé!

Hélas! une fois encore, M. Lalique fut trahi. On l'imita derechef. Peut-être y prêtait-il plus facilement que d'autres. Trop facilement. Tout le mal vint de là. Que de recherches vaines, que de temps, que de talent même, chaque fois compromis par cette baigneuse si facilement pastichée, qui confond Jean Goujon avec Carrier-Belleuse, par ces fleurs trop facilement imitables qui donnaient l'impression que le plus dangereux des contrefacteurs de M. Lalique c'était lui-même.

Dans certains emplois, certaines conjugaisons du verre et de la lumière, il eut des trouvailles *architecturales*. Il rénova le caisson Renaissance. Il le fabriquait en verre et le plafond devenait transparent et lumineux. Il fit des portes, comme Michel-Ange et Rodin. Celle qu'il expose aux Arts Décoratifs est l'*objet* le plus personnel et le plus rare qu'il nous ait montré. Avec un peu de fer, qui n'eût pas été trop « forgé », il était possible, alors, d'allier le présent au passé. Mais le démon de

l'ornement, l'ornement, toujours si vite démodé, compromit les entreprises de M. Lalique, qui avaient leur grandeur. Je me suis souvent demandé quels résultats il eût obtenus en collaborant avec Bourdelle, par exemple, et en laissant certains produits à des magasins qui eussent travaillé sous ses directives, mais sans qu'il leur prêtât son nom.

S'il avait eu des collaborateurs pour les maquettes et qu'il s'en fût tenu à la matière seule, il se fût débarrassé de la mandarine et en un mot de toute cette nature, (adorable au marché aux fleurs d'Antibes), mais dont l'interprétation semble superflue sur des vases destinés à contenir et à présenter de véritables fleurs.

L'autel exposé au fond de la grande salle est presque parfait, de loin. La base en est rude et noble. Mais trop de lys, trop d'anges qui rappellent Mucha, gâtent l'ensemble. Ces anges tous pareils, fondus en série, pourraient être plus nombreux encore. L'imagination de M. Lalique et la rapidité avec laquelle il veut produire sont deux ennemis entre lesquels il a dû sacrifier bien des réalisations et des dons. Tout de même, il a marqué son temps, en nous donnant l'impression, cependant, que ce n'était jamais le nôtre.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.